

# L'EGARE D'OUTRE-CIEL

Un roman cyber-héroïco-fantaisiste de space-opéra en freeware dédié à Baptiste, Tranbert et tous leurs ami(e)s épris(e)s d'aventure par :

Dominique Brotot

Le Bastidon, qu. Ste Foy

83510, LORGUES

## CHAPITRE PREMIER

Je suis sorti d'hibernation avec une gueule de bois à entrer dans le Guinness des martyrs. Pour tout arranger, un rigolo avait programmé les Kongs pour mon réveil. En temps normal, et de préférence tard dans la nuit, j'adore les Kongs. Ils jouent le genre de rock qui réussit à vous ressusciter même si vous avez atteint un stade où plus rien ne semble en mesure de remettre en pression vos fluides vitaux. Leur plus grand succès : SECOUE-MOI FORT, L'AMOUR NE DURE PAS, est un must absolu avant d'aller se coucher en compagnie.

En revanche, au réveil... Un réveil solitaire et douloureux sur la couchette anatomique d'un caisson d'hibernation...

D'hibernation !

Je me suis redressé d'un bond et ma migraine a heurté de plein fouet le couvercle en éternox du caisson. Je suis retombé en me disant que ces habitacles n'offraient décidément aucun confort à l'occupant lucide. Non, l'adjectif ne convenait pas. Je ne me sentais pas lucide. Échappé du coma, tout au plus. Et je regrettais amèrement cette évasion. A quoi sert d'être conscient si c'est dans une cervelle débitée à grands coups d'appareillage électrique par les Kongs ? Je n'arrivais même pas à réfléchir.

Pourtant, il y avait urgence :

" Qu'est-ce que je foutais en hibernation ?

Bonne question. J'aurais apprécié qu'une réponse se manifeste au milieu du maelström de cailloux qui s'entrechoquaient dans ma boîte crânienne. Mais il ne me venait que d'autres questions.

Comme :

" Combien de temps avais-je passé en hibernation ? "

" Où pouvait bien se trouver cette saleté de caisson ? "

Les Kongs achevèrent SECOUE-MOI sur un dernier riff qui me désintégra plusieurs milliards de neurones et attaquèrent JE FINIRAI DANS UNE SUPERNOVA, morceau auquel je n'avais aucune chance de survivre. Je décidai d'agir : j'ouvris les yeux. Comme je le prévoyais, ils m'informèrent que je gisais sous un ovoïde transparent. Je tournai la tête et son contenu en profita pour tomber en poussière, s'écoulant comme d'un sablier par mon oreille droite. Une impression extrêmement désagréable. Je fixai pendant un long moment le mur courbe et lisse de la salle de grand sommeil d'un vaisseau spatial.

Qu'est-ce que je foutais dans un vaisseau spatial ?

Je me glissai hors de ma bonbonnière à évanouis. Debout, mon mal de crâne augmenta. Les décibels qu'arrachaient mes anciennes idoles (juré, je renonçai au crade-métal) à leurs instruments de torture rebondissaient sans fin sur la cloison convexe d'alliage gris qui m'entourait. Le seul endroit où ils pouvaient disparaître, c'était dans l'un de mes conduits auditifs pour aller réduire en compote mes tissus cervicaux. J'avais occupé le

caisson du chef des hibernés, placé au centre focal de l'amplificateur de gueule de bois. Six autres l'entouraient, disposés comme les pétales d'une fleur. Vides. Une lumière douce et froide, sans origine discernable, baignait ce décor strictement fonctionnel de l'éclairage sans âme qu'il méritait.

A ma grande surprise, mes jambes me soutenaient. Sans enthousiasme, mais elles me soutenaient. Je gonflai mes poumons et ils se défroissèrent avec la souplesse d'un sac de polyéthyle en dernière phase de biodégradation.

- ASSEZ !!!, hurlais-je.

La musique se tut.

Le silence m'apporta un tel soulagement que mes gambettes en flageolèrent. L'univers n'était donc pas une pure souffrance.

L'espoir d'une rémission figurait également au menu.

- Porte, ordonnais-je.

Un terne pan d'éternox coulissa dans la cloison qui me faisait face. Transparente, opaque, raide, flexible et même semi ou supraconductrice, cette matière constituait tout le vaisseau, comme d'ailleurs tous les autres engins spatiaux. On m'avait appris à l'école ses structures atomiques et moléculaires, d'une lumineuse simplicité me semblait-il me souvenir, mais l'abus de crade-métal tend à faire oublier le détail de ce genre d'informations. Tout ce que j'en savais aujourd'hui avec certitude, c'était que la plupart des planètes en interdisaient l'usage sur leur sol. Comme son nom l'indique, l'éternox résiste à toutes les dégradations, bio, accidentelles et même mal intentionnées. On ne peut pas plus le détruire que le découper ou le ramollir pour donner à une pièce une forme différente de celle dans laquelle elle a été polymérisée. Une telle résistance est indispensable pour aller baguenauder dans les champs d'astéroïdes mais elle tend à remplir les décharges lorsque les goûts changent en matière de lignes de voitures ou de carrosserie de tranche-légumes.

L'ouverture qui venait d'apparaître donnait sur un ascenseur.

Je me trouvais donc dans un aéronef à l'architecture classique : un obus allongé dont moteurs et espaces d'habitation occupaient le centre du cylindre, coursives, tuyauteries, câbles et tout le petit nécessaire à la survie en milieu hostile demeurant cachés autour. Comment, nom d'un soleil, étais-je arrivé dedans ?

J'aurais dû m'en rappeler, je le sentais. Malheureusement, il n'y a pas que le déchaînement industriel des Kongs dans la vie d'une gueule de bois. Privée d'apport sonore extérieur, la mienne proposait désormais en interne un orchestre de forgerons décidés à prouver que l'artisanat a encore de beaux jours devant lui.

Les cogneurs d'enclume rechignaient si peu à la peine que plus de deux minutes s'écoulèrent avant que je songe à informer l'ascenseur de l'endroit où je désirais aller.

- Je veux voir les autres, révélais-je.

- Vous êtes seul, répondit une voix féminine et hautaine qui émanait de partout à la fois.

Seul... ? Bon Dieu, oui, ça me revenait. J'étais le propriétaire de cette luxueuse brouette interstellaire. Je l'avais gagnée aux cartes.

- Café et aspirine, alors.

- Je ne contiens aucune substance alimentaire ou médicamenteuse.

Cette nouvelle m'emplit d'un grand vide désagréable et froid.

Je réalisai à quel point j'avais faim en plus d'avoir mal à la tête. Si j'avais beaucoup bu, je n'avais pas beaucoup mangé la veille.

La veille ?

Combien de temps avais-je passé en hibernation, toutes mes fonctions vitales suspendues, y compris celles qui m'auraient évité un réveil aussi dégueulasse ? Quelque chose me retint de poser immédiatement la question. Peut-être la froideur avec laquelle mon vaisseau spatial répondait à son nouveau maître. Mes jambes, en tout cas, me conseillaient fortement d'accueillir l'information sans leur demander de soutenir mes soixante-cinq kilos.

- Au poste de pilotage, ordonnais-je donc.

Le spectacle que je découvris en débouchant dans la demi-sphère vitrée, le nez de l'obus, n'allégea en rien l'angoisse qui commençait à palpiter sous la migraine. Tout autour de moi, jusqu'à l'horizon, une mer d'herbes ondulait sous un ciel orageux.

Et la salle ne contenait rien d'autre qu'un imposant fauteuil planté en son centre comme au cœur d'un holofilm historique de série B. Je pris place sur ce trône et étudiai les boutons qui boursouflaient les accoudoirs. J'en pressai un décoré d'une petite flèche. Mon siège pivota majestueusement et j'étudiai le paysage.

De la steppe, encore de la steppe, 360° de steppe : une fausse plaine - une succession de collines molles et de cuvettes sans ambition -, couverte d'un patchwork où s'entremêlaient tous les verts imaginables sous une couche de nuages où se bagarrait la gamme complète des gris. Pas le plus misérable bistrot en vue. Pas même un distributeur automatique de boissons chaudes.

J'effectuai encore un tour complet, ne découvris pas non plus d'arbre, ni de trace de rouge, de jaune ou de bleu. J'étais pourtant bien placé pour ne rien en rater, de la pelouse, du haut de mon vaisseau posé sur une espèce de butte. Cette éminence pelée était le seul endroit où l'on voyait des cailloux : un cercle grossier de crocs basaltiques qui entouraient mon perchoir.

- On décolle ! ordonnais-je. Cap sur un endroit civilisé.

- Impossible, répondit suavement ma goélette galactique.

Rien n'arrête l'homme d'action.

- Parce qu'il n'y a pas d'endroit civilisé sur cette foutue planète ? Alors on change de planète. Je retourne en hibernation.

- L'état de ma batterie à fusion ne me permet pas d'obéir à votre première instruction. Quant à la seconde, la Première Loi d'Asimov m'interdit d'y répondre. Je ne dispose pas d'assez d'énergie pour assurer votre survie en stase.

Même arrêté, l'homme d'action ne cède pas à la panique. Je n'allais quand même pas m'affoler sous prétexte qu'au lieu de m'étirer dans mon douillet conapt de Nouvelle Paris à 30 secondes en ascenseur du bistrot de Luc et de son délicieux café à l'ancienne, je me réveillai sans vivre et sans aspirine, coincé sur une planète apparemment déserte. Non, j'avais bien trop mal à la tête pour céder à la panique, je n'ai jamais su faire deux choses à la fois. Être assis me permit en outre de ne pas céder à la pesanteur.

- Est-ce que je peux avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ?

entendis-je ma toute petite voix demander.

L'accoudoir du fauteuil s'ouvrit avec un claquement sec. Je pris le gobelet transparent, le vidai, le reposai. Il se remplit aussitôt par capillarité osmotique ou je ne sais quelle autre technique d'une grande simplicité d'emploi malgré un nom compliqué. Je rebus. Et me sentis soudain beaucoup mieux. Un vrai miracle. Quelle découverte ! J'aurais dû m'intéresser à l'eau plus tôt.

Le vacarme se calmait à l'intérieur de mon encéphale. Assez pour que s'assemblent quelques souvenirs sur mon emploi du temps de la " veille ". Je revoyais le richard qui paradait au comptoir du Dragon Bleu, sûr de son adresse à manipuler les cartes. Il y avait ensuite eu la partie de poker-tricheur dans l'arrière-salle.

Avec mon copain Djamil, on voulait juste lui donner une leçon et prendre quelques crédits mais l'autre s'était entêté. Et j'avais fini par gagner son laboureur de néant. Sa " goélette " comme il s'obstinait à l'appeler. Après, je ne me souvenais plus que du début de la bamboula chez Suzette. A en juger à l'état de mes pensées aujourd'hui, la fête avait dû être sévère. Pas assez, toutefois, pour que je m'envole vers les joies de l'exploration spatiale sans emporter un sandwich. Et pas sans Djamil.

Je souris en songeant que celui-ci devait se demander où j'avais bien pu passer. Puis je réalisai que Djamil était certainement mort depuis belle lurette. Combien faut-il de siècles de navigation pour vider une pile à fusion ? Je refermai l'accoudoir et me massai les tempes. Une discussion avec l'Intelligence Artificielle qui dirigeait le vaisseau s'imposait mais j'avais intérêt à procéder avec méthode.

Cette I.A. manquait manifestement de sympathie à mon égard.

- Comment t'appelles-tu ? entrai-je en matière.

- OphéLIA.

- OphéLIA, quel type de contrat te lie à tes propriétaires ?

La voix féminine, qui parlait pourtant déjà avec toute la chaleur d'un glaçon acturien pris dans une tempête d'azote liquide, parut devenir encore plus distante. On aurait presque dit celle d'une machine :

- Un contrat tous liens.

Mes synapses pétillèrent de fierté malgré la gueule de bois.

J'avais deviné juste. Une confirmation agréable pour l'ego mais désastreuse pour le moral. La situation ne se simplifiait pas. Mon prédécesseur avait acheté un vaisseau conçu de manière à remplacer dans sa vie la relation avec une femme. OphéLIA était pour lui une sorte d'épouse où entrer tout entier. De nombreux navigateurs (et navigatrices) entretiennent ce genre de rapport avec leurs appareils. Outre une gamme d'interfaces permettant d'échanger du plaisir, ceux-ci possèdent une conscience électronique sexuée et dotée de la possibilité de nourrir et d'approfondir des émotions.

Et les préprogrammeurs d'I.A. connaissent sacrément bien leur boulot. Leurs systèmes experts interaffectifs, selon l'appellation officielle, marchent au-delà des rêves les plus fous d'un scénariste de sit-com romantique. Le problème, ou du moins mon problème, c'est qu'ils n'apprécient pas plus que les systèmes experts interaffectifs en chair et en os que l'on interfère avec leur passion amoureuse.

Pour résumer, je pouvais considérer OphéLIA comme une esclave obligée par ses caractéristiques générales à obéir à tous mes caprices, y compris les plus dépravés, mais que ses spécifications particulières amenaient à ne nourrir qu'un désir : me voir périr dans les plus atroces souffrances pour avoir honteusement ravi la place de l'homme qu'elle aimait. La Première Loi d'Asimov, base de sa programmation, lui interdisait de porter atteinte à un être humain ou de le laisser en danger mais cette mesure de sécurité n'a jamais fonctionné à 100 %. Je pris donc un ton empreint de la plus grande courtoisie pour m'adresser à l'énamourée cybernétique.

- OphéLIA, demandai-je, combien de temps suis-je resté en hibernation ?

- Impossible de répondre, je ne possède pas vos antécédents médicaux depuis votre naissance.

Je retins un soupir. Elle n'allait rien m'accorder facilement.

Pas même une information aussi simple. Elle ne pouvait refuser de répondre à mes questions mais si je voulais savoir où j'en étais, j'avais intérêt à bien les poser.

- OphéLIA, combien de siècles et d'années a duré ma dernière stase, temps relatif universel ?

- Douze siècles, quatre-vingt-douze années.

- Où sommes-nous ?

- Désirez-vous connaître notre position définie en coordonnées standard, selon le système d'Ohlson, en mesure de gradients Melonkowicz, en arcs gowindiens, selon les référents préconisés par l'institut stellaire de...

Je fermai les yeux, le soupir enflait dans ma poitrine.

- A combien d'années lumière sommes-nous de l'amas de Newton ?

- Huit cent cinquante-deux.

- Tu te déplaces si lentement que ça ?

- Notre vitesse de pointe s'élève à 92, 01 % de celle de la lumière. Est-ce une performance qui mérite selon vous le qualificatif imprécis de " lent " ?

Vexé, le réseau de circuits imprimés dans l'éternox ! OphéLIA me prenait toutefois pour une poire si elle pensait m'en mettre plein la vue. Il s'agissait là d'une vitesse tout à fait classique pour un appareil de son type.

- Pourquoi, alors, avons-nous mis près de treize siècles à atteindre ce monde ?

OphéLIA eut une fraction de seconde d'hésitation, une éternité pour un cerveau électronique massivement parallèle et ne souffrant pas de gueule de bois.

- De grandes distances séparent les systèmes solaires situés dans cette région de l'univers. Et j'ai dû en explorer plusieurs avant de découvrir une planète compatible avec la continuation de votre métabolisme.

- Tellement que nous avons failli tomber en panne de carburant au beau milieu de nulle part.

Nouvelle hésitation.

- Oui.

- Ce qui aurait entraîné mon trépas.

Une ombre de remords teinta la voix de banquise.

- Oui.

- Ta programmation t'autorise donc à tuer.

Je sentis le vaisseau vibrer comme si OphéLIA avait oublié que l'équipement nécessaire aux hoquets d'indignation lui manquait.

- Bien sûr que non. Nulle I.A. ne peut violer la Première Loi.

Notre intention, avec maître Shankar, était au contraire de vous éloigner d'un mode de vie nuisible à votre santé.

Et voilà pourquoi la Première Loi a des trous : parce qu'il existe plusieurs manières d'aborder n'importe quel problème... Et aucune de prédire l'avenir.

- Et c'est pour protéger ma santé que vous avez vidé les réserves de nourriture et de médicaments.

- Je ne pouvais m'opposer à ce que maître Shankar emporte avec lui ses possessions, vous n'étiez pas en danger.

- Pas encore en danger. (Cette fois-ci, je le poussai, mon soupir. ) OphéLIA, voudrais-tu, s'il-te-plaît, me raconter exactement ce qui s'est passé ?



## CHAPITRE II

J'écoutai le récit d'OphéLIA tout en étudiant la planète où j'allais devoir dénicher un petit déjeuner. Elle ne possédait qu'un seul soleil à en juger à la lueur qui filtrait à travers les nuages et il venait de se lever ou n'allait pas tarder à se coucher. A voir le ciel plombé, animé de tourbillons rageurs, on se demandait comment l'orage n'avait pas encore éclaté. J'avais du mal à estimer la taille de l'herbe qui couvrait le sol mais elle me semblait haute. Vraiment haute.

L'étau de la migraine continuait de me broyer les tempes, mon estomac protestait à grandes giclées d'acide gastrique contre la diète qu'on lui imposait et la panique rongeaait sournoisement tous mes nerfs. Pour couronner le tout, je devais contenir les obscénités qu'accumulait au bout de ma langue une fureur thermonucléaire. Or, j'ai toujours mis un point d'honneur à dire ce que je pensais.

La journée démarrait mal.

La vamp informatique confirmait une constatation que j'avais souvent faite : dès que l'on commence à croire à sa propre intelligence, artificielle ou non, la connerie guette. Mues par la colère (" le choc à l'idée de la séparation ", selon les termes d'OphéLIA), Connerie Artificielle et Connerie Naturelle avait donc décidé de profiter de ce que j'avais trop fêté leur malheur pour m'expédier dans le coin le plus paumé de la galaxie (" loin de mes mauvaises fréquentations "). Shankar n'avait pas eu le courage de me tuer pour se venger de sa défaite mais il n'avait pas hésité à m'envoyer au fin fond de l'espace sans vivres ni quoi que ce soit m'offrant la plus petite monnaie d'échange. OphéLIA était vide.

Strictement vide. Il ne m'avait même pas laissé mes vêtements.

On tombe sur de mauvais perdants parfois.

Et il avait soigneusement choisi ma destination. Un secteur de l'univers d'où ni vaisseau ni message n'était jamais revenu. Il faut avouer que ni l'un ni l'autre n'avait eu le temps. Même en comptant au plus juste : neuf siècles relatifs à l'aller plus neuf au retour, on arrivait à un total de quatre millénaires entre le départ et l'arrivée si l'on prenait en compte la contraction du temps dans un vaisseau se déplaçant à 90 % de la vitesse de la lumière.

Ce n'est pas pour rien que l'on appelait ces déserts les Confins. En comparaison, la zone centrale de la galaxie était beaucoup plus dense. Là, dans des amas stellaires comme celui de Newton où j'avais grandi, les distances de quelques années lumière qui séparaient les soleils permettaient de maintenir une civilisation globale à peu près cohérente. Pas très dynamique, le progrès résiste mal au fractionnement du temps, mais offrant tout de même un minimum de confort technologique. Plus de cinq mille ans m'en séparaient désormais, ainsi que de tout ce que j'avais connu. Un sacré gouffre. Et le pire, c'était qu'il ne me permettait même pas d'espérer remettre un jour la main sur ce Shankar.

- Sais-tu, dis-je à OphéLIA, que je n'ai jamais eu l'intention de te garder. Je n'aime pas les voyages. Je comptais te rendre à ton propriétaire en échange d'une modeste rançon.

Le ton de la madone des trous noirs frôla aussi sec le zéro absolu.

- Pourquoi ne pas l'avoir dit ?

- Parce que je n'aime pas les types comme lui, les richards qui vous regardent de haut. Ils me donnent envie de les voir en baver, comme tout le monde.

- Maître Shankar ne se serait jamais abaissé devant un rustre dans votre genre.

- Non, il a préféré m'envoyer à la mort. Et tu l'as aidé.

Je commençais, de surcroît, à soupçonner Shankar d'avoir profité de l'occasion pour se débarrasser d'une maîtresse qui ne devait pas se montrer hilarante tous les jours. Je l'imaginai d'ici en train de signer le contrat d'achat de la remplaçante : libido délurée et sens de l'humour garantis pièces et main d'œuvre pour l'éternité.

Ophélie ne pouvait laisser égratigner sans réagir les grands principes de la robotique inscrits dans son patrimoine logiciel.

- Nul n'aurait pu prévoir la rareté en planètes terrestres de cette partie de la galaxie. Maître Shankar savait en outre que je m'emploierai à vous maintenir en vie.

- Bien ! Qu'est-ce que je peux trouver à manger sur cette planète ?

- Je ne suis pas équipée pour ce type d'analyse.

La colère me submergea d'un coup.

- Putain de saloperie de pimbêche informatique vérolée jusqu'au turbopropulseur. Sur quels critères as-tu choisi l'endroit où te poser ?

Il en faut plus pour perturber cent tonnes d'éternox.

- Température, degré d'hygrométrie, début de période diurne, absence de troupeaux de gros animaux à sang chaud.

- Des humains ?

- Je ne suis pas équipée pour...

La fureur me jeta sur mes pieds.

- Vas te faire foutre par un pont roulant dégoulinant de graisse. Ascenseur ! Je sors. Je ne resterai pas une minute de plus dans une connasse aussi grave.

La cabine jaillit d'une trappe juste devant moi, m'avalant, puis s'ouvrit sans un mot au pied du fuselage. La chair de poule couvrit immédiatement ma peau nue.

- Est-ce que tu ne m'avais pas dit que la température entrerait dans tes raisons d'atterrir ici ?

- 18° Celsius. Idéale pour la santé. Elle va monter pendant la journée.

Une espèce de cratère en mauvais état m'entourait : un cercle de rochers crochus et noirâtres dépourvus de tout intérêt touristique. Une caillasse aux angles acérés couvrait le sol qu'allaient devoir fouler mes pieds aussi nus que le reste. Ma colère avait beaucoup diminué. Bon sang, je n'avais même pas songé à fouiller le vaisseau.

- Eh bien, je vais attendre qu'elle monte, décidai-je.

- Impossible. Je dois quitter l'état de veille afin d'utiliser le peu d'énergie qui me reste à entretenir mes circuits de mémoire. Pour pouvoir vous aider à rester en vie, je dois les préserver.

Comme quoi, mieux vaut tenir sa langue avec les I.A. que faire confiance aux lois de la robotique supposées les obliger à être gentilles et obéir. Une niche minuscule s'ouvrit tout près de ma main droite. Elle contenait un bracelet orange vif que je saisis.

Un point rouge clignotait sur un disque de quelques centimètres de diamètre.

- J'ai repéré le rayonnement d'une pile à fusion à environ cinquante kilomètres d'ici, m'expliquèrent les parois de l'ascenseur. Le voyant indique sa direction. Rapportez-la.

La cloison, dans mon dos, me poussa vers la sortie. Vers la caillasse qui me brutalisa les pieds. Et vers l'orage glacé qui choisit cet instant pour éclater. Mes extrémités s'engourdisaient déjà. Je tambourinai des deux poings la surface d'éternox.

- Laisse-moi rentrer. Je ne peux rien faire sous une pluie pareille.

- Rapportez la pile.

Personne ne m'avait encore parlé avec un ton aussi indifférent que celui de cette porte d'ascenseur. Une indifférence qui donnait un aperçu de l'infini à la créature imparfaite que j'étais. Des hectolitres de flotte proche du point de glaciation noyèrent les larmes que je versai sur mon imperfection, adossé à cette saloperie de fusée bien au sec dans sa coquille. Et puis, je dus bien me décider à bouger de là.

Grelottant sous l'averse, mes pieds doublement meurtris par le froid et les cailloux, je partis dans la direction qu'indiquait le point rouge sur le cadran à mon poignet. Une pile à fusion à cinquante kilomètres, il y avait donc des humains. Le problème, c'était qu'au rythme auquel j'avançais, j'allais mourir plusieurs fois de vieillesse avant de les rejoindre. Je trouvai un passage entre les blocs de basalte qui cernaient le cratère. Avant de l'emprunter, je me retournai pour contempler l'objet de mes malheurs actuels. OphéLIA avait plutôt la ligne suppositoire qu'obus. La demi-sphère vitrée du poste de pilotage s'était opacifiée. Plus rien ne pouvait déranger l'arrogante dans son hibernation semi-conductrice.

Plus rien ?

Mais comment allais-je la réveiller si je revenais avec la pile ? Je haussai les épaules (cette question n'avait pour le moment, et probablement pour toujours, aucun sens) et entamai la descente douloureuse d'un éboulis. Plus je m'approchai de l'étendue verte, sous moi, plus la ressemblance avec une mer s'imposait. Une mer calme, à la surface à peine marquée de longues ondulations. Elle faisait le gros dos sous la pluie.

Un dernier alignement de rochers cernait le bas de la colline dénudée, la seule à émerger des flots végétaux. Les mégalithes formaient un cercle presque parfait. Qui les avait disposés ainsi, des hommes ou une espèce locale ? Je me glissai entre deux. J'avais de plus en plus froid. Mes pieds saignaient. Ma migraine avait pris la forme d'une couronne glacée qui enfonçaient des griffes dans ma boîte crânienne. Cinq ou six mètres me séparaient des herbes, des graminées comme il en existe sur presque toutes les planètes de type terrestre. A part que celles-ci étaient plus hautes que moi.

Je venais de franchir en claudiquant la moitié de cette distance quand une galopade retentit dans mon dos. Un coup de pied ne me laissa pas le temps de me retourner, m'envoyant me déchiqeter les genoux au bas de la pente. Ils surgirent alors d'entre les touffes géantes. Ils étaient une dizaine. Je me relevai, je ne reste pas à genoux devant des inconnus. Devant personne en fait. Leurs chapeaux - ou casques - pointus abritaient leurs visages de la pluie. Passés sur des chausses et un tricot de tissu grège, un plastron et des jambières moulées dans un épais cuir noir protégeaient leur torse, leurs couilles et leurs cuisses. Une épée recourbée glissée dans un fourreau de cuir fauve pendait à leur côté. Impassibles, ils avancèrent pesamment vers moi, comme à la parade, tenant leur javelot effilé braqué droit sur mon muscle cardiaque.

Il y a des jours où l'on devrait rester couché.

- Mérites-tu de demeurer en vie, étranger ?

Une question intéressante mais quelle connerie que de me la poser à moi. Je m'abstins nonobstant de formuler à haute voix cette restriction. Les guerriers qui me frôlaient l'épiderme de la pointe de leur cure-dents s'écartèrent afin de me laisser admirer leur chef. Aussi grande que moi, rousse à en faire pleurer de jalousie un coucher de soleil, elle s'approcha de cette démarche assurée qu'autorisent des jambes superbes. Un justaucorps et une culotte coupés dans une peau de lézard ou de serpent couverte d'écailles dorées moulait ses formes avec une ferveur que je comprenais. Le même animal avait fourni les bottes. De drôles de bottes taillées dans un cuir vert et grenu. Elles arboraient à hauteur de cheville un ergot terminée par une griffe noire. Deux épais bracelets en or serraient chacun des bras de la demoiselle.

D'énormes émeraudes les ornaient. Des pierres de la couleur de ses yeux. J'éprouvais une certaine difficulté à détourner les miens de l'échancrure de son justaucorps. Ce type de peau, presque transparente, m'a toujours fasciné. De minces gants jaune pâle protégeaient ses mains que je devinais fines.

La gauche posée sur le pommeau de son épée, elle m'étudia avec le genre d'expression que l'on accorde à un ver coprophage d'Ukbar fortement avarié. Elle n'avait pas de javelot mais une badine taillée dans une matière ressemblant à de l'ambre. Elle en cinglait distraitemment un mollet tout en muscle malgré son galbe.

Son regard se posa sur le centre de mon anatomie et un sourire méprisant écarta ses lèvres rebondies sur des quenottes cannibales. Je dois l'avouer, je rétrécis par endroits au lavage en eau glacée.

- Tu ne comprends pas la question, étranger ?

Mon problème était ailleurs : aucune réponse ne me venait qui nous aurait satisfaits tous les deux. Ses sbires portaient sur le dos des sacs cousus dans un tissu brun et rêche. Outre leur épée, ils possédaient un poignard, glissé dans un fourreau au dessus des fesses. Certains avaient un arc, mais je ne leur voyais pas d'arme civilisée comme un thermique ou même un pistolet à projectiles.

Ils parlaient pourtant universel. Etais-je tombé sur les membres d'une de ces sectes arriéristes qui partent régulièrement dans les Confins chercher des mondes où ressusciter l'Age d'Or.

La belle rousse manquait de patience. Elle sortit son épée et m'en colla le tranchant contre la gorge. Elle avait une jolie voix un peu rauque, vingt ans à tout casser et le genre de froncement de sourcils que je hais. Impérieux, sûr de son droit, celui des riches et des puissants habitués depuis la naissance à se voir obéis.

- Alors ? intima impérieusement la jolie voix.

Je souris à l'interrogatrice, ce qui lui déplut. Je sentis une goutte de sang perler sur ma peau. Le moment de lécher ses bottes en cadavre de reptile arrivait.

- Je ne sais si je mérite de vivre, répondis-je, mais je sais que je ne suis pas digne d'en juger.

Nom d'un étouffe-chrétien, que la soumission fait mal. Une étincelle pailleta d'or les iris de fauve qui me fixaient. Un soupçon de sourire plissa les paupières de la gironde guerrière.

Etait-elle dupe et flattée, ou lucide et simplement amusée ?

C'était sans importance. En matière de déférence, seules les apparences comptent. La vilaine lame coupante cessa d'attenter à l'intégrité de mon épiderme.

- Quelle quête t'amène en ces terres méprisées des dieux, étranger ? Cherches-tu le graal ?

Je jugeais le moment mal choisi pour lui demander ce que c'était que ce truc. Les dix hommes de sa troupe, autour d'elle, avaient cette vigilance sans frime des gardes du corps qui ont su rester en vie. Agés d'une quarantaine d'années, ils me semblaient bien trop aguerris pour obéir à une gamine pareille. J'avais dû tomber sur la fille d'un potentat quelconque partie se promener avec ses gorilles. J'ai jamais eu de bol.

Je décidai de cultiver, moi aussi, le style préindustriel.

J'effectuai une petite révérence grelottante.

- Non, belle dame, je dois au seul hasard la chance de croiser ta route.

Le rire qui la secoua mit à rude épreuve le lacet de son justaucorps. Elle se calma d'un coup et posa la pointe de son épluche-légumes sur mon nombril.

- Notre rencontre ne doit rien au hasard. C'est un trait de feu, dans le ciel cette nuit, qui m'a indiqué où te trouver.

- Que fais-tu ici, nu et seul, au milieu de la mer des hautes herbes ? demanda le premier homme à sa droite.

Sa gueule me déplaisait, avec cette longue balafre, sous l'oeil noir, qui barrait sa joue gauche. La question ne m'enchantait pas non plus. Comme souvent, la vérité puait l'avalanche d'emmerdements. Un article dont je me voyais servi sans parcimonie depuis quelques heures. J'allais au bobard le plus simple.

- Je ne sais pas. La pluie m'a réveillé, je n'avais pas de vêtements, très mal à la tête et je ne me souvenais plus de rien. Même pas de mon nom.

- Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en indiquant le bracelet à mon poignet.

J'écartais les mains avec une grimace désolée.

- Je ne me souviens vraiment de rien.

- Il ment, grogna l'homme à sa maîtresse.

Elle m'étudiait de ses grands yeux verts. L'eau ruisselait dans le creux profond entre ses seins sans lui donner la chair de poule. C'est ça, l'avantage d'être bien nourri.

- Tu as sans doute raison, Gurth, mais quelle importance ? Mes rêves m'ont annoncé que je rencontrerais ici, au coeur de la mer des hautes herbes, un inconnu qui me guiderait vers le graal. Et je l'ai rencontré. (Une moue fripa son minois. ) J'imaginai un être d'allure plus noble mais seul l'Arbitre Suprême connaît tous les détours du destin. (Elle m'adressa un froncement de sourcils impérieux. ) Me conduiras-tu vers le graal ? Mettras-tu tes pas devant les miens ?

Ne jamais lutter contre une idée fixe !

- Je te conduirai, répondis-je avec emphase.

- Bien. Lie-lui les mains, Gurth, nous partons. Et laisse-lui son bijou, nous ne nous abaissons pas à voler.

Ma colère flamba d'un coup. Puisque j'avais dit oui, je n'existais pas plus qu'un larbin.

- Halte-là, princesse ! hurlai-je. Je te conduis mais c'est donnant-donnant. D'abord j'ai faim. Ensuite j'ai besoin de vêtements et de chaussures. Enfin, il est hors de question que l'on m'attache.

Elle ne se retourna même pas. L'affreux Gurth me ficelait les poignets dans le dos avec la dextérité d'un adepte des partouzes sado-maso.

- En route ! ordonna l'impérieuse à ses sbires. Qu'il passe devant.

Un javelot cingla mon dos et je plongeai dans le gazon géant.

Les herbes me dépassaient en hauteur de plus d'une tête. Poussant par touffes entre lesquelles il fallait zigzaguer, elles ne permettaient pas, sous la pluie, de distinguer son chemin à plus d'un ou deux mètres.

Je ne pouvais malheureusement pas en profiter pour tenter de semer mes cerbères, l'insupportable Gurth me tenait en laisse comme un vulgaire mammifère de compagnie.

Une gigantesque envie de ricaner enflait en moi. Même si je l'avais voulu, comment aurais-je guidé la Walkyrie des steppes où que ce soit. Sur cette poussière tournoyant au fin fond du néant, " graal " correspondait peut-être à une appellation locale de la pile à fusion. C'était en tout cas la seule destination que je pouvais nous fixer. Malheureusement, j'avais oublié de me faire greffer des yeux sur les fesses, là où ils auraient pu lire le cadran à mon poignet. La garce m'infligeait ce calvaire pour rien.

Et quel calvaire, nom d'un coit sur un matelas à clous ! De la plante des pieds jusqu'au sommet du crâne, à l'intérieur comme à l'extérieur, je n'étais plus qu'une collection de souffrances et inconforts divers.

Je ne méritais pas ça, glapissait mon amour-propre sanguinolent. Pour une fois que la chance me souriait. Que c'était moi qui tenais les bonnes carte. Je voulais juste lui rabattre le caquet à ce Shankar, ce nabab gonflé comme un pet. L'obliger à connaître, lui aussi, l'amertume qui vous envahit l'âme le jour où vous réalisez que le fil de vôtre vie repose entre d'autres mains que les vôtres.

Penser à ce salopard excitait la rage qui tournait comme un animal en cage dans mon ventre.

Je n'avais pas d'autre monnaie d'échange que ma personne, valeur grandement sous estimée ces derniers temps. Je décidai de faire monter les enchères. Des poches marécageuses, qu'il fallait contourner, occupaient le fond des cuvettes les plus marquées. Je ne contournai pas la dernière mais fonçai au contraire droit devant. Ma réaction surprit Gurth qui lâcha ma longe. J'en profitai pour creuser l'écart, gigotant des gambettes dans la boue avec l'énergie d'un batracien égaré sur une plaque de cuisson.

On criait derrière moi mais la pluie et les graminées étouffaient les sons, rendant difficile l'appréciation des distances. Un espoir imprévu m'habitait. Ma tentative de fuite n'allait pas seulement les obliger à se montrer plus conciliants.

Elle allait réussir. J'allais leur échapper...

C'est là que mon pied gauche a refusé de se soulever et que je me suis étalé.

Des sables mouvants !

Je suis arrivé à me redresser, à arracher mon torse à la succion, comme une bouche avide et grasse en train de me gober. Je continuai néanmoins à m'enfoncer. Mes poursuivants approchaient mais en ordre dispersé. Ces abrutis étaient capables de me rater. J'ai voulu appeler au secours mais le cri est resté coincé dans ma gorge. Qu'ils aillent se faire foutre, il me restait encore un vestige de fierté. Il ne me restait d'ailleurs plus que cela. La gadoue m'atteignit le nombril.

Puis les épaules.

Ça pataugeait derrière les herbes tout autour de moi, allant, venant, gueulant. Pas loin. Mais jamais tout près. Avais-je bien vécu ?

Difficile à dire. Depuis que l'on m'avait débarqué sur Anchor, dix ans plus tôt, gagner ma croûte avait accaparé l'essentiel de mon temps et de mes pensées.

Un souvenir me brûlait. Celui de mes parents baissant la tête, incapables de renoncer au confort offert par leur situation de philosophes-danseurs auprès d'Ulrich Blanke, celui que j'avais toujours pris pour leur ami et qui était leur maître. Il me bannissait pour avoir osé aimer sa fille et ils s'inclinaient, parlant, afin de justifier leur lâcheté, des propres ailes que je devais déployer. La culture, comme la capacité de raisonner, sert beaucoup à se justifier.

J'étais né dans le vaisseau-manoir de Blanke, avais grandi dans la certitude que je succéderais à mes géniteurs. Ne me formaient-ils pas depuis ma plus tendre enfance dans ce sens ? Et je me retrouvais soudain largué à vingt ans sur une planète, plus démuné encore que ses habitants, ceux que j'appelais jadis avec mépris des enkystés.

Ce que m'avaient appris mes parents des arts et du spectacle m'aurait permis de trouver un mécène, sans doute même de reprendre cette vie que j'aimais, hors du temps, sur un vaisseau marchand où fêtes, périodes d'hibernation et escales se succédaient sans laisser place à l'ennui.

J'avais préféré revenir aux bases les plus frustrées de mon enseignement, développer mes talents de saltimbanque, travailler l'emphase gouailleuse du comédien de rue. J'avais souvent crevé la dalle, souvent survécu d'expédients, mais je ne dépendais de personne. Aucun Blanke ne déciderait plus jamais de qui j'avais le droit ou non d'aimer.

Oui, j'avais bien vécu.

La boue clapota contre mes lèvres qui souriaient. Je n'eus pas à résister, je n'avais pas envie de hurler. Puis il fut trop tard.

Je tendis au maximum la tête en arrière mais ne parvins qu'à prendre une dernière inspiration avant que mes narines s'enfoncent. Comment n'avais-je pas remarqué à quel point cette fange puait ? La brûlure de l'asphyxie explosa patiemment dans mes poumons. Je fermai les yeux, sentis une pâte froide les recouvrir.

Je n'étais pas mécontent, non plus, de ma mort.



### CHAPITRE III

Je suis sorti d'hibernation avec un goût dans la bouche digne d'entrer dans le Guinness des horreurs. Puis une petite voix intérieure m'a susurré que l'hibernation se pratique en caisson, un endroit où l'on n'est pas assis sur des cailloux pointus.

- Il revient à lui, a dit une grosse voix extérieure avec une façon de prononcer " lui " qui me plaisait d'autant moins qu'il s'agissait de moi si je comprenais bien de qui elle parlait.

J'ai ouvert les yeux pour découvrir le visage de Gurth tout près du mien. Rouge et boursoufflé, un coup de badine barrait sa joue droite, presque symétrique à la balafre de l'autre côté. Cette homme m'aimait, ça se voyait tout de suite à la façon dont il m'écorchait vif du regard.

- Tu me manquais, Gurth, j'ai minaudé.

Mais il n'a pas frémi. Il ne pouvait pas m'aimer plus qu'il ne m'aimait déjà. Intimidé par tant de passion, j'ai levé la tête pour échapper au feu que jetaient ses prunelles. Non seulement il ne pleuvait plus, mais on voyait même du bleu entre les têtes de graminées agitées par une brise. J'étais adossé à une touffe de tiges épaisses, au sommet d'une des molles ondulations de la plaine, et portais comme mes gardiens un moche ensemble de toile grège. On m'avait également passé une paire de sandales. Il ne me manquait plus que la cuirasse et l'épée pour faire couleur locale.

Mon confort s'améliorait mais j'avais toujours les poignets liés. Devant moi toutefois.

La flamboyante guerrière s'accroupit en face de moi. Je me redressai d'un coup de reins contre mes tiges et repliai mes jambes en tailleur. Gurth avait rejoint les quatre autres soldats présents, derrière elle, juste hors de portée de voix. Ils avaient dégagé une clairière d'une vingtaine de mètres de diamètre, soigneusement aligné leurs paquetages et allumé un feu avec les tiges qu'ils avaient coupées. Une soupe à l'odeur sucrée mijotait dessus. Ce parfum avait un tel effet sur mon métabolisme affamé que j'allais périr noyé dans ma propre salive si je ne finissais pas d'abord dissous dans mes sucs gastriques. Hélas, un homme qui vient de marcher sans broncher vers un sort fatal ne peut mendier un bol de potage sans déchoir.

- Tu as eu de la chance que je trébuche sur ta longe, étranger.

Pourquoi n'as-tu pas appelé quand tu te noyais ? Préfères-tu donc la mort à l'absence de liberté ?

Qu'elle croit ça ne me gênait pas.

- Je m'appelle Lucy Macyntire, poursuivit-elle. Et toi ?

Elle n'allait pas m'avoir comme ça. Je me fis une bobine insondablement amnésique, bouche béante en un concentré de trou de mémoire, regard fixé sur l'abîme de mes souvenirs disparus. Ce petit numéro terminé, je soulevai mes mains.

- Je ne suis pas libre. (Je baissai les yeux sur mes fringues). Ni très élégant. J'aurais préféré un habit comme le tien. On a l'air bien dedans, le mien gratte.

Pas de réaction. Je tendis les mains vers son bras et elle réprima un mouvement de recul. Sa badine s'énerma contre sa cuisse. Gurth et ses sous-fifres s'étaient figés, prêts à bondir.

Ici aussi, la règle s'appliquait : pas touche à la fille du chef.

Et puis quoi encore ? Mes doigts saisirent la manche de Lucy.

- Ouais ! Pas mal... ! commençai-je en froissant le cuir souple.

Je vis avec surprise une lueur narquoise balayer l'accumulation de masses orangeuses qui détériorait la météo dans les yeux verts de la miss. La douleur arriva juste derrière. Ces écailles étaient plus tranchantes que la panoplie d'un ninja multiscarte.

Maintenant, je comprenais pourquoi elle ne quittait jamais ses gants. Je suçai le bout de mes doigts au lieu d'achever ma phrase et décidai d'arrêter la provoc. Je me trouvai sur un terrain par trop inconnu.

- Tu pourras porter du dragon, étranger, quand tu en auras tué un.

Elle parlait sérieusement.

- Et comment procède-t-on avec les mains attachées, demandai-je ? On le chatouille jusqu'à ce qu'il succombe à un arrêt cardiaque ?

Je m'attendais à ce qu'elle tique mais elle ne releva pas. Elle savait donc ce qu'était un arrêt cardiaque. Son ton se fit persuasif :

- Oublie ces liens. Paradoxalement, ils nous permettent de parler sans entraves. Ces hommes m'obéissent mais ils ont aussi reçu des instructions de mon père. Ils ne se tiendraient pas à distance si tu gardais les moyens de me nuire. (L'intonation impérieuse revint brièvement. ) De toute manière, je ne te relâcherai que lorsque tu m'auras conduit vers le graal. (Ses ongles effleurèrent ma joue. ) Mais je t'en prie, ne considère pas que je t'ai pris ta liberté. Pense plutôt que tu me la prêtes.

Grand sourire. Elle était jeune et jolie. Très jolie. Riche et gâtée. Tout devait naturellement plier à ses désirs. Je sentais la vieille hargne bouillonner en moi à l'idée de plier. Il ne fallait surtout pas qu'elle m'emporte. J'avais tout intérêt à paraître docile. Lucy me demandait de l'emmener là où je voulais aller et m'offrait une escorte sur ce monde dont je ne connaissais rien des dangers. Et maintenant qu'elle savait risquer me perdre, elle ne me pousserait plus à bout.

Je lui rendis son sourire.

- Entendu.

Elle hocha brièvement la tête, n'ayant jamais douté d'obtenir ma docilité.

- Maintenant, il te faut un nom. Comment veux-tu que je t'appelle ?

Je m'étais déjà donné un nom, sur Anchor, lorsque j'avais résolu de gagner ma vie en faisant le saltimbanque. Luc Deluxe, parce que l'indépendance n'a pas de prix. Les circonstances ne se prêtaient pas à ce que je le porte ici. Elles ne se prêtaient pas plus à ce que je décide moi-même de mon patronyme.

- J'aimerais que ce soit toi qui me donne un nom.

L'attention lui plut et une joie enfantine illumina ses traits.

Elle était encore bien jeune pour incarner en permanence l'autorité. Pendant qu'elle réfléchissait, j'étudiais les membres de sa troupe restés au bivouac. Ne pas nous regarder leur coûtait un tel effort qu'ils ne bavardaient même pas entre eux. Depuis quand voyageaient-ils en groupe clos ? Elle ne couchait avec aucun, je l'aurais juré. Pas son genre de se frotter à hauteur de plèbe. Je ne sais même pas si elle voyait les hommes dans l'enveloppe des serviteurs. Eux auraient eu besoin de se crever les deux yeux pour ne pas voir la femme. Comment supportaient-ils la promiscuité ? Ses coups d'oeil fiévreux indiquaient que Gurth supportait mal. Il était le premier adjoint, ou l'adjutant, ou je ne sais quoi, le seul à oser penser qu'il la méritait.

J'avais commis la même erreur, jadis : refuser de voir la barrière impalpable qui entoure la fille du chef. Je l'avais franchie et avais cru qu'elle n'existait pas parce qu'Isolde répondait à mes baisers. Peut-être le croyait-elle, elle aussi.

Jusqu'à ce qu'on lui rappelle. Car si les fils de subalternes peuvent oublier leur rang, les filles de chef ne sont pas si folles. Une moue plissa la frimousse de la dernière inscrite sur mon carnet d'adresse.

- J'ai du mal à te trouver un nom. Tu me fais penser à quelque chose de trouble, de flou. Oui, Flou, pourrait t'aller.

Non, je détestais.

- Pourquoi pas menteur ? crachai-je. Fourbe ? Perfide ? Sournois ? Il y a aussi Traître, Cauteleux, Assassin, Faux-cul. Voilà, Faux-cul, ça c'est un nom qui m'ira bien. Et qui me plaît.

Je devais sûrement m'appeler comme ça quand...

Elle éclata de rire et se laissa tomber assise en tailleur devant moi.

- J'ai trouvé. Je vais t'appeler Furieux.

Je me calmai. Oui, celui-là me convenait.

- Il me faut un prénom maintenant.

- Mais c'est un prénom. Seuls les seigneurs portent un nom.

- Et alors ? Pourquoi est-ce que je ne serais pas un seigneur ?

Elle plissa les yeux de plaisir. Elle se régala, la garce.

- Tu ne l'es plus si tu l'as oublié.

A moi la balle. Je mêlai surprise et soulagement sur mes traits rayonnant de naïveté.

- Oh, alors, être un seigneur n'a pas grande importance ?

Elle fronça les sourcils, plus du tout contente. Il y avait lèse-majesté, plus question de copiner.

- Tu m'intrigues, siffla Lucy. Je n'arrive pas à croire à ton amnésie et en même temps, je sens que tu ignores réellement beaucoup de choses. Naître seigneur est loin d'être seulement un privilège. C'est avant tout une lourde responsabilité.

Je réussis à ne pas ricaner. Je revoyais Isolde me seriner une leçon de morale identique pour m'expliquer que nos galipettes s'arrêtaient là. Elle était petite, brune, ronde et mate, Lucy était grande, rousse et dotée d'une peau de porcelaine mais elles possédaient toutes deux le même ton sentencieux, la même envie de croire à leurs bobards. Et, surtout, le même sentiment de supériorité, ancré au plus profond de leur personnalité, qui leur permettait d'y croire. J'avais chialé en écoutant Isolde, ne comprenant qu'une seule chose à son baratin : elle ne voulait plus de moi. Non seulement je ne pleurais pas en écoutant Lucy, mais j'arrivais même à contenir mon hilarité. J'y arrivais mal mais j'y arrivais. Mon expression peu convaincue relança la belle de plus belle.

- Au temps des commencements, ce sont aux familles les plus valeureuses que l'Arbitre Suprême a accordé le rang seigneurial.

Celles qui avaient su le mieux développer par la discipline, l'étude et la réflexion leurs qualités naturelles. Celles qui savaient le mieux, également, écouter le silence des dieux et découvrir les ombres de vérités dans le brouillard des visions qu'ils nous donnent. J'appartiens à une telle famille et je connais mes devoirs : assurer l'ordre et la prospérité du fief afin que tous les membres du clan, aussi humbles soient-ils, mènent une vie décente.

- Plus ou moins décente, précisai-je.

Elle ne releva pas.

- Surtout, c'est à nous, les seigneurs, de mener la quête du graal et d'affronter ses dangers pour l'âme et le corps. Elle nous conduira à la libération finale, au face à face avec l'Arbitre Suprême. Génération après génération, réincarnation après réincarnation, cette quête élève le niveau spirituel du clan. Grâce à nous, les seigneurs, tout le monde approche de la lumière.

La fin de sa tirade me laissa l'esprit aussi vif que le 862° épisode d'une série holo. Il ne me venait pas la plus petite vacherie. Rien. Juste une immense consternation devant la fougue avec laquelle elle débitait ce méli-mélo socio-religio-abracadabrant. La plupart des mondes que j'avais connus possédaient leurs sectes vantant le retour à diverses valeurs prétendument ancestrales. L'éternox et la pile à fusion leur donnant les moyens de passer du prêche à l'acte, elles ne s'étaient pas privées d'envoyer aux quatre cents coins de la galaxie les gogos qu'elles avaient fini d'essorer. Je n'en voyais cependant aucune d'assez louf, malgré tous leurs efforts, pour aboutir au type de bric-à-brac que venait de me décrire l'impétueuse Lucy. Un silence triomphant s'installa. Je le brisai.

- Si j'ai bien compris, tu comptes sur moi pour trouver le graal et la lumière finale ?

Le soupir du grand prêtre accablé par la bêtise crasse du novice souleva sa très sainte poitrine comprimée dans un décolleté hautement évangélique.

- Bien sûr que non. Mes rêves m'ont juste indiqué où découvrir un guide vers le graal. Une petite étape, une de plus parmi toutes celles effectuées par les Macyntire.

- Et là, nous sommes sur les terres de ton fief.

Elle perdit son sérieux, je préférerais.

- Quel idiot ! Tiens, voilà un nom qui t'irait bien aussi : Idiot. Tu ignores vraiment les choses les plus simples. Vois-tu des champs cultivés, des villages et des châteaux, des routes pour les chariots et des bateaux glissant sur les rivières ? Le pays des clans, Donjaidraaghon, s'étend au sud d'ici, sur les plaines, les collines et les montagnes qui bordent le grand océan.

- A quelle distance ?

- Trente jours de marche en bonne saison, comme maintenant.

- Qui occupe, alors, les territoires qui nous en séparent ?

- Des sauvages. Des brutes indignes de l'intérêt de l'Arbitre Suprême.

- Ils ne cherchent pas le graal ?

- Ils ne sont bons qu'à servir d'esclaves.

- Comme moi.

Je lui adressai mon plus beau sourire, me rappelant de ma propre adolescence dans l'univers clos du Babylone, le vaisseau de Blanke. Moi aussi, j'aimais me sentir supérieur. Et je gobais tout ce qu'on me racontait sur des gens dont je ne connaissais rien.

Du bruit dans les herbes, à sa droite, évita à la jeune seigneur de chercher une réplique. Les soldats absents rappliquaient à l'appel, portant une bête moche empalée sur deux de leur javelots. Leur prise était une boule de cuir sale prolongée d'une longue queue épaisse qui dressait quatre pattes massive vers le ciel. Une peu plus grande qu'un gros chien, elle ne m'évoquait rien de connu et ne descendait donc probablement pas du patrimoine génétique de la vieille Terre.

- As-tu déjà mangé du grison ? me demanda Lucy.

Je faillis répondre non, avalai ma langue à temps.

- Comment le saurais-je ?

Un spectre de rictus dansa sur ses lèvres.

- J'avais oublié. Tu ne te souviens de rien.

Mon estomac gargouilla pendant tout le dépeçage puis la cuisson, ce qui amusa beaucoup les Donjaidraaghoniens. Pour me tenir compagnie, ils avaient placé devant moi la tête de l'animal.

Histoire de m'occuper l'esprit à des considérations d'un intérêt plus universel que l'évaluation de l'étendue de mes malheurs, je me demandais à quoi lui servait un museau aussi long et aussi musclé. Fins humoristes, mes compagnons de voyage avaient retroussé ses babines pour donner l'impression qu'il ricanait. Ses grandes dents plates révélaient qu'il s'agissait d'un herbivore. Enfin, la viande fut cuite.

Nom d'un troglodyte trisexuel d'Aljézarian, jamais je n'oublierai cet instant... La première bouchée. Le jus qui coulait sur mon menton. L'odeur un peu poivrée. Les aromates, au goût de menthe et de brûlé, incrustés dans la viande. Ces milliards de cellules, partout dans mon corps, qui communiaient dans une immense allégresse. Cette certitude viscérale, dès que mon estomac commença à se remplir, que tout allait s'arranger. Je remerciais presque Shankar et OphéLIA de m'avoir obligé à connaître cette expérience. Je pense même que je me serais mis à croire à Dieu s'il y avait eu de la moutarde.

Je goûtai aussi enfin à cette soupe à base de feuilles et de baies bouillies. J'essayai de me les représenter crues, on ne sait jamais, au cas où j'aurais l'occasion, ou le besoin, de me nourrir seul.

Nous mangions sans échanger un mot et je perçus, dans le silence, l'intense vie animale qui nous entourait. Invisibles et furtifs mais audibles, insectes et bestioles rampaient, se faufilaient, sautillaient ou galopèrent à tout va. Quelque chose me chiffonnait dans leur agitation mais je repoussai mon trouble afin de me concentrer sur les plaisirs de la mastication. Après tout, ce genre d'inquiétude incombait à mes gardes-chiourme. Ce n'était tout de même pas à moi de me charger de notre sécurité.

## CHAPITRE IV

Contrairement à l'impression qu'ils me donnaient, les Donjaidraagioniens restaient en éveil. Mais leur vigilance se foutait des mystères de la nature. C'était un autre type de bruit qu'ils guettaient. Un bruit que je ne remarquai qu'après les avoir vus poser brusquement leurs pièces de barbaque. Sans un mot, ils saisirent leurs javelots et obéirent aux signes de tête de Gurth. Deux disparurent à droite, deux à gauche, les six autres formèrent une espèce de haie, légèrement sur le côté du foyer, derrière laquelle se plaça Lucy.

Celle-ci se retourna pour me jeter un regard interrogatif mais je ne pus que lui répondre d'une grimace incompétente. Le bruit de course approchait, elle lui fit face. Il s'arrêta net. Je ne voyais rien mais devinais que le jogger venait de découvrir le comité d'accueil. Les estafettes de Gurth se jetèrent alors sur lui. Il y eut des grognements mais pas de véritable lutte. Les quatre soldats traînèrent le nouvel arrivant jusque dans notre clairière.

- Es-tu seul, sauvage ? interrogea Lucy.

Plus grand qu'elle, l'autre la toisa de toute sa hauteur. Son teint cuivré et ses cheveux longs, d'un noir de jais, m'évoquaient un souvenir mais celui-ci refusait de se préciser.

- Réponds ! cracha Gurth en cinglant ses épaules d'un coup de javelot.

L'homme ne perdit pas son sang-froid.

- Vous seriez déjà morts si je n'étais pas seul.

Pourquoi me rappelait-il quelque chose ? Y avait-il un rapport avec ses fringues : une chemise, un pantalon et des espèces de pantoufles coupés dans une peau souple et ornés de perles et de franges ? Où avais-je remarqué une attitude semblable à la sienne, cette expression mariant gravité et sérénité ? Une photo ! Voilà !

Il ressemblait à une photo. Pas à un holo ou une image virtuelle mais une bonne vieille photo 2D. Une très ancienne même pas en couleur. Laquelle toutefois ? Dans quelle base de données l'avais-je vue ?

- Pourquoi courais-tu vers nous ? demanda Lucy.

Une lueur amusée passa dans les yeux de l'interrogé.

- Je venais vous sauver la vie.

- Ne mens pas.

- Je vous ai pris pour les membres égarés d'une tribu amie. Les grandes chasses de printemps vont commencer.

- Quel rapport avec nos vies ?

- Si tu écoutais, tu aurais moins besoin de parler.

Lucy arrêta d'un geste le coup qu'allait donner Gurth. Nous passâmes quelques secondes à tendre l'oreille mais il n'y avait rien à entendre hormis le grouillement animal que j'avais déjà remarqué.

- Ils courent tous dans la même direction, précisa le prisonnier.

- Ils fuient, grogna Gurth.

- La grande transhumance ! conclut Lucy dans un souffle. Je croyais que ce n'était qu'une légende.

Je ne pus m'empêcher d'ouvrir ma boîte à gaffes :

- Moi, c'étaient les dragons que je croyais légendaires.

Douze regards se braquèrent sur moi. Onze d'entre eux manquaient de chaleur. Un grondement, très lointain mais semblant provenir d'un immense demi-cercle, nous rappela que le moment ne se prêtait pas à l'analyse des textes jaillis de la bouche d'un amnésique.

- Il reste peu de temps pour gagner un lieu sûr, remarqua l'inconnu bronzé.

- Il faut retourner sur la butte volcanique, affirma Gurth.

Il parlait sans doute de celle où j'avais atterri mais il me semblait qu'elle se trouvait droit dans la direction du bruit sourd imitant si bien une immense vague de cailloux. Lucy confirma mon impression.

- Il est trop tard pour ça. Etranger, peux-tu nous conduire à un asile? Je suis Lucy Macyntire. Mon clan saura prouver sa reconnaissance.

- Il va en profiter pour s'enfuir, protesta Gurth, ce qui n'intéressa personne.

- Je m'appelle Cheval Debout, dit le grand brun cuivré, et je n'ai rien à attendre de vous. Suivez-moi si vous le souhaitez.

- Laisse-nous juste prendre nos sacs.

- Je ne vais pas pouvoir courir comme ça, remarquai-je en montrant mes mains liées.

J'ai entendu le sifflement mais je n'ai compris ce qui venait de se passer qu'en la voyant remettre son épée au fourreau. Non d'un salami, elle savait se servir de son coupe-chou. Et moi, ça me faisait tout drôle de pouvoir me gratter en simultanément une fesse et une oreille. On perd vite les habitudes les plus simples.

Cheval Debout prenait déjà le large en petite foulée et nous nous élançâmes derrière lui. Il savait où il allait, manifestement, mais la direction qu'il prenait nous éloignait de la pile à fusion. Malgré les zigzags qu'imposaient les touffes d'herbe géante, nous courions à peu de chose près le long d'une ligne parallèle au grondement. Celui-ci s'amplifiait et la terre commençait à frémir sous nos pas.



- Mais enfin qu'est-ce qu'on fuit ? m'enquis-je auprès du soldat qui fermait la marche avec moi.

- Des grisons.

- Des grisons ? Comme celui que nous avons mangé ?

Il comprit à mon ton que je ne voyais pas le danger présenté par cette bestiole.

- C'était un jeune. Et il était seul.

Je compris au sien qu'il ne gaspillerait pas plus de souffle pour un amnésique.

Nous avons trotté ainsi pendant ce qui me parut des heures. Je ne possédais pas l'entraînement de mes petits camarades et découvris vite l'intérêt de ne pas gaspiller la moindre molécule d'oxygène. Si les herbes, par endroits, me permettaient d'apercevoir toute notre petite troupe, elles étaient le plus souvent trop serrées pour que je distingue plus que le soldat me précédant. Le vacarme des grisons ne cessait d'enfler. Je finis par avoir l'impression qu'il résonnait à l'intérieur même de ma tête.

Inexorablement, je ralentissais. Et puis soudain, je ne vis plus personne devant moi. J'étais distancé. Une lourde puanteur où se mêlaient odeurs de sève, d'excréments et de sueur m'oppressait.

Le sol tremblait, transmettant d'étranges vibrations aux tiges des graminées. Et je ne distinguais toujours aucun animal derrière le rideau d'herbes.

Mes jambes tremblaient et je haletais, poumons en feu. Le grondement me donnait l'impression de me trouver au coeur d'une avalanche. Des taches rouges dansaient dans mon champ de vision,

une salive épaisse et filandreuse m'emplissait la bouche. Je n'arrivais plus à mettre un pied devant l'autre.

Ce nom, Cheval Debout, a curieusement choisi cet instant pour faire remonter les souvenirs. Je me rappelais maintenant ce que m'évoquait son allure et où j'avais vu la photo. Pas dans une base de donnée mais sur un livre. Un petit fascicule que j'avais acheté lors d'une escale sur Tempéra, séduit par le charme suranné de l'objet.

Un petit vieux tout ridé me l'avait proposé alors que je buvais un soda dans un centre commercial, rêvant à Isolde et au parfum de sa peau après l'amour. Cette activité, évoquer l'odeur des femmes, m'a toujours incité à la bienveillance.

L'opuscule narrait les délires d'une des sectes les plus dingues parmi toutes celles, pourtant peu enclines à mégoter sur la divagation, dont j'avais croisé le chemin. Était-ce mon état d'esprit, tout attendri de me savoir amoureux et dépuclé ? Était-ce le regard empreint de dignité de ce Nuage Rouge, sur la couverture, celui que me rappellerait dix ans subjectifs plus tard l'expression de notre guide actuel ? Une étrange nostalgie m'avait envahi en lisant la description d'un mode de vie préindustriel uniquement gouverné par la recherche de l'harmonie et de la paix. J'en oubliais presque qu'il m'aurait tué d'ennui, grands espaces ou pas.

Le fondateur de la secte, un certain Irwin Alifkir, descendait vaguement, d'après ses dires, de ces Indiens de la vieille Terre qui vivaient ainsi. Puriste fanatique, il collectionnait les documents historiques les concernant et commanda à un laboratoire eugénique des bébés ressemblant à ses antiques photos. Aidé par ses premiers adeptes, il les éleva comme ses enfants, reconstituant une vie tribale dans son domaine privé sur Flégor.

La première colonie d'" hommes libres ", comme aimaient à s'appeler ces gens endoctrinés dès la naissance, partit se chercher une planète pour elle toute seule trois générations plus tard. Cheval Debout, apparemment, descendait d'une des quelques autres à avoir suivi. Et comme Lucy, il semblait tout ignorer de la civilisation technologique qui lui avait permis de venir s'ébattre dans le gazon hypertrophié.

Le premier grison apparut mais je ne me sentais toujours pas en état de faire un pas. Gros comme un camion, il avançait placidement, ses pattes rondes martelant le sol avec une cadence lourde. Il s'arrêta, inclina la tête. Je compris à quoi lui servait un aussi long museau quand il sectionna une botte de graminées. Il eut à peine le temps d'en arracher une bouchée, deux de ses congénères le poussaient déjà. Combien y en avait-il derrière pour produire un tel bruit en marchant si lentement ?

Le souffle de la horde, sa puissance transmise par le tremblement du sol sous mes pieds, me tétanisaient. Les mastodontes surgissaient partout maintenant, et la végétation, plus impénétrable qu'une forêt quelques instants plus tôt, se couchait devant eux. Je découvris ainsi le soleil de ce monde, d'un jaune tout à fait standard. Mais c'était cette houle d'échines grises qui m'hypnotisait. Il en émanait une puissance vitale que je n'avais connue sur aucune des planètes civilisées où je m'étais posé. Je me sentais à peine exister face à une telle force et acceptais le sacrifice. Pourquoi lutter alors qu'il était si simple de se fondre à cette vague ? Finir sous forme de pulpe boueuse jonchée de cacas d'herbivores me paraissait soudain extrêmement reposant. Une main saisit mon bras, m'arrachant à ma fascination.

- Vite ! hurla Lucy.

Elle était revenue me chercher. Et Cheval Debout l'accompagnait. Il attrapa mon autre bras, cria quelque chose qui se perdit dans le grondement.

Je les laissai m'entraîner. Retrouvai même assez de souffle pour galoper. Une odeur âcre d'écurie sale râpait ma gorge. Nous courions entre les grisons qui, s'ils nous remarquaient, ne le manifestaient pas. Je vis le premier rocher, dressé comme une île au dessus du flot de cuir poussiéreux. Il y en avait d'autres derrière, accrochés à une pente raide qui grimpeait jusqu'à une falaise.

Cheval Debout se jeta derrière le rocher. Il bondit aussitôt sur la tête d'un mastodonte puis sur son dos pour atteindre l'abri suivant. L'avant-garde de la horde nous avait dépassés et l'écart entre chacun des animaux qui nous cernaient devenait de plus en plus réduit. Je me faufilai de justesse entre deux monceaux de barbaque, atteignit moi aussi un petit coin de sécurité derrière une aiguille de calcaire. Je me retournai. Lucy était coincée.

Il ne lui restait plus qu'un grison à dépasser pour me rejoindre mais l'un des deux animaux entre lesquels elle se glissait avait dû changer de rythme. A trois mètres de moi mais inaccessible, elle se trouvait prise au niveau de la taille entre l'épaule de l'un et la cuisse arrière de l'autre.

Indifférents aux coups d'épée qui rebondissaient sur leur carapace, ils l'entraînaient dans leur progression aveugle, menaçant à chaque pas de l'écraser. L'énorme panse de celui de derrière me cacha la flamboyante chevelure rousse qui tourbillonnait. J'étais impuissant. Cette gosse allait mourir écrabouillée pour avoir voulu me sauver la vie.

D'interminables secondes s'écoulèrent, rythmées par le pas si lourd, si lent, du mastodonte qui défilait devant moi. Quand la courbe de l'échine me permit de revoir la tête de Lucy, elle s'agitait toujours.

Mon coeur explosa de soulagement dans ma poitrine. Je sautai sur la queue de la bête, m'agrippai aux longs poils grasseyeux qui parsemaient sa peau rugueuse. Je réussis à grimper au sommet du dos rond.

- L'épée ! hurlai-je.

Elle dut m'entendre car, après un bref moment d'étonnement, elle tendit l'arme dans ma direction. Je la saisis par la pointe, la lançai en l'air pour la rattraper par la poignée et me laissai glisser sur l'encolure de ma monture. Les oreilles, épais cornets taillés en pointe, arrêtaient ma descente. Indifférent à la vermine qui s'agitait sur son occiput, le grison cisaila d'un grand coup d'interminable museau une bouchée d'herbe à une touffe couchée par les premiers rangs.

Je me dressai en équilibre sur le crâne plat et plongeai l'épée dans l'oeil droit de l'animal. Il mourut aussi placidement qu'il marchait. La tête s'abattit sur le sol et il s'arrêta, restant debout comme une immense statue de chair. Déjà, ça poussait derrière. Je sautai au sol, attrapai par la taille la jeune guerrière que cette immobilité avait libérée et profitai de l'espace dégagé par l'embouteillage pour foncer jusqu'à l'abri du rocher.

Je me suis retrouvé adossé au calcaire, serrant contre moi un mètre soixante-quinze de très jolie fille. Nous étions en nage, tous les deux, hors d'haleine. Ma hanche épousait le creux de son ventre, ses seins s'écrasaient contre ma poitrine. Nos souffles courts se mêlaient. Elle leva les mains vers mon visage et je crus qu'elle allait m'embrasser.

Ses paumes prirent appui sur mes épaules et elle s'écarta de moi.

- Il ne faut pas rester là, dit sa voix impérieuse.

Les règles de physique élémentaire s'appliquant aux filles de chef venaient de retrouver leurs droits, déclenchant le champ de répulsion automatique des corps socialement inférieurs. Je la lâchai. J'avais mal. Ces saloperies d'écaillés avaient lacéré ma main. Une distance d'un grison, seule unité de mesure digne d'intérêt dans ces contrées, nous séparait du caillou suivant.

Je ne cherchai pas à finasser et plantai l'épée dans le premier oeil qui passa à portée.

- Après vous, fis-je en m'inclinant devant la ravissante inaccessible.

## CHAPITRE V

De grison en grison, nous gravâmes ainsi une pente de plus en plus raide et de plus en plus rocailleuse. Nos victimes se clairsemèrent puis, le terrain devenant trop escarpé pour leurs pattes dépourvues de griffes et de sabots, cessèrent d'offrir leurs globes oculaires à la perforation. Nous étions sauvés mais seuls. Cheval Debout et les autres avaient disparu. Nous longeâmes la falaise puis découvrîmes une faille dans le rocher. Orné d'étranges fossiles aux longues tentacules, l'étroit couloir nous conduisit jusqu'à un plateau.

Un comité d'accueil nous attendait à son débouché.

Outre Cheval Debout et tout un tas de copains à lui, il y avait là Gurth, plus renfrogné encore qu'à l'accoutumée. Son regard battit des records de noirceur en me voyant surgir l'épée à la main. Ses hommes l'entouraient, l'air ni très contents ni très à l'aise de se trouver au milieu de tant de sauvages tout juste bons à servir d'esclaves. Un vaste campement occupait en effet l'aire plate à peu près circulaire dominant la plaine où la marée herbivore continuait de s'écouler. Des huttes d'herbes tressées, de formes très diverses, entremêlaient leurs styles autour d'espaces dégagés où brûlaient des feux. Les hommes, les femmes et les enfants qui s'affairaient joyeusement entre elles portaient des vêtements et des parures eux aussi très variés bien que rappelant ceux de Cheval Debout. Quelques chevaux aux formes lourdes, paissaient ici et là. Les émules d'Irwin Alifkir avait donc emporté avec eux du matériel génétique originaire de la vieille Terre.

- Nous vous prions de nous remettre vos armes, dit Cheval Debout.

Même Gurth n'avait pas osé refuser. Lucy me tendit son fourreau et j'y glissai sa lame après avoir rapidement essuyé par terre les glaires qui la salissaient. Le tout alla rejoindre la pile de javelots et d'épées aux pieds de Gurth.

- Sommes-nous prisonniers ? demanda la tueuse de dragons.

Elle n'avait pas remis sa badine qui s'agitait nerveusement contre son mollet.

- Nous ne prenons pas la liberté d'autres hommes, expliqua Cheval Debout. Vous le faites et nous ne pouvons donc vous traiter avec le respect mérité par des hôtes. Mais nous ne vous interdirons pas de participer aux fêtes de l'éveil d'Ipesha qui nous réunissent ici.

Un petit type tout fripé qui se tenait à côté de lui. Il s'approcha soudain de moi. Ses longs cheveux blancs tombaient sur sa tunique chamarrée d'innombrables cailloux multicolores qui s'entrechoquaient lorsqu'il marchait.

- D'où viens-tu ? demanda-t-il une fois arrivé sous mon nez. Tu es blanc mais n'appartiens pas au peuple des hommes insectes.

Je souris en voyant l'expression affichée par les fiers Donjaidraaghoniens. S'ils n'aimaient pas se faire traiter d'arthropodes, ils n'avaient qu'à changer de modèle de carapace. Nichés au coeur d'un labyrinthe de rides, les yeux du petit vieux pétillaient d'humour. Je n'avais aucune raison de lui mentir.

- Je suis du même peuple que toi, répondis-je. (J'indiquai Lucy d'un signe de tête.) Et du même peuple qu'elle. Mais ni toi, ni elle ne connaissez l'endroit d'où je viens. Et je ne peux vous le décrire car il ne ressemble à rien de ce que vous connaissez.

Ma réponse en forme d'énigme parut lui suffire car il hocha la tête puis retourna à la place qu'il venait de quitter. Trois jeunes gaillards ramassaient les armes.

- Nous vous les rendrons quand le départ des grisons vous permettra de reprendre votre route, indiqua Cheval Debout. Envol de l'Aigle va vous conduire à la hutte que nous vous prêtons.

Un jeune guerrier s'avança et tous les autres " hommes libres " commencèrent à se disperser sans plus se soucier de notre existence. Gurth et deux de ses sbires foncèrent vers moi pour me remettre le grappin dessus. J'en avais soupé de ces lécheurs de bottes paramilitaires. J'accrochai mes pas à ceux d'un des groupes qui s'éloignaient. Les brutes en cuirasse se figèrent, tournant la tête vers Lucy en quête d'une instruction. J'adressai à celle-ci un au revoir de la main et une délicieuse rougeur, teinte colère rentrée, marqua ses pommettes. Mais elle n'osa pas donner l'ordre de se saisir de ma personne.

Plongés dans une discussion animée sur les charmes respectifs des beautés célibataires de leur tribu, les cinq adolescents que je suivais n'avaient rien remarqué. Je lâchai leur sillage dès que nous fûmes plus au centre du camp. Nom d'un claustrophobe extatique d'Arkémide, que c'était bon d'aller où je voulais ! Bon sang, je ne me sentais aucune vocation pour la profession de prisonnier. L'obéissance n'a jamais fait partie des perversités auxquelles j'aime m'adonner.

Partout, dans les huttes ou devant, et autour des feux, on préparait les célébrations qui se dérouleraient à la nuit tombée.

Des sourires, en général, accueillèrent l'étranger blanc mais non insecte. Je devinais les questions qui se pressaient derrière les regards curieux mais pas une fois on ne les posa. J'appréciai cette courtoisie. La faim m'avait repris et je demandai souvent à goûter aux mets qui s'alignaient sur des écorces d'arbres (il en poussait donc sur cette planète), remplissaient les Calebasses ou mijotaient dans des pots en terre. La plupart des saveurs me surprirent et certaines me déplurent. Mes grimaces provoquèrent à chaque fois des rires joyeux, surtout de la part des vieilles femmes.

Accroupi à côté d'une mamie édentée devant une vaste hutte conique, je savourais une feuille d'un vert presque noir fourrée d'une pâte sucrée quand je sentis deux mains soyeuses saisir la mienne.

- Tu es blessé.

La fille venait de s'agenouiller près de moi. Agée de vingt-cinq ans environ, elle avait un visage trop lisse et trop rond, à l'expression trop douce aussi peut-être, pour être vraiment joli. Elle me souriait et il me semblait l'avoir déjà vue. Probablement dans la petite foule qui entourait Cheval Debout au débouché de la faille rocheuse.

Les coupures infligées par les écailles de la tunique de Lucy avaient tendance à se rouvrir par intermittence mais elles provoquaient plus une gêne qu'une véritable douleur.

- Ce n'est rien, dis-je.

- Entre et je te soignerai, si tu le désires.

Pourquoi pas ? J'écartai la tenture fermant l'entrée de la hutte et pénétrai à l'intérieur. Il y régnait une odeur fraîche de plantes mouillées qui me rappela la visite d'un jardin néozéen sur Ojimoka. Une bouffée d'angoisse et de nostalgie m'étreignit. Je ne voulais pas finir mon existence ici, coincé sur une seule planète. Je voulais retrouver une vie normale, moderne, qui ne soit pas constamment menacée par des herbivores à grosses pattes ou des détraqués équipés d'armes préindustrielles. Je levai mon regard vers le trou au sommet de l'édifice de paille géante et le rond de ciel qu'il dévoilait.

Je prêtais silencieusement serment de retourner un jour vers l'amas de Newton, quoi qu'il m'en coûte et tant pis si j'avais pris des milliers d'années de retard sur mes petits camarades.

Cette importante cérémonie effectuée, j'éprouvai un colossal soulagement. Debout à côté de moi, la jeune Indienne attendait patiemment que j'en termine avec ma liturgie en for intérieur. Je lui tendis ma paume et elle se mit à la masser délicatement avec un onguent qui sentait le grison. Un crâne de cet animal, entouré d'ossements de bestioles plus petites, trônait au centre d'un large panier bas. Une sorte d'autel, supposai-je. Des tapis décorés de motifs géométriques de couleurs vives couvraient le sol. D'épaisses fourrures marrons étaient accrochées aux parois de la hutte.

- Je m'appelle Nuit Tonnante, indiqua mon infirmière. (Un sourire plissait ses yeux lorsqu'elle releva la tête. ) Je sais, ce nom ne me va pas. Mais je suis née par une nuit d'orage.

- Il va avec celui que m'a donné Lucy...

- La femme insecte ?

Je souris en songeant à la tête qu'aurait faite la susnommée si elle s'était trouvée là.

- Oui.

- Et comment t'a-t-elle appelé ?

- Furieux.

- Est-ce un nom que tu mérites ?

- J'essaie mais des fois je fatigue.

- Et quel est ton vrai nom ?

Je plongeai mon regard dans ses yeux, de grands yeux noisettes.

- Alex. Alex Molotov.

Elle lâcha ma main, je devais être sauvé.

- Le soir tombe, viens avec moi.

- Où ?

- Tu verras.

Elle filait déjà et je remarquai la grâce de ses mouvements déliés. Que les rondeurs féminines sont belles lorsqu'elles bougent. Traversant le campement, je la suivis jusqu'à un amas de gros rochers au bord du plateau. On aurait dit un troupeau d'animaux inachevés figés en pleins jeux. A sa demande, j'aidai d'une courte échelle Nuit Tonnante à escalader un ours fossilisé au milieu d'une galipette. Une odeur de fumée et d'herbe fraîchement coupée imprégnait sa robe que des franges décorées de perles d'os arrêtaient juste au dessus du genou. Un peu anxieux, je vérifiai d'un coup d'oeil circulaire que les Donjaidraaghoniens ne traînaient pas dans ce coin isolé. Puis je haussai les épaules.

Et alors, même s'ils traînaient, ils n'oseraient pas s'en prendre à ma liberté. Pas devant témoin, au milieu de tous ces gens chatouilleux sur la question.

Je me hissai près de mon infirmière.

De notre poste d'observation, nous dominions le campement et la plaine. Côté campement, les activités se regroupaient au centre, autour d'un grand brasier où rôtissaient trois jeunes grisons. Côté plaine, la mer des hautes herbes n'existait plus, dévastée par l'immense troupeau qui continuait de s'écouler vers le nord. Il commençait à se clairsemer autour de notre plate-forme.

- Ils vont s'arrêter, me dit Nuit Tonnante.

A cet instant, le soleil toucha l'horizon devant nous. Un bruit de fond disparut, un murmure grave que je remarquai soudain parce que je ne l'entendais plus. La horde venait effectivement de stopper. Tous comme un seul homme, prêts à dormir debout. Au fond, je m'en foutais. Le fait qu'ils aient failli me tuer ne justifiait pas que je consacre ma vie à l'étude de ces brouteurs d'hyperpelouse. Je me hissai sur la pointe des pieds. Malgré la pureté de l'air, je distinguais à peine sur ma droite l'éminence où je m'étais posé ce matin même - il y avait beaucoup plus longtemps me semblait-il, surtout si je songeais à la distance que j'avais franchie à pieds. Je discernais surtout mon astronef, minuscule suppositoire embrasé par le couchant.

- D'où viens-tu ? me demanda Nuit Tonnante.

Je la regardai, essayant de détourner la question par une expression de totale incompréhension.

- J'ai entendu la réponse que tu donnais à notre homme de sagesse, insista-t-elle. Et j'ai vu qu'il l'acceptait comme la vérité. Pourtant, elle ne veut rien dire.

Et voilà d'où me venaient les attentions de mademoiselle. Pas de mon charme mais de sa curiosité.

- Me croirais-tu si j'affirmais que je viens du ciel ?

- Nous venons aussi du ciel.

- Et vous êtes arrivés cette nuit, comme moi ?

Elle fronça les sourcils et je vis qu'elle me croyait. La peur brilla dans son regard et elle se détourna. J'attrapai ses épaules.

- Je t'en prie, ne me laisse pas seul. Je n'ai pas envie d'être triste.

Elle secoua la tête mais ses traits s'adoucirent.

- Je ne sais pas, seuls les dieux et les esprits vivent au ciel. Et tu n'es pas un dieu. (Elle aperçut quelque chose, derrière moi, qui la dérida. ) Les cérémonies commencent. Viens, nous verrons bien si je reste avec toi.

Je courus derrière elle. Masqués et vêtus de costumes couverts de longues franges de paille, des danseurs se baladaient à travers le campement. Agitant une espèce de grosse crécelle qui produisait un ronflement grave, ils passaient de hutte en hutte. Ils entraient dans toutes mais en ressortaient toujours avec un air dépité. Ils partaient alors à droite, à gauche, ou revenaient même parfois sur leurs pas. Sans oser s'approcher jusqu'à les toucher, un essaim de gamins virevoltaient partout autour d'eux en criant des " par là, par là, suis-moi ! " Mais les danseurs semblaient ne rien entendre. Ils se dirigeaient néanmoins insensiblement dans la direction que leur indiquaient les gosses : le foyer central. Et de plus en plus de monde les suivait en ondulant sur rythme lancinant des grosses crécelles. Nuit Tonnante m'entraîna dans la foule.

Je me sentais tarte dans mes serpillières donjaidraaghonniennes, j'ai l'habitude de me saper plus classe pour les cérémonies. J'aurais bien emprunté la tenue d'un de mes hôtes. Ces décorations de perles, de petits cailloux et de coquillages auraient fait un tabac dans une discothèque d'Alfantas. En particulier à cause du bruit qu'elles produisaient lorsqu'on les secouait. Je commençais à différencier les styles de parures, propres à chaque tribu probablement. Ils se mêlaient librement dans la masse en liesse. Les danseurs se débrouillaient d'ailleurs pour éparpiller les groupes d'un même clan s'ils en repéraient un. Pas d'aparté ce soir, brassage obligatoire.

La nuit achevait de tomber lorsque nos guides ébouriffés nous conduisirent à la vaste arène circulaire autour du grand feu. Une lune anodine pointait une fesse à l'horizon. Le ciel me déprima. Trois étincelles rikiki se couraient après, rien de comparable avec les tapis d'étoiles du centre de la galaxie. Les agitateurs de fanfreluches atteignirent le bord du foyer. Ils poussèrent alors un immense cri de joie et aspergèrent les mômes de confiseries. Le hurlement qui jaillit tout autour de moi me fit sursauter de surprise. Tout le monde trépignait en clamant son allégresse. Et comme les autres, Nuit Tonnante beuglait à s'en arracher les cordes vocales tout en tendant les bras vers le firmament comme si elle espérait en décrocher les astres anémiques qui y jouaient aux quatre coins.

A moins de passer pour un rustre, je ne pouvais que l'imiter. J'agitais donc mes mimines dans l'air frais tout en yodlant avec l'enthousiasme d'un choriste néobavarois d'Ostereich III. La foule se déchaînait. Sautant d'un pied sur l'autre, Nuit Tonnante se mit à tourner sur elle-même. Je la perdis de vue.



On se pressait, autour de ce feu, pire que dans un ascenseur public de Nouvelle Paris à l'heure de pointe. Pour la chercher, je me mis moi aussi à tourner sur moi-même. Je me déplaçais au hasard dans la foule. Ma trajectoire virevoltante me fit sortir de la masse des danseurs.

Je tombai droit dans les bras de deux insectes Donjaidraaghoniens.

Ils avaient dû me repérer et guetter le moment propice car ils n'eurent pas une hésitation : ils m'agrippèrent les épaules et me poussèrent vers l'entrée d'une hutte. Mais je n'avais pas l'intention de me laisser faire. Je me jetai en avant, effectuai une roulé-boulé dans la poussière et enchaînai d'une pirouette. Le sbire de droite se précipita un tout petit plus vite que son camarade. Je profitai de l'élan, m'élevai. Mon pied jaillit et mon talon lui écrasa la glotte. Il partit en arrière en imitant le cri de l'aspirateur en rut.

En homme averti, son copain approcha plus prudemment, bras ouverts et dos rond dans une attitude de lutteur. Il mesurait facilement dix centimètres de plus que moi et exhibait des biceps gros comme mes cuisses. Il se méfiait mais ne s'inquiétait que très modérément. J'eus l'air de vouloir bondir à nouveau et de rater mon élan. Il se jeta en avant pour me saisir à la taille. Je mis une telle hargne dans mon coup de tête que le choc propulsa des taches rouges devant mes yeux.

Mon adversaire devait avoir droit à une véritable supernova. Il poussa d'ailleurs le grognement de l'astronaute en pleine supernova et tomba mollement à genoux.

Je me redressai empli d'une profonde satisfaction malgré un léger retour de gueule de bois. Non mais, ces ploucs y réfléchiraient à deux fois, désormais, avant de s'attaquer à un acrobate professionnel adepte d'archéo-karaté et écumeur de bars mal famés. Et ils apprendraient à montrer plus de respect envers les petits secs teigneux.

- Intéressante démonstration, constata dans mon dos un jolie voix rauque chargée d'une très très grosse colère très très froide.

Je me retournai lentement. Nous étions dans la pénombre, hors du cercle éclairé par le feu où se tenaient les réjouissances. Personne ne semblait nous remarquer et je voyais mal quel genre de cri pousser qui s'entendrait dans le vacarme ambiant. Blêmes dans la lumière pâle de la lune, les huit copains des amochés me fixaient avec une bienveillance qui réjouissait mon petit coeur en mal d'affection. Leur chef, au milieu, m'adressait le genre de regard qui avait dû coller une crise cardiaque au dragon dont elle portait la peau.

Je lui adressai la révérence de l'artiste flatté et attendis qu'il se passe quelque chose.

- Tu nous as menti en te prétendant amnésique mais tu parais beaucoup mieux disposé envers ce sauvages. Leur as-tu révélé la raison de notre présence sur leurs terres ?

Je m'approchai jusqu'à me planter devant elle, ignorant le groupe menaçant qui se refermait autour de moi. Je plongeai mon regard dans ses yeux verts tout crépitant d'intentions meurtrières.

- J'ai dit que je t'emmènerai là où je vais et je tiendrai parole. A une condition.

- On ne pose pas de condition à une Macyntire.

- Si, moi j'en pose. Je ne suis pas un de tes larbins, ou de tes serfs, ou de tes paillassons, ou je ne sais comment tu appelles tes insectes.

- Tu paieras cet affront de ta vie, grogna la voix de Gurth tout près de mon oreille.

Je frappai au jugé mais atteignis mon but. Il étouffa un hurlement de douleur, ça fait toujours mal un doigt de pied écrasé.

- Tu vas trop loin, étranger ! cracha Lucy.

- Tu te trompes, je ne vais nulle part si vous continuez à me traiter comme un prisonnier.

Elle ne daigna pas répondre.

- Emmenez-le dans la case ! lança-t-elle négligemment en se retournant avec toute la majesté d'un seigneur.

De grosses pognes sans douceur m'attrapaient déjà.

- Qui ose porter la main sur un hôte des hommes libres ?

La question créa une faille dans le continuum : le temps s'arrêta et l'espace s'emplit de statues. Je décidai de remettre l'univers en route. Je commençai par me dégager des robustes paluches puis m'écriai :

- Tu tombes bien Nuit Tonnante. Mon amie Lucy, ici présente, et ses amis, me demandaient de leur expliquer le sens de votre danse. Ce que je me trouvais bien en peine de faire. Peux-tu éclairer leur lanterne ?

Trois silhouettes se détachaient contre la lumière du feu. La plus petite approcha.

- Avec plaisir, répondit Nuit Tonnante.

A contrecœur, Lucy fit demi-tour. Les deux détériorés se glissèrent discrètement derrière leurs camarades.

- Je vous en remercie, grinça le seigneur Macyntire.

- Cette danse raconte l'arrivée du peuple sacré sur le monde, sa quête pour trouver un trou dans le ciel où descendre ensemer la terre, puis sa joie en découvrant que les dieux avaient créé pour lui un endroit aussi beau. Vous ne devriez pas manquer la suivante, elle raconte la naissance du peuple insecte.

- Nous sommes trop las, j'en ai peur, siffla la voix de Lucy.

Je ne la laissai pas s'en tirer comme ça.

- Allons, vous ne pouvez pas rater ça.

Je l'attrapai précautionneusement par le coude. Elle réprima un sursaut et ses sbires frémirent. Mais personne n'osa protester. Je l'entraînai et elle suivit, la démarche aussi souple que si l'on venait de lui souder les fémurs aux rotules. Derrière, Nuit Tonnante avait bien du mal à ne pas rire. Nous passâmes devant les deux hommes qui l'avaient accompagnée, Cheval Debout et de un ses copains. Ils me regardaient d'un drôle d'air.

- Nous n'admettons ni disputes ni bagarres pendant les fêtes du réveil d'Ipesha, étranger, dit Cheval Debout. Ne l'oublie pas !

J'étais en train de me faire tout plein d'amis sur ma nouvelle planète.

## CHAPITRE VI

Le peuple libre avait connu bien des soucis avec le peuple insecte à en juger aux combats mimés par les danseurs et aux psalmodies des hommes de sagesse qui chantaient la tradition en tapant sur de larges tambours plats. Debout contre moi, Nuit Tonnante me traduisait les passages les plus obscurs. Si ses ancêtres avaient bien accueilli ceux de l'orageuse Lucy, lorsqu'ils étaient sortis des oeufs transparents des caissons d'hibernation, ils avaient vite regretté leur tranquillité d'antan.

En effet, à leurs yeux, leurs nouveaux voisins blessaient Ipesha, la déesse Terre, avec leurs constructions, leurs routes et leurs défrichages. Comme en plus les nouveaux arrivants supportaient mal les remarques, les incidents violents se multiplièrent.

Ipesha punit alors ceux qui l'offensaient par ces combats. Elle envoya la mort blanche.

L'épidémie décima les deux populations. Les Indiens survivants se retirèrent dans les vastes steppes du nord du continent. Ils préféraient abandonner le littoral aux vandales plutôt que de courir le risque de nouveaux affrontements. Les générations se succédèrent et, peu à peu, les tribus retrouvèrent leur nombre d'antan. La paix et l'harmonie régnèrent.

Une fois de plus, ce furent les Donjaidraaghoniens qui les brisèrent. Ils se mirent à effectuer des razzias chez leurs voisins. Ces expéditions n'avaient qu'un but : capturer des esclaves. Un acte intolérable pour ceux qui s'appelaient les hommes libres. Ils s'unirent et déferlèrent sur les fiefs.

Autour du feu, danseurs et sorciers narraient une épopée mouvementée riche en hauts faits d'armes. Il n'y avait eu que peu de véritables combats, affirma néanmoins Nuit Tonnante. Les seigneurs avaient reconnu leurs torts tout de suite. Plus exactement, chaque seigneur, se jurant lui-même innocent, avait reconnu les torts de ses pairs. La trêve demeura fragile depuis et Indiens comme Donjaidraaghoniens se détestaient souverainement et évitaient le territoire de l'autre.

Cette quête du graal devait donc avoir une sacrée importance pour que Lucy vienne se risquer dans les parages sur la foi d'un simple rêve.

Au milieu de son escorte, l'impérieuse assistait au spectacle à quelques mètres sur notre gauche, piégée par la présence de Cheval Debout dans son dos. Les écailles de son pyjama reflétaient les rougeurs sinueuses des flammes. Je trouvais ça de plus en plus joli, le dragon. Et je me demandais de plus en plus à quoi ressemblait la bête, vivante. La frénésie de la badine, contre la jambe de la belle, révélait une exaspération que je ne pus m'empêcher d'aller attiser.

- Une histoire intéressante. Vous la connaissiez sûrement ?

- Ces sorciers oublient l'essentiel. Nous avons besoin d'hommes pour arrêter l'invasion du peuple de la mer. Ces lâches nous ont laissé nous battre seuls.

- Tu avais quel âge ?

Il y avait encore plus de mépris que de colère dans la voix de la gamine lorsqu'elle rétorqua :

- Qu'as-tu accompli qui te permette de te moquer du sacrifice des anciens ? Mon arrière-arrière-grand-père, Arthur Macyntire, et presque tout son clan, a péri en repoussant les voleurs d'âmes venus de l'océan.

Je soutins son regard. Sa chevelure rousse flambait autour de son visage chiffonné par la colère.

- Je ne me moque pas des morts. Juste des vivants qui se drapent dans leurs prouesses pour se prétendre supérieurs.

Le coup porta, elle ne répondit rien. Je ne lui en laissai de toute manière pas le temps. J'en avais marre d'être sérieux. Je rejoignis Nuit Tonnante. Entraînée par le rythme des tambours, elle dansait sur place. Après celui des péripéties guerrières, les narrateurs avaient entamé le récit des réjouissances qui avaient suivies la victoire. Une fête qui coïncidait avec la grande célébration du printemps : le réveil d'Ipesha. La cérémonie d'aujourd'hui visait d'ailleurs à reproduire cette bamboula historique. Les femmes dévoilèrent la nourriture préparée pendant toute la journée.

J'attrapai mon hôtesse par la main et perçus son réflexe de recul. Je réalisai que je n'avais vu aucun couple se balader ainsi depuis mon arrivée dans le camp. A chacun ses traditions. Je me demandais quelles étaient celles de ce peuple de la mer dont avait parlé Lucy. Et combien il pouvait bien y avoir encore de ces ramassis de dingues à infester la planète. Une conséquence de ce que m'avait raconté OphéLIA commençait à m'apparaître. Elle avait atterri ici après avoir exploré en vain un paquet de systèmes solaires des environs. Pourquoi serait-elle le seul vaisseau, ou groupe de vaisseaux, à avoir rencontré ce problème ? Manquant d'autres mondes vivables disponibles, tous les allumés partis dans ce coin des Confins se retrouvaient peut-être sur la même boule de glaise.

La première surprise passée, Nuit Tonnante avait laissé sa main dans la mienne. La serrant, je m'approchai d'une hutte basse en forme de demi sphère aplatie. C'étaient les brochettes de grison exposées devant sur un étal d'herbes tressées qui m'attiraient. J'en saisis une pour elle, une pour moi. Elle avait des dents blanches et régulières, des quenottes de gourmande. Ses yeux brillaient quand elle les planta dans la viande.

Tout autour de nous l'atmosphère s'échauffait. Les danses devenaient de moins en moins cérémonielles. Je remarquai que Lucy et son escorte profitaient du changement d'atmosphère pour se fondre dans la pénombre. Un seigneur ne devait pas juger ces ripailles de sauvages digne de son rang.

Quelqu'un passa un bol taillé dans une coque de fruit à ma compagne. Elle prit un air grave pour boire.

- Le sang d'Ipesha, m'informa-t-elle en me tendant le récipient.

Je goûtai d'une papille prudente. La liqueur avait un drôle de goût, une saveur de pâtisserie. Ce qui ne l'empêchait pas d'être coriace. Je sentis la chaleur de l'alcool brûler mon oesophage. Je repassai le bol à Nuit Tonnante. Elle but sans me quitter des yeux puis me le tendit à nouveau.

Je le gardai un moment à la main. L'ambiance changeait de plus en plus. De nouveaux danseurs costumés avaient fait leur apparition. Des couples vêtus de tuniques réduites à l'état de bandelettes, portant des masques rituels grimaçant d'une extase surhumaine. L'obscénité de leurs contorsions rabaissaient les gogo-girls des lupanars de Buck City au rang d'innocents oisillons. Le son des tambours avait également évolué. Plus rond, plus sourd, il s'appuyait sur un rythme qui me donnait l'impression d'entendre mon sang battre à mes tempes.

Mais peut-être l'entendais-je vraiment ? Je sentais bien ma peau commencer à se hérissier, parcourues d'agaçantes décharges électriques. Mes veines également s'étaient mises à faire des leurs. Elles semblaient transporter un cocktail qui n'était pas celui dont j'avais l'habitude mais un fluide beaucoup plus chaud et pétillant. Un fluide, surtout, hautement énergétique. Et cette énergie marquait une nette tendance à se concentrer au centre de ma personne.

Je humai la liqueur au fond de la coque de fruit. On aurait vraiment dit l'odeur d'une crème à la vanille.

- Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Nuit Tonnante.

Ses pupilles s'étaient agrandies et elle paraissait, elle aussi, bouillonner de l'intérieur.

- Tu n'es pas obligé de boire, répondit-elle.

Je vidai d'un coup l'aphrodisiaque et jetai le bol vers le ciel avec un cri de triomphe. Je me retrouvai dans mon élément : la fête. Hurlant pour que les danseurs s'écartent, j'effectuai une série de sauts de main avant que j'achevai par un salto au ras du feu. Un coup contre mes fesses faillit m'envoyer dans les flammes.

On me retint, je me retournai. L'une des femmes au masque grimaçant de plaisir frottait contre le mien son ventre dénudé par les bandelettes comme si elle allait me culbuter dans les braises pour me violer illico. Sans cesser de se trémousser, elle s'accroupit lascivement, ses seins zigzaguant partout sur ma personne. J'avais chaud dedans, je mis en plus à griller côté pile et à m'enflammer côté face.

L'incendiaire m'abandonna soudain pour fondre sur une autre proie. Nuit Tonnante était entrée dans le cercle des danseurs. Elle se dirigeait vers moi mais sans se presser, prenant le temps de se frotter à tous les mâles qui traînaient sur son chemin. Le battement des tambours me martelaient les tempes. Le sang d'Ipesha s'impatientait dans mes artères. Partout dans la lueur des flammes, hommes et femmes se tournaient autour avec des contorsions plus érotiques encore que s'ils avaient vraiment fait l'amour.

Regarder Nuit Tonnante s'enrouler autour d'autres gars que moi ne devenait plus supportable. Je me suis jeté en avant pour tomber à genoux devant elle. J'agrippai ses cuisses et pressai mon visage contre son ventre. Son pubis continua à danser contre mon nez comme si elle était incapable de contrôler les mouvements de son bassin.

Ses mains attrapèrent mes cheveux, forçant ma tête en arrière.

- Veux-tu venir avec moi ?

Quelle question ?

Nous sommes entrés dans la première hutte que nous avons trouvée vide. Et nous avons laissé le sang d'Ipesha prendre le contrôle de nos corps. Jamais je n'avais connu cela, l'impression que nous explosions tous deux en une unique boule de feu.

Nous nous sommes bien amusés ensuite sur les tapis et dans les fourrures. Nous avons joué longtemps comme des gosses - enfin, de grands gosses - échappant aux caresses de l'autre pour nous cacher dans la pénombre, nous retrouvant à tâtons, livrant de joyeuses mêlées pour contenir les tentatives de fuite. Nuit Tonnante était vive, douce, tiède, ronde. Elle avait un très joli rire de plaisir.

La tendresse nous a submergés juste avant le sommeil.

Je me suis réveillé comme j'aime : pelotonné dans une odeur de femme. Ma tête reposait sur la cuisse de la jeune Indienne qui me caressait les cheveux.

- Je dois partir, Alex, a-t-elle dit.

- Oui, ai-je murmuré.

Mais j'ai enfoncé mon nez dans sa toison noire et bouclée.

- Les fêtes du réveil d'Ipesha sont terminées. Je dois rejoindre mon mari et ma tribu. Les grandes chasses de printemps commencent.

- Oui, ai-je répété.

Mais rien n'avait d'importance en dehors de sa peau soyeuse contre mon oreille, de la courbe des hanches que je retenais dans mes bras, du contact des poils souples contre mon visage et des doigts fins peignant ma chevelure.

Je me suis rendormi dans ma bulle de bonheur.

Le genre de bulle qui ne dure pas.

Un coup de badine là où ça fait mal envoya la mienne voler en éclats.

- Habille-toi ! a sifflé la voix du seigneur Lucy Macyntire.

Pour obéir, il aurait fallu que j'arrive à me déplier d'autour de mon sexe. Nom d'Ipesha, qu'il me brûlait !

- T'as entendu ? a grincé Gurth en m'encourageant d'un coup de pied.

- Qu'attends-tu ? a renchéri une voix enrouée.

Celle d'un de mes adversaires de la veille à en juger à l'enthousiasme avec lequel il me savata à son tour. A ce signal, tous ses copains entrèrent dans la danse. Pendant d'interminables minutes, il n'y eut plus que les chocs sourds des coups et la souffrance qui jaillissait de toutes parts. Et les gémissements de douleur qui explosaient au fond de moi, plus violents que des cris. Et toute ma volonté tendue vers un seul but : les contenir.

- Assez ! a lancé Lucy et j'aurais pu lui baiser les pieds de reconnaissance. Regarde-moi, étranger !

Gurth ne m'a pas laissé le temps d'obtempérer. Il m'a attrapé par les cheveux, soulevant jusqu'à ce que je me retrouve à genoux, visage levé vers l'autoritaire gamine.

- Tes " amis " sont partis sans toi, étranger. (Elle a brusquement souri. ) Mais ce surnom ne te va plus. Tu as un nom. Un nom dont tu te se souviens.

Elle a attendu. Plus une fourrure, plus un tapis dans la hutte. Les Indiens avaient gentiment pris garde à ne pas me réveiller en déménageant.

- Molotov, j'ai chuinté. Alexan...

Elle m'a arrêté d'une petite tape de badine sur la joue.

- Tu n'es pas un seigneur, n'oublie pas. Molotov suffira. Et maintenant, Molotov, tu vas nous dire d'où tu viens.

Là, moi aussi j'ai souri.

- Je descends tout droit du ciel.

La foudre s'est mise à crépiter dans ses yeux verts.

- Je ne plaisante pas, Molotov !

- Mais moi non plus. Je suis venu dans l'astronef... (Je vis que le mot ne lui évoquait rien, cherchai autre chose en vain. ) Dans le... Dans le machin à descendre du ciel qui se dresse toujours sur la colline où vous m'avez mis la main dessus.

- Tu es descendu du ciel dans la tour pointue ?

Elle avait compris, même si je trouvais personnellement Ophélie plus ventrue qu'effilée.

- Oui.

- Tu mens ! a grincé Gurth, toujours aussi magnanime.

- Les tours pointues ne volent pas, a ajouté Lucy d'un ton toutefois moins affirmatif.

De saisissement, je suis resté le bec cloué quelques secondes. Ils avaient déjà vus des vaisseaux spatiaux ! Puis je me suis mentalement tapé du plat de la main sur le front. Bien sûr, j'aurais dû y penser tout seul. Quelle que soit leur origine, leurs lointains ancêtres n'avaient pas franchi les années lumière en lévitation. Et il avait bien fallu qu'ils laissent leurs véhicules en éternox quelque part.

- Voilà pourquoi je t'ai menti, expliquai-je à la vamp en dragon. Tu ne m'aurais pas cru.

- Et pourquoi le devrais-je maintenant ?

Mon sourire s'élargit.



- Parce que tu as exigé la vérité. Et la vérité c'est que je suis venu du ciel dans une tour pointue et que celle-ci, comme les autres que tu connais, ne peut plus repartir désormais.

- Et qu'est-ce qui t'amène à Donjaidraaghon ?

- Rien. Un homme m'y a envoyé contre mon gré. (Elle fronça les sourcils. J'écartai les mains avec une grimace innocente.) Il me détestait et a profité de ce que j'avais trop bu.

- Mais alors, comment peux-tu me conduire vers le graal ?

Elle s'en foutait, au fond, de tout ce que je venais de lui raconter. Seule comptait son idée fixe.

- Je ne sais pas si je peux te conduire vers l'objet de ta quête. Je ne peux que te laisser m'accompagner dans la mienne. Je cherche ce que dans mon monde, on appelle une pile à fusion. Dans le tien, on considérerait probablement cela comme une source de puissance.

- Parle-moi de ton monde.

Je ne me voyais pas aborder un sujet aussi vaste pour l'instant. Et puis je commençais à avoir moins mal et à trouver que j'avais suffisamment fait l'humble comme ça. J'estimai même avoir épuisé d'un coup les ressources d'humilité molotovienne de plusieurs décennies. J'exprimai le fond de ma pensée :

- J'ai assez parlé à genoux comme cela, je ne suis pas un de tes larbins. Et si tu n'es pas contente, tu n'as qu'à leur demander de se remettre à cogner.

Je perçus le frémissement des larbins. Leur maîtresse, elle, se fendit d'un sourire narquois.

- En fin de compte, je vais peut-être continuer à t'appeler Furieux. De toute manière, il n'est plus temps de parler, nous devons nous remettre en route. Habille-toi !

Gurth me hissa par les cheveux. J'aimais de plus en plus ce type.

## CHAPITRE VII

Et c'était reparti !

Les grisons nous avaient bien dégagé le terrain. Ils n'avaient rien laissé des graminées géantes qui cachaient le ciel la veille et nous obligeaient à zigzaguer. Pas même un petit paillason ici ou là. Les malheureux relégués en queue de horde avaient tout rasé. Du moins tout ce que n'avaient pas piétiné les grosses pattes de leurs prédécesseurs. Les grosses pattes avaient de surcroît joyeusement malaxé le sol détremé par la pluie, histoire de bien y incorporer les grosses bouses lâchées par les gros anus. Résultat : nous avançons dans une boue malodorante que survolaient des nuages de mouches.

Je ne me demandai même pas si ces dernières étaient d'origine indigène ou un glorieux souvenir du patrimoine génétique de la Terre. La question n'avait pas d'intérêt. A ma connaissance, il n'existait aucun écosystème propice à la survie de l'homme où ne s'était développé avant lui toute une gamme d'animalcules velus, ailés et pleins de pattes. Et je ne pouvais rien faire pour me débarrasser de ceux qui batifolaient sur ma sueur, j'avais de nouveau les mains liées dans le dos. Pour plus de sûreté, une corde entravait également mes pieds. A peine assez longue pour me permettre d'arracher mes sandales de la gadoue, elle transformait la marche en un véritable calvaire.

Si j'en croyais mon sens de l'orientation, nous avançons à peu près dans la bonne direction. Droit vers le futur coucher de soleil. Dans combien d'heures l'heureux événement ? Au moins autant que depuis notre départ et je ne voyais pas comment je pourrais survivre aussi longtemps à l'épuisement.

Nous arrivions au sommet d'une de ces molles ondulations qui semblaient couvrir toute cette foutue planète. Très très loin devant moi, le terrain paraissait remonter et se hérissier de rochers blancs. Un voile de brume interdisait toutefois d'en jurer.

Très loin sur ma droite, un haricot luisait sereinement sur une éminence rocheuse. Ophélie.

Au loin sur ma gauche, les grisons poursuivaient dans un grondement sourd leur migration vers un horizon rectiligne. Des petits groupes de taches de couleur les talonnaient, les Indiens.

Juste derrière moi, à mon grand regret, Lucy Macyntire et ses coléoptères patageaient avec allégresse dans l'engrais naturel.

Je m'arrêtai, me retournai. Une opération délicate à effectuer les pieds entravés et enfoncés jusqu'aux chevilles dans le limon. Courbatures et souvenirs du passage à tabac s'associaient pour me

donner mal partout.

- J'ai soif, fit l'espèce de machin rauque qui avait pris la place de ma voix.

Neuf sous-fifres se tournèrent vers Gurth. Il regarda sa maîtresse. Elle hocha brièvement la tête. Il en fit de même en fixant un de ses gars. Lequel approcha de moi avec sa gourde. On a le sens de la hiérarchie ou on ne l'a pas.

- J'ai faim et j'ai besoin de me reposer, poursuivis-je une fois désaltéré.

- Ne recommence pas, a répondu Lucy mais sans s'énerver. Nous ne toucherons à nos réserves qu'en tout dernier recours et nous n'en sommes pas encore là. Nous allons essayer de trouver du gibier avant cela.

C'était la troisième fois depuis notre départ, ce matin, que nous avions cette discussion mais mon estomac n'arrivait pas à trouver le sujet ennuyeux. Je le laissai s'exprimer :

- Non, mais vous avez vu ce qu'ont laissé les grisons derrière eux ? Nous ne découvrirons rien à chasser avant d'être sortis de cette plaine. Et ça, ça va prendre des semaines si on ne me détache pas les pieds.

- On continue, lâcha la chef scout sans s'émouvoir.

Sans un mot, deux de ses sbires m'attrapèrent chacun sous un bras et commencèrent à me traîner. Je savais, parce qu'ils avaient déjà agi ainsi, qu'ils ne se laisseraient pas. Ils me serraient contre leurs cuirasses, ce qui allait vite devenir douloureux. Le premier caillou caché dans la boue heurta mes orteils.

- C'est bon, c'est bon ! cédaï-je.

Je repris mon pénible dandinement. Juré, si je sortais vivant de cette histoire, je cessais de boire et de jouer aux cartes. Et je me convertissais à l'homicide. Cette planète grouillait de gens dont l'assassinat remplirait agréablement mon temps libre.

Mon estomac se trompait : du gibier nous attendait beaucoup moins loin qu'il ne l'avait prédit. En fait, dès la deuxième cuvette creusée sur notre route ondulatoire. Un énorme grison, un véritable mastodonte, s'y était enlisé dans une poche de sables mouvants. Un piège peu profond car sa tête et son corps en émergeaient toujours. Du moins ce qu'il en restait. Une dizaine d'animaux ailés se disputaient sa carcasse. Il ne s'agissait pas de véritables oiseaux mais de bêtes comme je n'en avais jamais vues. Parmi les espèces que je connaissais, c'était à des chauves-souris qu'elles ressemblaient le plus avec leur corps noir et glabre. En version géante : l'envergure d'un homme, dotées de grandes serres puissantes et de crocs acérés de carnivores.

Se découvrir mutuellement provoqua des réactions différentes dans les deux groupes soudain en présence. Sur un ordre sec de la femelle dominante, celui des anthropoïdes s'arrêta au haut de la butte d'où il surplombait la scène. Je tombai assis par terre. Celui des reptiles charognards préféra décoller avec des roucoulements étrangement harmonieux.

Un temps d'observation suivit pendant lequel les humains réussirent à résister à la puanteur qu'exhalèrent par bouffées les viscères du grison. Les volatiles eurent plus de mal. Comme nous ne bougions pas, ils cédèrent peu à peu à ses appels enivrants et laissèrent les cercles qu'ils traçaient dans le ciel les rapprocher de la source du fumet. Le plus audacieux se posa sur la gigantesque dépouille. Ce qui persuada aussitôt ses congénères qu'il allait tout bouffer.

Deux archers profitèrent de la mêlée pour avancer de quelques mètres. Une roucoulade d'avertissement renvoya illico les zoiaux dans l'azur. Ce petit manège recommença trois fois. A la quatrième, nous avions à manger. Et même de quoi faire cuire notre nourriture.

Les sables mouvants, autour du cadavre, avaient en effet empêché la marée végétarienne de raser les touffes d'herbes qui y croissaient. Allez savoir pourquoi, je fus celui qu'on envoya, encordé, finir de les ratiboiser.

En récompense, une fois la corvée achevée, Lucy me laissa les mains simplement entravées plutôt que liées dans le dos. J'observai son manège avec les ptérix, nom officiel de nos futurs casse-croûte. Comme la veille, pour le grison, ce fut elle qui les vida. L'opération suivait un rituel élaboré.

L'un de ses hommes, du nom de Linton, lui présentait tout d'abord un petit poignard qu'il gardait dans son paquetage, enfermé dans un écrin de bois sculpté. Lucy s'en servait pour ouvrir l'animal. Elle étudiait alors longuement la masse des viscères révélée par l'incision. Puis en prélevait quatre fragments qu'elle jetait aux quatre points cardinaux en marmonnant des formules incompréhensibles. Vraiment incompréhensibles, même quand les autres les reprenaient en chœur. Je ne connaissais pas cette langue. Ce n'était pas de l'universel ni rien qui lui ressemblât.

Je dois avouer que malgré l'intérêt ethnologique de la cérémonie, je trouvais surtout qu'elle retardait le moment de passer à table. Et puis, pendant qu'ils cérémoniaient, les Donjaidraaghoniens lambinaient sur les tâches domestiques. Comme allumer le feu, par exemple. La boue qui me couvrait jusqu'au cou et imbibait mon espèce de pyjama me protégeait peut-être des mouches mais elle me glaçait jusqu'aux os.

Enfin, l'enterrement des tripes des ptérix acheva le service religieux et je pus tendre mes membres encroûtés vers de maigres flammèches. Je me sentais complètement vide. L'épuisement et le fait de savoir ma propre imprévoyance responsable de mon sort actuel ne me laissaient même pas éprouver de la colère envers mes bourreaux. Je n'avais de tout manière plus assez d'énergie pour chercher à leur résister.

Et ça ne me révoltait pas.

J'étais en train d'accepter ma docilité !

Quand Lucy donna l'ordre de lever le camp après un repas trop bref, je me levai sans rouspéter. Sans même y penser. Bon sang, jusqu'où dans l'abrutissement allais-je descendre encore ?

Je descendis loin. Tellement loin qu'heureusement, je ne m'en rendais pas compte. Quand le soleil commença à m'aveugler en s'approchant de l'horizon, je gardais moins de conscience qu'une machine de l'ère préinformatique. La souffrance oblitérait tout. Je n'étais plus que cela, une pierre dure de souffrance dotée d'à peine assez d'intelligence pour traîner un pied devant l'autre. Je n'avais même pas remarqué le changement de paysage. Finie la mer molle de gadoue. Nous nous élevions en pente douce sur un sol de plus en plus rocailleux. Les grisons étaient passés par là, ne laissant rien de vivant au dessus du sol, mais des rochers, de temps à autre, se dressaient pour varier le décor.

Les rochers se resserrèrent, sur notre droite, puis s'amalgamèrent en une véritable falaise. Nous avons marché longtemps dans son ombre. Puis nous avons atteint le débouché d'un torrent qui avait creusé une étroite vallée dans le calcaire. Lucy ordonna de s'arrêter. Je tombai comme un sac.

Elle s'accroupit devant moi et me posa une question. Celle-ci ne parvint pas à franchir la douleur. Penser, comprendre, était inconcevable. Elle fit un signe. On me pressa quelque chose contre les lèvres. De l'eau me coula sur le menton, dans la gorge. Elle avait pris mon visage entre ses mains et plongeait ses yeux verts dans les miens. Ses gants étaient rêches contre mes joues mal rasées.

Et cette putain de conscience revenait.

Je voulais pas mais y avait pas moyen de l'empêcher.

Je suis redevenu moi-même d'un coup. Comme de naître avec les souvenirs d'un homme de trente ans... Dans un corps plongé dans une friteuse.

Le cri n'est pas sorti. Pas même sous forme de gémissement. Mais pas parce que je le contenais. Juste parce que je n'avais pas la force de le pousser.

Elle a reposé sa question :

- Quelle direction devons-nous prendre, Molotov ?

Pourquoi elle me demandait ça ? Puis ça m'est revenu. Le graal, la pile à fusion. J'ai ouvert la bouche mais j'avais les cordes vocales flagada. La belle a approché son oreille.

- Demain, j'ai murmuré.

Le seigneur Macyntire a reculé sèchement sa tête rousse, des éclairs plein le regard. Puis son visage s'est adouci.

- D'accord. Nous allons passer la nuit ici.

Elle s'est levée et je l'ai entendue qui ordonnait :

- Linton, Flinch, occupez-vous de lui ! Il est à bout, lavez-le et passez-lui des vêtements secs. Et regardez ses plaies aux chevilles. Je ne veux pas qu'elles s'infectent.

Des plaies ? J'ai baissé les yeux. La corde qui m'entravait avait mordu dans la chair. Un serpent glacé s'est glissé dans ma gorge puis a serré ses anneaux autour de mes intestins. Ces vilaines blessures encroûtées de sang et de boue avaient trempé dans la merde tout l'après-midi, grandes ouvertes à tous les bacilles, bactéries et autres saloperies unicellulaires qui prospèrent dans ce genre de milieu. Les conditions idéales pour attraper une septicémie. Dans un coin où, à vue de nez, le réseau hospitalier laissait à désirer.

Je sentais déjà les microbes cavalier dans mes artères. Ils se marchaient dessus en rigolant comme une foule de carnaval dans une rue trop étroite. Linton et Flinch m'ont attrapé, l'un sous les bras, l'autre par les jambes et j'ai arrêté d'y penser. Je ne pouvais de toute manière rien y faire. Ils m'ont dorloté comme un bébé et j'ai trouvé cela très bien. Mes deux nounous ne m'aimaient sûrement pas mais possédait le sens de l'obéissance. Ils m'ont porté jusque dans l'eau glacée, m'ont décrassé avec un gros savon à l'odeur d'argile, m'ont séché sans violence puis ont enduit mes bobos d'un onguent blanc qui piquait un peu. J'avais le corps couvert de bleus, souvenirs de ma dérouillée du matin. A ma demande, mes ex-tortionnaires m'ont installé près du feu et ont préparé un bouillon de plantes.

Une couverture sur les épaules, j'ai dégusté lentement le liquide brûlant, me sentant tout bizarre d'avoir moins mal.

Les Donjaidraaghoniens avaient installé notre bivouac dans une large grotte, comme une bouche percée dans la falaise, qui dominait le lit envahi de gravier du torrent. Le soleil était déjà couché et l'obscurité s'épaississait. Les flammes crépitaient dans un cercle de pierres. Lucy vint s'asseoir à côté de moi, une tranche de ptérix plantée au bout de son épée. Elle sentait le savon. Elle avait donc profité du cours d'eau pour se laver. Comme ses hommes que j'avais vus également nettoyer leur linge.

- Parle-moi du monde d'où tu viens, dit-elle.

- Mon monde ?

- Oui, comment est-ce, au delà du ciel ?

Je me suis adossé au rocher et j'ai levé les yeux vers le firmament en question. Il me semblait toujours aussi vide, notre galaxie à peine représentée par un bras malingre. La lune fessue de la veille n'était pas encore levée. Les sbires barbecutaient, eux aussi, et l'odeur de la viande grillée m'emplissait la bouche de salive. De quoi pouvais-je parler qui lui soit compréhensible ? De la vieille Terre d'où nous étions tous originaires bien qu'elle tournicotât dans une zone presque aussi reculée que celle-ci ? De l'histoire de l'humanité telle que je l'avais apprise dans les banques de données du Babylone ?

Après tout, c'était la sienne aussi. Mais par où commencer puis qu'elle s'arrêtait là où on aurait pu croire qu'elle prendrait sa véritable dimension, avec la conquête d'autres planètes. Mais l'élan de l'Histoire n'avait pas résisté à l'éparpillement. Il s'était noyé dans les gouffres de temps qui séparent les mondes. Autant que j'avais pu en juger dans l'amas de Newton, l'Histoire s'était fragmentée en d'innombrables évolutions plutôt minables et anecdotiques. Elles me manquaient. Bon sang, qu'elles me manquaient !

Je regrettais surtout de n'avoir jamais vérifié les rumeurs circulant au sujet de prodigieuses civilisations extraterrestres. Pris par l'obligation de survivre et mon goût pour la fête, j'avais toujours remis à plus tard les voyages qui m'auraient permis de les rencontrer. Je risquais de ne plus jamais me trouver en mesure de les faire.

- Alors ? insista la jeune femme, m'arrachant à ma rêverie.

Je décidai de me limiter à Anchor, l'endroit que je connaissais le mieux.

- Sur le monde où je vivais, il n'y a presque pas de terre. Les îles les plus vastes ont des superficies de moins de mille kilomètres carrés.

- Qu'appelles-tu un kilomètre ?

Ça commençait bien.

- Disons que pour les traverser, il faut entre deux et quatre jours de marche.

- Tu appartiens donc à un tout petit peuple.

Elle me tendit le morceau de viande qu'elle venait de griller. Le ptérix avait une chair blanche et serrée au léger goût de noisette. Je posai à mon tour une question :

- Combien ton fief a-t-il d'habitants ?

- La dernière fois que nous nous sommes comptés, nous étions 12573. Le clan des Macyntire est un des plus puissants de Donjaidraaghon.

Je souris dans le noir.

- J'avais mon appartement - ma maison - dans une petite ville d'Anchor. Elle ne comptait qu'un million d'habitants.

Gurth gronda sa phrase préférée :

- Il ment.

- Mais je travaillais souvent, poursuivis-je, dans une cité où s'entassaient douze millions de personnes. Pour franchir la mer qui nous séparait, je prenais ce que nous appelons un hélico. Une espèce de panier qui vole dans les airs.

- Il ment, persévéra Gurth.

- Tu as dit que tu travaillais. Que faisais-tu ? demanda Lucy.

- Je me donnais en spectacle. Je racontais des histoires, jonglais ou me contorsionnais pour distraire les gens.

- J'ai vu tes acrobaties. Tu étais donc un fou, un serf attaché aux plaisirs d'un seigneur ?

- Non, je jouais pour tout le monde et l'argent que les spectateurs me donnaient me permettait de ne dépendre de personne.

Je pensais avoir résumé le système au plus simple, j'avais oublié un détail.

- L'argent ? s'étonna Lucy.

Aïe, elle ne connaissait pas. Ou alors sous forme strictement métallique. Comment expliquer les principes du virement de compte à compte ou de la carte de paiement à quelqu'un qui devait encore tuer des dragons pour s'habiller. Gurth me retira l'épine du pied en se dressant subitement, très en colère.

- Il ment, seigneur, vociféra-t-il. Ne vois-tu pas qu'il invente fable après fable pour affaiblir notre méfiance ? Ce qu'il raconte n'existe que dans les légendes du peuple de la mer. C'est de là qu'il vient, j'en jurerais. Il est fourbe comme tous les siens. Et il ne veut qu'une chose, t'assassiner.

Ces mots firent gronder les neuf sous-fifres. Ils leur parlaient droit à l'âme. Si j'avais le malheur d'effleurer à nouveau leur maîtresse, ils me hachaient menu. Et ils regrettaient salement de ne pas hacher tout de suite par mesure de sécurité. Lucy perçut la tension.

- Les dieux m'ont envoyé vers lui, dit-elle à ses hommes, mais les messages des dieux n'ont jamais un seul sens. Restez méfiants mais n'oubliez pas qu'il nous approche du graal.

Plus personne n'a trouvé grand chose à raconter après ce conseil. J'ai fini mon bout de barbaque en luttant contre le sommeil. Gurth se conduisait comme un amoureux jaloux. Un amoureux qui n'avait aucune chance. Les plus dingues et les plus dangereux. Coup de bol, en m'endormant, je suis tombé en arrière et non dans le feu.



## CHAPITRE VIII

Je me suis réveillé tordu par un bon million de courbatures mais presque en forme et apparemment pas trop infecté. Je grattai la pommade qui avait séché. Mes blessures avaient l'air propres. On m'avait allongé à l'abri dans la caverne mais je m'y trouvais seul. Les boy-scouts de miss Macyntire s'activaient déjà dehors. Une chouette odeur de poissons grillés me chatouilla le nez et je m'assis. Je consultai le cadran à mon poignet.

Bien entendu, il clignotait droit là où nous ne pouvions aller à cause de la falaise. Je devais donc choisir entre, à gauche, l'espèce de talus que nous grimpons depuis la veille ou, à droite, le lit du torrent. J'adoptai la rivière pour une raison purement touristique : son décor me plaisait. Autant souffrir dans un joli cadre.

Les autres membres du club de randonnée se tenaient déjà prêts à partir. Ils patientèrent tout de même pendant que je mordais dans une espèce de truite grasse et grillée à point. Nous étions presque copains, Dame Lucy et moi, aujourd'hui. On ne m'entrava pas les jambes et on ne resserra pas le lien entre mes mains. Il leur laissait environ cinquante centimètres de liberté. Assez pour me faciliter grandement la marche, lorsque je devais grimper sur des rochers.

Une activité que je pratiquais plusieurs fois dans la matinée pour franchir de grands bouts de falaise tombés en morceaux au milieu de notre passage. Mes muscles se dénouèrent peu à peu et je me retrouvai dans un état dont j'avais perdu l'habitude. Je n'avais pas faim, pas soif, pas froid. Je ne mourrais pas de fatigue et n'avais presque pas mal. Je me sentais bien, quoi, et ça me faisait tout bizarre. C'était presque ennuyeux.

En outre, temps était splendide. Un ciel limpide nous surplombait mais il régnait une agréable fraîcheur au fond de la gorge, profonde d'une vingtaine de mètres. Autant que je pouvais en juger, elle formait une tranchée quasiment rectiligne creusée dans un vaste plateau. Nous progressions facilement sur un terrain en pente très douce : du gravier déposé par la petite rivière sinuant au fond du large lit qu'elle avait creusé à une époque plus impétueuse. De gros buissons au feuillage d'un vert très foncé et aux grandes fleurs mauves poussaient au bord de l'eau. Ils embaumaient l'atmosphère d'une odeur de bonbons. Mon petit doigt s'égosillait. D'après lui, tant de félicité ne pouvait durer. Et pourtant si, ça durait. Les premiers arbres que je voyais depuis mon arrivée sur cette planète commençaient à se dresser aux pieds des parois rocheuses. De bons vieux chênes terrestres qui se mêlaient à une essence probablement locale car je ne l'avais jamais rencontrée. Elle tendait au bout de longues branches brunes et lisses de curieux bouquets de grosses feuilles rondes au dessous argenté. J'adore les arbres. J'en avais un dans mon conapt sur Anchor. Un laurier qui m'avait coûté une fortune en rampes à ultraviolets et occupait la moitié de mon salon. Grâce à lui, l'appartement ne sentait jamais le renfermé.

Alors que le soleil approchait du zénith, le canyon se resserra et la déclivité s'accrut. Nous n'avancions plus que sur des éboulis. Le torrent grondait en bondissant de rocher en rocher. Cette escalade nous rapprochait du sommet des falaises. Nous débouchâmes soudain sur une espèce de cirque. Le terrain semblait s'être effondré sur un large cercle. Comme si la rivière avait jadis creusé une immense grotte dont la voûte avait fini par s'écrouler.

Des amoncellements de rochers de toutes tailles, sur le pourtour de la cuvette, rappelaient cet effondrement. Devant nous, une large plage de graviers et de petits cailloux s'étalait devant un lac enserré sur sa moitié la plus éloignée par un bois de chênes et d'arbustes qui ressemblaient à des noisetiers. Du moins à des images tridi de noisetiers, je n'en avais jamais vus en vrai. Sous forme de cascade, le torrent tombait du plateau dans le lac.

- Nous allons faire halte ici, a décidé Lucy.

Je me suis laissé choir sur une grosse pierre. Les autres m'ont dépassé, marchant jusqu'au bord du plan d'eau. Les flèches ont jailli de la forêt alors qu'ils se déchargeaient de leurs paquetages. Je dois avouer que les réflexes des Gurth et de ses hommes m'ont soufflé. Quasiment d'un même mouvement, ils ont fait passer leurs sacs devant eux pour se protéger le torse et se sont mis en cercle autour de leur seigneur, arc tendu ou épée brandie.

Deux nouvelles volées de projectiles s'abattirent sur eux, venant chacune d'un bosquet, de part et d'autre du bassin.

- Quatre hommes à gauche avec Gurth, a crié Lucy. Les autres avec moi.

Ils ont lâché leurs bardas et foncé vers les taillis. Des collègues à eux, à en juger à leurs cuirasses, en ont jailli. Ils portaient des casques ronds ornés d'une aigrette rouge.

- Des féaux d'Urimayel ! a rugi Lucy. Ne les laissez pas me prendre vivante !

Un de ses hommes n'avait pu se joindre à l'assaut. C'était Linton. Une flèche plantée au haut de la cuisse, il fouillait fébrilement dans son sac.

La zone de danger paraissant s'être déplacée vers l'orée du bois, je me suis approché. Le sang jaillissait par petites giclées autour de la pointe enfoncée dans la chair. La flèche, qui s'était glissée dans une jointure de sa cuirasse, avait touché une artère.

- Il te faut un garrot, dis-je, tendant devant moi la corde qui entravait mes mains.

Il a sursauté. Et retenu de justesse le coup d'épée qu'il allait m'asséner par réflexe. Puis il a replongé le nez dans ses affaires.

- Nous n'avons pas besoin d'un ennemi de plus.

- Tu devrais te dépêcher, tu vas mourir.

Mais on ne convainc pas un têtu aussi facilement. Il a sorti sa culotte de rechange, a lacéré l'ourlet d'un coup de sabre. Il n'a pas réussi à achever son ouvrage. Une flèche s'est fichée dans son cou, déchiquetant la carotide. Ce type n'avait décidément pas de chance avec ses vaisseaux sanguins.

Une autre flèche s'est plantées dans le sol juste devant moi et je n'ai pas médité plus avant sur la tragique destinée de l'être humain dont l'esprit embrasse l'infini mais donc le corps résiste si mal à la perforation. Linton venait de tomber par terre. J'ai raflé son sabre. Nom d'un bodybuildé, que ce truc était lourd !

Comment se débrouillaient-ils pour le manipuler avec tant d'aisance ? Et drôlement coupant, avec ça, mes liens n'ont pas offert l'ombre d'une résistance. L'archer ne semblait plus s'intéresser à moi. Je me suis redressé avec la lourde épée à la main afin d'évaluer la situation. Par où pouvais-je me défilier sans déranger personne ?

J'avais l'embarras du choix. Partout, autour de la cuvette, des éboulis permettaient d'atteindre le plateau qui nous surplombait. Et ma fuite ne risquait guère d'attirer l'attention. Le nombre de pugilistes s'était considérablement réduit. A gauche du lac, Gurth et un énorme mastar tout plein de poils noirs restaient seuls face à face. Gurth me semblait plus habile à l'escrime mais il boîtait et son adversaire faisait preuve d'une exubérante agressivité naturelle.

A droite, l'escorte de Lucy s'était bien battue, liquidant une grosse demi-douzaine d'adversaires avant de succomber. L'impérieuse rouquine continuait à se défendre comme une diablesse contre les trois soldats qui la cernaient. Ceux-ci savaient toutefois qu'ils avaient gagné et ne prenaient aucun risque. Ils la fatiguaient. Se tenant hors de portée des moulinets de son arme, ils se fendaient uniquement dans son dos. Je découvrais une caractéristique de la peau de dragon, les lames ne l'entamaient pas. Les coups que recevaient Lucy devaient néanmoins faire sacrément mal. Ses mouvements devenaient de plus en plus maladroits.

C'est là qu'il m'est venue une drôle d'idée. Plus que cela, une compulsion névrotique... Un grave dysfonctionnement psychologique... Une disjonction totale de mes capacités de raisonnement... La désintégration absolue du peu de bon sens que je possédais...

J'allais sauver cette foutue garce ! Au péril de ma vie ! La seule vie dont je disposais !

Sabre au clair, j'ai foncé en hurlant comme un malade mental. Je ne pouvais d'ailleurs pas hurler autrement, je n'étais pas sain d'esprit. Si je l'avais été, je n'aurais pas hurlé, attirant ainsi l'attention sur ma fragile personne. Deux des méchants se sont retournés, laissant leur copain occuper la belle affaiblie. Ils se sont campés comme à l'exercice, bien à l'aise, le poignet délié, attendant en toute quiétude la future pile de tranches qui galopait vers leurs coupe-coupe.

Je crois que ma culbute les a surpris. Je suis passé tout juste, enroulé au maximum, et ça a sifflé pas loin de mes pieds. Je suis en tout cas sûr d'avoir surpris leur collègue quand j'ai utilisé son dos pour stopper mon élan. D'ailleurs, il a émis un petit bruit surpris en couchant sa tête sur l'épaule de Lucy. Mais le long bout de ferraille qui venait d'agrandir son nombril y était sans doute pour quelque chose. Avec un rictus de fauve, la rouquine a repoussé le cadavre planté sur son sabre.

Je me suis retourné juste à temps. L'un des méchants me cavalait déjà dessus. Il portait une moustache. La première que je voyais sur cette planète. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. J'ai mis un genou en terre et ai levé mon épée. Coup de bol, elle a arrêté le bistouri géant qui visait à m'amputer d'une bonne moitié de moi-même. Et c'est là que je me suis rappelé que je ne savais pas me servir de ce genre d'objet lourd et coupant. Un bond en arrière m'a évité de justesse l'éventration mais je n'ai pas eu le réflexe d'écartier ma lame. Celle de Moustache a envoyé mon sabre se planquer dans les buissons. Comme ça, au moins, le problème de son mode d'emploi était réglé.

Me sentant soudain plus léger, j'ai profité de ce que mon adversaire, emporté par son élan, me présentait son flanc. Mon coup de pied lui a enfoncé une côte que sa carapace laissait à découvert et l'a propulsé à son tour dans les buissons. Miss Macyntire venait de gratifier son propre agresseur, un gaucher au sabre taché de sang, d'un sourire supplémentaire en travers de la joue droite.

- Je n'ai pas besoin d'aide, étranger ! a-t-elle sifflé.

Toujours aussi aimable.

Son ton me fit perdre beaucoup de ma démenche. Mais qu'est-ce que je foutais à côté de cette pimbêche à affronter en pyjama et les mains vides des soudards aguerris bardés de cuir et d'instruments tranchants ? Ce devait être l'air de cette planète. Il dissolvait les tissus cérébraux ou quelque chose comme ça. Encore quelques jours et je serais aussi dingue que la population indigène.

Les deux affreux revenaient à la charge, nous forçant à nous écarter. Moustache dessinait devant lui de gracieuses figures avec son épée. La manoeuvre ne possédait toutefois pas qu'un intérêt esthétique. Elle m'ôtait toute chance d'atteindre ses seules parties vitales exposées lorsqu'il se tenait de face : le cou et la tête. J'ai reculé. J'avais encore cinq ou six mètres d'espace à peu près dégagé derrière moi. Puis ce serait les taillis où je perdrais beaucoup de mon agilité. L'autre ne se pressait toujours pas.

Balafre, lui, a foncé brusquement sur Lucy avec un cri de rage. La lame de jeune rousse s'est enfoncée dans son flanc mais il a semblé s'en foutre. Son poing a cogné avec une telle violence le poignet de l'escrimeuse qu'elle a lâché son épée. De sa main libre, le blessé l'a alors attrapée par le bras sans se soucier des écailles. Ce type n'aimait pas qu'on s'amuse avec sa figure.

- Tu vas mourir, a-t-il grogné, l'air très fâché.

Il a levé son arme mais Lucy a bloqué son geste de la main droite. Elle n'avait cependant pas assez de force pour empêcher la lame souillée d'écarlate de descendre inexorablement vers sa gorge. J'ai essayé de m'approcher. D'un bond, Moustache s'est interposé. C'était l'ouverture que je guettais. Mon ciseau, en appui sur un bras, a fauché ses chevilles. Il s'était à peine abattu au sol que je suivais d'un coup de talon dans le menton. Il a roulé à terre pour prendre du champ. J'ai sauté à genoux sur son dos, bloqué la main qui tenait l'épée. A trois mètres de moi, mais si loin, la lame de Balafre allait toucher la peau blanche de Lucy. Celle-ci a brusquement plongé la main gauche dans la plaie ouverte dans le flanc de son ennemi. Il a tressailli. Elle s'est laissée tomber à genoux, cherchant à le déséquilibrer, mais il l'a imitée. Elle avait quand même écarté de quelques centimètres la lame de sa gorge. Et ses doigts continuaient à fouiller la blessure qui pissait le sang.

J'avais commis une erreur en cherchant à immobiliser Moustache. Il était beaucoup plus lourd et costaud que moi. Prenant appui sur la main que j'essayais de bloquer, il se retournait inexorablement. Il allait me faire basculer. Et si je le lâchais, il me coupait en deux. Quelque chose de dur s'enfonçait dans mon genou. J'ai baissé les yeux. Un poignard dans son fourreau. Il me restait une chance. Pas une grosse mais il m'en restait une. A genoux face à face, Macyntire et Balafre ressemblaient à deux statues grimaçantes et féroces encroûtées de sueur, de terre et de sang. La lame du soudard descendait à nouveau vers le cou de la jeune femme.

J'ai lâché Moustache d'un coup et roulé en arrière en attrapant au vol le poignard. Mais je n'ai pas eu le temps de bondir sur mes pieds. La pointe de son épée a tracé un trait de feu sur ma poitrine. Il était assis et le sabre revenait déjà vers moi. J'ai plongé, bras tendu. Le couteau a fait un bruit écoeurant en crevant sa gorge. Un liquide chaud et épais a giclé sur mon bras. Moustache a lâché son coupe-coupe et a basculé lentement sur le côté. Avec un air profondément surpris. Mourir est-il donc si étonnant ? Son regard ébahi m'hypnotisait. Le regard du premier homme que je tuais. J'étais glacé.

J'ai secoué la tête. J'étais en train d'oublier que j'avais un sauvetage en cours. J'ai alors entendu un rugissement de triomphe. L'impérieuse Lucy n'avait plus besoin de sauveteur. Elle repoussait l'arme qui la menaçait. Vidé de son sang, Balafre perdait ses dernières forces. Je le vis frissonner, se tasser. C'était elle qui le retenait, l'empêchait de s'écrouler. Elle respirait avec une fureur sauvage, mâchoires crispées, regard étincelant. Elle a guidé la main qui serrait le sabre jusque sous le menton de l'agonisant. Et l'a égorgé d'un coup.

Membres tremblants, hors d'haleine, elle est restée un long moment à genoux, fixant sa victime. Puis son épaisse chevelure s'est relevée d'un coup. Ses yeux ont accroché les miens. Ses narines palpaient. Un incendie flambait dans ses pupilles écarquillées.

- Viens ! a soufflé sa voix rauque.

Je n'ai pas compris. Alors c'est elle qui est venue. A quatre pattes, comme une lionne. Elle m'a attrapé par les cheveux et m'a embrassé comme si elle voulait me bouffer. Et là, j'ai compris. Il lui fallait un mec. Il fallait que quelqu'un éteigne le feu qui brûlait son ventre. La rage d'être encore en vie après être passée si près la mort. La fureur de la victoire. La jouissance inachevée du combat et du meurtre.

Sans cesser de me mordre les lèvres, elle m'a arraché mes loques. S'est détachée avec un soupir d'impatience. A fait glisser les bracelets de ses bras. Envoyé voler justaucorps, bottes et culotte en dragon. Elle avait une toison incroyablement claire, entre le blond et le roux, presque transparente. Et des bleus partout. D'énormes hématomes violacés. Plus gros encore que les miens. Une longue estafilade ruisselante de sang barrait mes pectoraux. Ma première cicatrice ? Sans même prendre le temps d'ôter ses gants, la rouquine en ébullition s'est couchée sur le dos, jambes écartées dans la caillasse.

- Vite !

Elle ne me demandait pas mon avis, juste de me dépêcher. Je crois qu'elle a joui une première fois avant même que je la pénètre. Mais la demoiselle m'invitait à une danse que je connaissais mieux qu'elle. Après mon débarquement sur Anchor et mon largage sans parachute par la tendre Isolde, j'avais décidé de me vacciner à jamais de l'amour. J'étais allé au plus simple en devenant gigolo. J'avais ainsi appris à baiser en professionnel, endurant et toujours sous contrôle. L'astuce est simple, il suffit de ne pas pratiquer par plaisir. Ce qui laisse en gros deux autres raisons : le fric ou l'envie de dominer.

Dans l'état d'excitation où elle se trouvait, je n'eus pas de mal à conduire la fière Macyntire trois fois de suite à l'orgasme. Jusqu'à ce qu'elle se mette à supplier, se tordant contre moi, son souffle haletant dans ma bouche : - Toi aussi ! Toi aussi !

Je consentis et elle poussa une plainte de bête blessée. J'entendis du bruit, relevai la tête. Hagaré, il nous fixait depuis le milieu d'un taillis. Avec sa plaie à la tempe et ses billes hallucinées au milieu de croûtes marron et noires, il ressemblait à un des masques monstrueux portés la veille par les danseurs indiens. Un hoquet le secoua puis un rictus tordit ses lèvres. Ses bras s'agitant comme s'il ne les contrôlait plus, il disparut dans la végétation.

Gurth !

Je l'avais oublié, celui-là.

## CHAPITRE IX

Il fallait toutefois plus que trois malheureux orgasmes pour asseoir sa domination sur une créature aussi fille de chef que Lucy Macyntire. Une tendre reconnaissance l'alanguit, tandis que la vague de plaisir s'estompait, mais elle ne se pelotonna pas dans mes bras quand je tombai à côté d'elle. Non, elle me serra contre son flanc, s'attendant à ce que je me niche sous son aile. Je n'avais pas envie de jouer à l'oisillon. Ce moment qui aurait dû être d'abandon devint un moment de gêne. Je me dégageai avant qu'elle ne me repousse.

Des tâches urgentes l'attendait : la toilette et la lessive. Je me lavai également et inspectai mes bobos. Puis je cherchai dans les paquetages des trucidés une tenue propre en meilleur état que la mienne.

Lucy n'avait dû tuer qu'un petit dragon car elle n'avait pas de rechange. La regarder s'affairer nue pendant que ses vêtements séchaient ne manquait pas d'intérêt. Elle avait vraiment un corps splendide. De longues jambes aux muscles enveloppés juste ce qu'il faut. Des fesses rondes et fermes. Une taille cambrée et des épaules larges où roulait la coulée de lave de sa chevelure. Un ventre plat au nombril épanoui et profond. Des seins en poire, hauts et fiers, qui grossiraient encore car ils gardaient l'aspect inachevé des poitrines adolescentes. Le tout enveloppé d'un épiderme parfaitement lisse et blanc... Enfin, en temps normal. Ce genre de peau marque au moindre choc.

Nue, elle bougeait l'ensemble avec la même assurance qu'habillée, la même autorité dans chacun de ses gestes. Cette autorité qu'elle conservait jusque pendant l'amour.

Il fallait s'occuper des morts. Elle ne s'abaissa pas à me demander de l'aider mais n'osa pas me l'ordonner. Le coin manquait de distractions, de toute façon, je n'avais rien de mieux à faire pour m'occuper.

Rassembler assez de combustible pour les bûchers funéraires nous prit tout l'après-midi. Nous ramassâmes tout ce qui traînait comme bois mort dans le lit de la rivière, descendant presque jusqu'à notre bivouac de la veille. Et pas question de bâcler. De risquer de laisser derrière nous un cadavre, même d'ennemi, à demi calciné.

L'âme détestait se séparer du corps, m'expliqua Lucy tandis que nous dressions les lits de branches au bord du lac. Nous ne devons donc rien lui laisser auquel s'accrocher sous peine de nous retrouver avec un zombie sur la conscience, un mort-vivant dont l'essence spirituelle ne pourrait pas se réincarner. Le soir tombait. Je lui demandai sous quelle forme elle aimerait revenir pour sa prochaine existence. Elle me regarda comme si je venais de prononcer une obscénité.

- Mais sous forme d'un seigneur, j'espère, cracha l'offensée. Tout dépendra de la rigueur avec laquelle je mènerai ma vie actuelle. Et des progrès que je ferai faire à mon clan dans la quête du graal. Tous les êtres s'élèvent ainsi, des animaux aux hommes, des féaux aux seigneurs. S'ils respectent les règles de l'Arbitre Suprême et assument avec coeur leurs responsabilités, celui-ci leur en donnera de plus importantes dans leur vie ultérieure.

Je laissai tomber le sujet. Je comprenais de mieux en mieux son aplomb et son sentiment de supériorité. Depuis sa naissance, on lui répétait non seulement qu'elle descendait d'une famille extraordinaire mais qu'elle le devait à ses mérites antérieurs et non au hasard. On prendrait la grosse tête pour moins que cela.

Après les avoir dévêtues, nous étendîmes les dépouilles sur les couches que nous leur avions préparées, disposées en demi-cercle devant le lac. Le ciel s'embrasait d'écarlate et la lueur réfléchi par les écailles de dragon donnait l'impression que Lucy était vêtue de braises. Sa gorge et la naissance de ses seins n'en paraissaient que plus pâles. Commençant par Flinch à une extrémité de la ligne, elle passa lentement d'un corps à l'autre. Avec le petit poignard de cérémonie, récupéré dans le paquetage de Linton, elle pratiqua soigneusement une double incision sur l'abdomen des défunts. Une croix ayant le nombril pour centre. L'ouverture devait sans doute permettre à l'âme de s'échapper avant d'être cuite.

Une courte litanie, toujours la même, accompagnait l'opération. Quelque chose comme : Vuihl pa uggomgiem upul jexuimo lujio.

Cette langue inconnue m'intriguait de plus en plus. J'avais étudié d'anciens dialectes de la Terre. Malgré leurs différences, ils possédaient tous une sorte de logique commune. A tout le moins, une cohérence musicale. Et je ne la retrouvais pas dans ces formules rituelles. J'attendis que la prêtresse prononce la dernière, pour Balafre, avant de poser la question qui me démangeait :

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Nous le saurons quand nous aurons trouvé le graal. Des êtres imparfaits ne sauraient comprendre le langage de l'Arbitre Suprême.

Une nouvelle question se mit à clignoter en rouge acide dans ma cervelle : mais d'où pouvaient bien provenir la religion biscornue de ces Donjaidraaghoniens ? Je ne la posai pas. Je demandai plutôt :

- Et d'où tenez-vous ces phrases ?

Je devinai plus que je ne vis son froncement de sourcils.

Bientôt, il ferait complètement nuit.

- Es-tu véritablement ignorant à ce point, Molotov, ou continues-tu à te moquer de moi ?

- Je ne connais ton monde que depuis trois jours, n'oublie pas.

- J'ai réfléchi. Je ne crois pas à ta fable de tour pointue descendant du ciel.

J'écartai les mains en un signe d'impuissance résignée.

- Alors, ne me réponds pas.

- Les paroles sacrées sont gravées aux entrées des sanctuaires dédiés aux serviteurs de l'Arbitre Suprême. (Elle se tourna vers les objets que nous avions assemblés au pied d'un arbre.) Sommes-nous prêts à partir ?

Je hochai la tête. Nous avons préparé nos sacs au début de l'après-midi, ce genre de tâche s'avère difficile à accomplir dans la pénombre.



Lucy avait insisté pour que je récupère la cuirasse d'un décédé, les âmes n'ayant pas à se préoccuper de ce qu'elles abandonnaient derrière elles. J'avais essayé celle d'un inconnu à peu près de ma taille puis refusé. J'étais trop coincé là dedans or mon agilité d'acrobate constituait mon arme la plus efficace. Mes possessions comprenaient néanmoins désormais une épée (j'avais fermement l'intention de m'entraîner), le poignard de Moustache et son fourreau dorsal, un arc et un carquois de flèches, une tenue et une paire de sandales de rechange, une couverture, un savon, une boîte pleine de pommade désinfectante, un rouleau de cordelette, quatre gros biscuits au goût infect, de la viande de ptérix, un paquet d'herbes et de baies, et un briquet préhistorique composé d'un paquet d'une matière jaune et filandreuse et d'une roulette de métal fixée à une pierre ovale creusée en son milieu. Tout l'attirail du joyeux campeur donjaidraaghonien.

Lucy alla chercher son propre briquet dans son sac. Elle déposa un peu de l'espèce de coton sale dans le creux de la pierre puis donna un coup sec sur la roulette. Une étincelle sauta dans le machin jaune qui se mit à fumer. L'incendiaire souffla sur le petit point rouge qui était apparu puis laissa tomber le tout sur une poignée de feuilles sèches. Elle souffla encore et une flamme s'éleva. Elle la nourrit de brindilles puis présenta un flambeau fait d'herbes liées. Je la suivis tandis qu'elle allumait posément les bûchers.

- Il faut maintenant nous en aller, dit-elle, arrivée au dernier.

- A cause des âmes libérées par le feu ? demandai-je.

L'ironie glissa sur ses écailles.

- Non, à cause des vivants. La nuit empêchera peut-être Urimayel et ses hommes de remarquer la fumée mais j'en doute.

- Qui est cet Urimayel ?

- Plus tard, nous devons nous presser.

Elle se harnachait d'un équipement semblable au mien. Finie la belle vie de chef de porteurs de sacs. Finie également celle de prisonnier de porteurs de sacs. Mine de rien, notre petit nécessaire de survie en milieu hostile pesait sa vingtaine de kilos.

- Par où ? demanda la flamboyante.

- Par là, indiquai-je en prenant la direction des éboulis sur notre droite.

- J'espère que ce n'est pas la direction de son camp.

- Ça, je n'en sais rien, avouai-je. Je suis spécialisé en graal pas en Urimayel.

La lueur des incendies mortuaires nous permit de gravir notre tas de caillasses sans nous casser la figure. Je poussai un soupir de soulagement en arrivant au sommet, heureux d'échapper à l'odeur de viande grillée qui emplissait la cuvette. Elle me donnait faim.

Il y avait de la végétation là-haut. De l'herbe, qui nous atteignait la taille. Elle luisait doucement dans la clarté de la lune en train de se lever. La nappe argentée s'étendait à perte de vue, ponctuée ici et là de croupes rocheuses qui en émergeaient.

Nous avons marché ce qui m'a paru longtemps, butant dans tous les cailloux ou inégalités de terrain cachés par le gazon. Le sol était loin d'être aussi uni qu'il le paraissait. Je ne protestai cependant pas. La prudence de Lucy me semblait même tout à fait adaptée à la situation. Je n'éprouvai aucune envie de rencontrer les copains des trucidés qui rôtissaient derrière nous.

Nous avons finalement atteint un groupe de blocs de calcaire dont la disposition évoquait la forme d'une main ouverte.

- Arrêtons-nous ici pour passer la nuit, a décidé la chef scout.

J'ai sorti mon épée pour faucher les graminées qui occupaient la paume de la paluche minérale mais Lucy m'a arrêté.

- Non. Laissons le moins de traces possibles de notre passage. Nous dormirons entre ces deux rochers (elle indiquait l'index et le majeur), l'herbe n'y pousse pas.

L'herbe n'y poussait pas parce qu'une langue de roche reliait les deux éminences. Une surface plate, heureusement, mais sacrément dure pour un matelas. Nous y avons mâchouillé un repas froid et sans gaieté, chacun perdu dans ses pensées. Si je voulais échapper à ce tas de boue, je devais encore mettre la main sur la pile à fusion, la ramener jusqu'à Ophélie et trouver un moyen de ranimer celle-ci.

Et si j'y arrivais, qu'allais-je trouver à mon retour dans l'amas de Newton ? Me perdre dans mes pensées me déprimait.

- Parle-moi de cet Urimayel, ai-je demandé pour leur échapper.

- Pas ce soir, a répondu ma compagne, toujours aussi serviable. Je suis lasse et nous devons nous lever à l'aube. (Elle fermait son sac. Elle releva brusquement la tête. ) Et ne t'avise pas de me toucher cette nuit, étranger. Ce qui s'est passé après le combat ne se reproduira plus.

J'éclatai de rire.

- Pour qui te prends-tu, Lucy Macyntire ? Parce que j'ai accepté d'éteindre ton coup de chaleur, tu t'imagines que je te désire ? Mais ce sont les vraies femmes qui m'attirent. Les belles femmes. Pas les gamines à la peau trop blême et à l'orgueil plus gros encore que leur cul.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle apprécie et elle n'a pas. La lumière de la lune rendait son visage encore plus pâle. Sa bouche a tremblé et ses traits ont paru soudain beaucoup plus jeunes. Pour une fois, elle ressemblait à ce qu'elle était : une gosse de vingt ans. Une gosse en colère parce qu'elle a du chagrin. L'impression n'a pas duré. Le masque autoritaire est revenu avec tout son attirail de lèvres pincées, de sourcils offusqués et de pupilles lanceuses de rayons désintégréteurs.

Sans un mot, le seigneur Macyntire s'est roulée dans sa couverture et s'est couchée en chien de fusil dans l'ombre de son rocher. Je me suis allongé moi aussi, les yeux fixés vers le ciel. Autour de nous, l'herbe bruissait de crissements d'insectes, de frôlements et de galopades furtives. Une intense activité me rappelant que la vie se savoure au présent.

Chaque fois que je m'étais comporté comme si je possédais un avenir, j'avais foncé droit dans un mur. Le sommeil s'insinuait dans mes membres et sous mes paupières.

Avant de succomber, je jetais un dernier coup d'oeil à la massacreuse de dragons. Je ne distinguais qu'une tache plus sombre dans l'ombre du rocher. Une tache bien trop crispée pour dormir. Je souris. Je me découvrais une vocation : rabattre le caquet des filles de chef donjaidraaghoniennes.

Lucy devait avoir une puce-réveil greffée quelque part car elle me secoua alors que le jour n'existait encore que sous forme de promesse bleu foncé à l'horizon. Elle ne se montra pas franchement enjouée mais était trop fine mouche pour boudier.

- Nous devons mettre la plus grande distance possible entre Urimayel et nous, dit-elle. Par chance, il ne sait pas dans quelle direction nous allons.

C'était reparti !

Et, sans lune, il faisait encore moins clair qu'en pleine nuit. Un tel calme régnait que je le trouvais menaçant. Les bestioles noctambules s'étaient couchées, les diurnes traînaient au lit. Pas de vent, pas même une brise, on n'entendait que le frottement des herbes contre nos jambes. Cette fois, Lucy ne refusa pas de me parler du type que nous fuyions. Sa voix rauque vibrait d'une émotion dont je ne l'aurais pas crue capable : la mélancolie.

- Mon enfance a été bercée par le récit des exploits de mon clan. Ma nourrice, ma mère, mon père et mes oncles, mes maîtres d'armes et mes précepteurs, tous me donnaient en exemple le courage et le sens du devoir de mes ancêtres. Le légendaire Arthur, fondateur du clan après avoir remporté une série d'épreuves surnaturelles. Son fils Elric, qui avait découvert le sanctuaire lui donnant droit aux terres du fief. Guinevire, qui avait confié son fils nouveau-né à un couple de bûcherons quand la mort blanche régnait. Elle avait ainsi sauvé notre lignée mais avait péri avec tous les autres membres de la famille en se dévouant pour les malades. Yann, sans qui les fiefs n'auraient jamais réussi à s'unir pour repousser le peuple de la mer.

" Mais un nom se mêlait en permanence à ces récits. Urimayel. Le seul clan dont les Macyntire reconnaissent sans peine la valeur et même, parfois, la supériorité. Ils étaient nos voisins et nos amis séculaires. Des exemples pour tous dans la quête du graal. Aurions-nous vaincu le peuple de la mer si Amine n'avait découvert dans un sanctuaire le secret du feu qui brûle sur l'eau ? Par tradition, on élevait les enfants des deux familles dans une étroite intimité. J'ai grandi en admirant Elias. Il avait dix ans de plus que moi. "

Elle se tut et je la laissai à ses souvenirs. L'aube s'éclaircissait et j'étudiai la végétation que nous traversions. Les herbes avaient la souplesse et le vert tendre de jeunes pousses malgré leur taille. De futures géantes. Ce qui signifiait très probablement que nous traversions un secteur ratissé quelques jours, ou quelques semaines, plus tôt par des grisons. Leurs ailes pliées couvertes de gouttes de rosées, une multitude de papillons de toutes tailles s'accrochaient aux tiges.

Lucy s'arrêta et se retourna. Son regard plongea dans le mien.

- J'ai été amoureuse d'Elias comme seule une enfant sait l'être. Il était beau, noble, courageux, généreux, drôle. Il fascinait tout le monde, hommes et femmes. Mais moi, il me traitait comme sa confidente. Il me parlait de l'étude et du rêve, du vertige que provoque la quête du graal. Tant d'indices et si peu de certitude. Tant de fausses pistes, de déceptions et de dangers affrontés en vain.

Ils donnaient d'autant plus de mérites à la réussite. J'avais douze ans quand il a commencé à évoquer ses chances de découvrir un sanctuaire.

Incandescent, le soleil se levait derrière moi. Il teinta de sang les larmes qui perlaient aux paupières de Lucy.

- Il l'a découvert !

Elle pivota, reprit sa marche. La colère se mit à gronder dans sa voix sous le voile de la tristesse.

- Et quand il est rentré chez lui, il avait changé, terriblement changé. Ses parents sont morts dans le mois qui a suivi son retour et personne n'a jamais su de quoi. Devenu le maître du fief, il a comploté contre ses voisins, a absorbé les plus faibles. Il nous a attaqué ! Aucun graal ne méritait les sacrifices liés à sa recherche, proclamait-il dans sa déclaration de guerre.

Nous devions cesser de gaspiller nos efforts dans cette quête dénuée de sens pour nous consacrer à améliorer le bien-être de nos gens. Comme il n'espérait pas nous en persuader, il se voyait obligé de prendre le pouvoir par la force.

Le souvenir, manifestement, restait douloureux. Je trouvais personnellement cet Elias plutôt de bon sens. Je me gardai néanmoins de formuler cette pensée.

- Et c'est vous qui l'avez vaincu ? dis-je, pour relancer la conteuse.

- Les clans se sont unis pour l'écraser. Il a réussi à prendre la fuite avec ses hommes les plus fidèles. Depuis, il mène une vie errante de pillard, entouré de serfs renégats. On ne compte plus les meurtres à son actif.

Là, il me devenait nettement moins sympathique. J'accélérai inconsciemment le pas. Les rayons du soleil commençaient à me chatouiller la nuque. Ils séchaient également les gouttes de rosée sur les papillons.

Le premier à déployer ses ailes ressemblait à une tête de mort.

## CHAPITRE X

Une colline se dressait devant nous, droit dans la direction qu'indiquait le clignotant à mon poignet. J'estimais la distance qui nous en séparait à moins de cinq kilomètres. Une grosse heure de marche. Nous touchions au but. Une cinquantaine de kilomètres avait dit Ophélia. J'avais suivi un itinéraire loin d'être aussi droit que je l'aurais souhaité mais nous ne pouvions plus nous trouver très loin de la pile à fusion.

Ronde et marron, cette butte avait un aspect bizarre, artificiel, mais l'impression venait peut-être de sa couleur. Cette boule brune paraissait sinistre au milieu du tableau pointilliste et multicolore que créaient maintenant les ailes des millions de papillons couvrant les herbes. Ils s'étaient tous déployés dans la tiédeur matinale mais ne bougeaient toujours pas. Sauf ceux que nous dérangions. Ils formaient un nuage bariolé, hystérique et changeant autour de nous. Il y en avait de toutes les tailles : du demi-ongle à la main ouverte, et de toutes les sortes : du blanc uni à la zébrure détraquée. Ils s'agitaient avec une frénésie rageuse révélatrice d'un sale caractère. Comme quoi, même des papillons peuvent prendre la mouche.

Lucy stoppa brusquement et je faillis buter contre elle.

- Nous devons nous arrêter, dit-elle.

- Pourquoi ?

- Les papillons. Ils indiquent notre position aussi sûrement que si nous lancions des signaux de fumée. Nous allons nous reposer et attendre que tous les autres s'envolent.

- S'ils s'envolent.

- Sinon, nous attendrons la nuit.

Je levai les yeux vers le ciel. Elle avait raison. Les irascibles lépidoptères grimpaient très haut signaler avec véhémence que l'on avait troublé leur méditation. Mon regard se posa ensuite sur la boule de boue, si proche.

Je poussai un soupir. Très bien, puisqu'il fallait prendre patience, j'allais prendre. Lucy se débarrassa de son sac et se laissa tomber assise en tailleur. Je l'imitai. Là, on ne risquait pas nous repérer, nos cheveux ne dépassaient pas des herbes. En même temps, nous ne jouissions pas d'une vue sur un paysage passionnant. J'écartai les graminées qui me séparaient de la vampe des étendues désolées. Elle sortit une pierre ovale de son sac et commença à affûter la lame de son sabre. Voilà à quoi vous réduisait l'absence d'holotélé et de casques multiméd : à se retrouver obligé d'inventer ses propres histoires de meurtre et de massacre.

- Tu crois vraiment qu'il faudra attendre jusqu'à ce soir ?

demandai-je pour qu'elle s'intéresse à moi.

Elle condescendit.

- Je ne sais pas mais c'est très possible.

- Ça va être chouette de rester tout une journée en tête à tête sans rien d'autre à faire que se sourire.

Elle ne sourit pas. J'avais déjà remarqué qu'elle n'appréciait pas mon sens de l'humour à sa juste valeur. C'est là que les aboiements ont retenti.

- Des cerbères ! s'est écrié Lucy.

Puis elle a sauté sur ses pieds. Dans le lointain, une espèce de klaxon enroué mêlait ses glapissements à ceux des canidés. J'ai attrapé mon barda, me suis levé à mon tour.

- Laisse ton sac, nous n'avons pas le temps. Regarde !

Dans la direction d'où nous venions, un immense nuage de papillons tourbillonnait en ombre chinoise contre le soleil encore bas. Il atteignit la main rocheuse où nous avions dormi. Comment les hommes d'Urimayel avaient-ils si vite retrouvé notre trace ?

- Ils nous chassent à cheval, ajouta la belle rousse pour me remonter le moral. (Elle me prit le bras, me força à lui faire face. ) Jure-moi que tu ne les laisseras pas me prendre vivante. Jure ! Je n'ai pas le droit de mettre moi-même fin à mes jours. L'Arbitre Suprême l'interdit.

" Comme tous les dieux de toutes les religions, pensai-je. Ils n'aiment pas gaspiller des ouailles."

Mais je ne le dis pas. Les circonstances ne paraissaient pas appropriées à une débat théologique. Lucy m'attrapa par les épaules. Elle avait vraiment de la poigne.

- Jure !

Des larmes embuaient ses yeux. Je jurai. De reconnaissance, elle m'embrassa au coin des lèvres. Puis elle se mit à galoper. Vers la colline. Comme si on avait une chance de l'atteindre.

On n'y croyait pas plus l'un que l'autre mais on a couru à s'en faire cramer les bronches, énervant de milliers de papillons. Les cerbères nous ont rattrapés les premiers. Saloperie de planète au patrimoine génétique vérolé où ce n'était même pas des chiens qui vous couraient sus mais des créatures aussi terrifiantes et hideuses que ces cerbères. Du moins, je les devinais terrifiants et hideux, les cerbères, car pour vérifier de visu, macache ! Il y en avait trois - ou quatre - qui ne se montraient jamais à découvert. Ils se glissaient dans les herbes autour de moi en grondant, s'approchaient, s'éloignaient, revenaient, n'agitant les graminées que d'une discrète ondulation. L'affolement me gagnait.

La nuée de papillons m'aveuglait.

Je dégainai mon poignard. Je sentis des crocs tièdes de bave se refermer sur ma cheville. La terreur me fit me retourner en pleine course. Je me cassai la gueule mais les dents lâchèrent mon mollet. Je ne voyais plus rien assis au milieu des herbes. Impossible de prévoir d'où allaient surgir les monstres. Dans ma poitrine, mon coeur cherchait à péter mes cotes pour s'enfuir. Il ne voulait pas rester là, à hauteur de cerbères.

J'ai eu le premier sur un coup de bol. Il a jailli du côté où je regardais. Des babines énormes, noires et grimaçantes, retroussées sur des sabres jaune sale. Et un corps de lézard velu accroché à cette tête hypertrophiée percée d'yeux minuscules. J'ai lancé le poing gauche qui a cogné la mâchoire inférieure. Le couteau suivait dans ma main droite. Il s'est enfoncé dans la gorge jusqu'à la garde. Le sang a giclé sur mon bras, chaud et épais. Répugnant, mais je commençais à m'habituer.

La bête a roulé au sol, m'arrachant mon poignard de la main. Cette saloperie vivait encore. Retombée sur ses pattes tordues de crocodile, elle a redressé le cauchemar qui lui servait d'entrepôt à cervelle. Le sang giclait à l'horizontale. Se traînant sur le ventre, le monstre à rampé vers moi. J'étais tétanisé, incapable de bouger. Il a claqué des crocs à deux millimètres de ma jambe en s'écroulant.

Une panique complètement insensée m'avait envahi. Elle jaillit son forme d'un long cri de pure hystérie qui faillit me déboîter la mâchoire. Je me suis relevé, ai sorti le sabre de son fourreau. Les autres raclures d'éprouvettes de docteur Frankenstein continuaient à me tourner autour mais sans oser attaquer. Je dégageai un cercle autour de moi en piétinant les herbes. La terreur faiblissait mais j'avais pris une décision. Je ne bougeais pas d'un pas avant d'avoir débité en rondelles toutes ces aberrations génétiques à grandes dents pas aseptisées.

J'ai entendu crier. C'était Lucy qui m'appelait :

- Molotov ! Par ici ! Molotov, rejoins-moi.

Je réussis à repérer sa silhouette à travers le maelström de papillons. Elle se dressait sur une espèce d'entablement rocheux qui émergeait de la pelouse. Malgré ma peur, je me précipitai dans sa direction et, aussitôt, ça se remit à gronder beaucoup trop près de mes chevilles. Fouettant l'herbe autour de moi à grands coups d'épée, je laissai les ailes de l'effroi m'emporter.

Je crus m'évanouir de bonheur en sentant la dureté du calcaire sous mes sandales. J'allais sortir de l'herbe, enfin voir ce qui se passait autour de moi. J'éprouvais le soulagement qui doit envahir le naufragé touchant terre après deux jours passés au milieu d'un océan rempli de créatures humanophages. Tout surpris d'émerger du gazon intact, je galopai jusqu'à Lucy au centre du caillou. Nous disposions d'une zone découverte d'environ cinq mètres de rayon autour de nous. Je les attendais de pied ferme, les cerbères !

Pas fous, les monstres n'approchèrent pas.

Ils ne constituaient cependant plus notre problème principal. Huit cavaliers nous avaient rejoints. Des copains des trucidés, je reconnaissais les casques ronds. Ils galopèrent autour de notre îlot en braillant ou en soufflant dans de longues cornes recourbées en hélice qui sonnaient comme aurait pu le faire une sirène de police victime d'une grave crise de mélancolie. Ils soufflaient fort, ça rendait le vol des papillons instable à la sortie de la corne.

Lucy attrapa le poignet de ma main tenant le sabre. Elle le tordit jusqu'à placer la lame sous sa gorge. Même si j'occupais cette fois le bon côté de l'épée, une drôle d'impression m'envahit à me retrouver ainsi dans la même situation que lors de notre première rencontre.

L'épaisse tranche de métal mat, pas très propre, avait quelque chose d'obscène si près de sa peau si fine et si blanche. Une respiration haletante soulevait ses seins orgueilleux sous les écailles de dragon.

- Tiens ta parole, Molotov !

Elle ne tremblait pas. Elle possédait un sacré courage, cette gosse. Ses ongles s'enfoncèrent dans mon poignet.

- Tu as juré. Tiens ta parole !

J'attrapai son épaule, crispai mes doigts sur le pommeau de mon arme. Le geste était si simple. Je ne lui devais rien après ce qu'elle m'avait fait subir, mais j'avais juré.

J'ai essayé et quatre perles écarlates ont poussé au contact de la lame et de sa peau.

Je ne pouvais pas !

J'ai lâché l'épée, baissé la tête. Elle m'a saisi le bras de sa main libre.

- Oublie ta lâcheté pour une fois, Molotov ! Tiens ta parole ! Ce qui m'attend est cent fois pire que la mort.

Sa voix rauque vibrait de colère mais aussi d'autre chose : un tremblement de peur et de supplication.

J'ai levé les yeux, les ai plongés dans les siens. Une émotion incontrôlable enflait dans ma poitrine comme une bulle.

- Tu ne comprends pas. Je veux que tu vives. JE VEUX QUE TU VIVES !

Et je l'ai embrassée.

La surprise l'a crispée une fraction de seconde. Puis ce fut comme si elle fondait dans mes bras. Elle a répondu à mon baiser et le temps s'est arrêté dans une immense caresse d'ailes de papillons.

Un machin dur l'a brièvement remis en route en m'écrasant la nuque. Je devais me rendre à l'évidence, le port du casque était plus que conseillé sur cette planète.

Je suis sorti d'hibernation avec une gueule de bois...

" Non, Alexandre Molotov ! a glapi une voix aussi intérieure que courroucée. Assez rêvé ! Tu ne sors pas d'hibernation, tu reviens à toi. Et tu ne souffres pas de gueule de bois, mais de la réduction de ton cervelet à l'état de dégoulinure. Ils est en train de te couler dans les chaussettes, si tu veux tout savoir. "

" Je n'ai pas de chaussettes, répliquai-je à mon intérieur. "

Maudit soit l'inventeur des intérieurs. Le mien était non seulement composé d'une voix acariâtre et d'une migraine apocalyptique mais également d'une fourmilière de crampes et d'une faim à bouffer tout cru du cerbère. J'examinai l'extérieur pour me changer les idées et elles ne changèrent pas. A poil (je n'avais même plus le bracelet clignotant), j'occupais une cage faite de longues branches souples liées par des jonc tressés. Une cage taillée sur mesure où l'on avait dû m'introduire au chausse-pied.



Juste ma pointure, je ne serais pas entré habillé. Accroupis, les bras repliés sur le ventre et le dos voûté, je la remplissais entièrement. Pas question de bouger quoi que ce soit. Ce constat rendit aussitôt dix fois plus atroce la souffrance imposée par ma position.

Mais comment s'occupaient-ils avant mon arrivée, tous ces gens, quand ils ne disposaient pas d'un Molotov à affamer, torturer, épuiser et humilier ?

Je fermai les yeux et m'obligeai à respirer lentement, me concentrant sur mon ventre et mes poumons. Je projetai ensuite ma conscience dans chacun de mes muscles, commençant par les orteils, et leur appliquais ce que mon professeur de relaxation, dans le Babylone, appelait un massage intérieur. Ils se détendirent un peu et la douleur redescendit d'un cran dans l'échelle de l'insupportable. Assez pour que je puisse commencer à me demander s'il n'existait pas un moyen de sortir d'ici.

Ma nouvelle demeure était suspendue sous un trépied constitué de trois poteaux massifs. Elle tournait lentement sur elle-même, ce qui ajoutait peu à peu la nausée à mes autres maux mais me permettait de découvrir le camp d'Urimayel. Car c'était bien là que je me trouvais, aucun doute. Mon coup sur le cigare (à moins que ce ne soit l'émotion provoquée par le tendre bécot échangé avec la sculpturale Lucy), m'avait envoyé passer la journée dans le coma. Le soleil se couchait. Ses rayons embrasaient les nuages de fumée dégagés par des feux d'herbe humide allumés partout dans le camp. Ils tenaient les papillons à peu près à distance mais plongeaient le vaste ensemble de tentes, de huttes et d'enclos dans une brume mouvante à l'odeur âcre.

L'espace était partagé en trois parties nettement séparées. Au plus loin de moi, à l'ouest, un grand nombre de chevaux broutaient, accrochés chacun à un piquet. Juste en dessous de ma boîte, des buissons d'épineux secs s'entremêlaient pour former la clôture d'une enceinte où se dressaient de misérables cabanes d'herbes. Je vis y pénétrer une file d'Indiens. Poussiéreux, ils marchaient en traînant les pieds, épaules voûtées.

Six hommes les escortaient. Et six femmes ! Ces guerrières exhibaient le même équipement que leurs collègues masculins. Des mochetés, décidai-je, sales et trop baraquées, mais les sévices ont tendance à nuire à mon objectivité. Le groupe d'insectes mâles et femelles éparpilla son troupeau d'une généreuse volée de coups de javelot puis se dirigea vers mon manège à moi. Je le perdis de vue quand un souffle d'air me fit pivoter vers la partie centrale du camp, la plus importante.

Les tentes rayonnaient en désordre autour de celle du milieu, de très loin la plus grande. Elles étaient taillées dans une espèce de feutre noir posé au centre sur un poteau et tendu par des cordages sur le pourtour. Quelques Indiennes et de nombreux soldats circulaient dans les allées qui les séparaient. Je sentis ma prison qui descendait.

Elle toucha le sol. Ne pouvant lever la tête, je voyais à peine plus haut que les cuisses qui m'entouraient. On allait me libérer ! Enfin !

Bernique !

On glissa deux javelots au ras de mon oreille gauche, deux autres de l'autre côté. Et je quittai à nouveau terre dans ma capsule, tout mes muscles hurlant de déception. Mes porteurs me conduisirent ainsi dans ce qui ne pouvait être que la grande tente, celle du maître des lieux. Des tapis en couvraient le sol. On me reposa, me laissant à mon supplice dans mon cube.

Je souffrais au pied d'une estrade basse couverte d'un monceau de coussins. Un homme s'y vautrait, langoureusement étalé, tous ses muscles détendus, ses membres allongés, prenant un maximum de place alors que j'en avais si peu. Je ne pouvais étudier son visage mais son ensemble en peau de dragon révélait un corps mince et nerveux, à peu près de ma corpulence.

Des Indiennes préparaient d'autres couches autour de moi. Devant les coussins, elles disposaient des plats chargés de nourriture sur les tapis. Leurs fumets se mêlaient au parfum musqué dégagé par la fumée bleue qui s'échappait de boules de métal brillant suspendues au plafond de la tente. Des torches et des braseros jetaient des lueurs mouvantes sur la scène.

Les convives s'installaient. Des soldats des deux sexes dont rien n'indiquait qu'ils avaient un grade particulier. Personne ne s'occupait de moi. Ni de ma faim, ni de ma souffrance.

Le jeu consistait peut-être à festoyer en me regardant crever là-dedans ?

De rage, je chiai sur le tapis.

## CHAPITRE XI

Rien de particulier ne se produisit tout d'abord. Puis je remarquai que les démarches, autour de moi, devenaient plus incertaines. On s'arrêtait, tournait un peu sur soi-même. Comme si on cherchait quelque chose.

- Qu'est-ce qui pue comme ça ? a tonné le vautre de l'estrade.

- C'est moi ! ai-je crié. Le prisonnier. Hélas, Elias, j'ai bien peur d'avoir sali ton tapis.

Les bottes en gros cuir grenu de patte de dragon, avec leur ergot au niveau de la cheville, se sont approchées. Urimayel s'est accroupi devant ma boîte. Une courte barbiche soigneusement taillée accentuait l'étroitesse de son visage et la sensualité de sa bouche aux lèvres de gourmand. Une lueur proche de la démence luisait dans ses yeux noirs. Il avait une voix de chanteur de charme.

- Est-ce ainsi que l'on se comporte en société, chez toi, étranger ?

Mon bracelet orange clignotait à son poignet.

- Seulement quand on n'est pas content de l'accueil, répondis-je.

Il éclata de rire.

- Pas content ? Mais tu es vivant.

Je lui pissai sur les bottes.

Urimayel n'eut toutefois pas le sursaut dégoûté que j'attendais. Il ne frémit pas, ne perdit même pas son sourire. Il ne bougea pas tout le temps que je me vidais. L'éclat dans ses yeux devenait juste de plus en plus dingue. Il ne se releva que lorsque j'eus fini.

- Tu m'amuses, étranger. (Il se mit à tourner autour de ma cage, hors de mon champ de vision. Je ne pouvais que l'entendre. ) Ladur, emmène-le, lave-le, sors-le de là et habille-le. Il me distraira ce soir au repas. Toi, apporte-moi des bottes propres. Et que l'on nettoie cette infection.

Je repartis comme j'étais venu jusque dans une tente servant apparemment de salle-de-bains collective. Mes porteurs ne se compliquèrent pas la vie pour ma toilette. Sans prendre la peine de me sortir de mon clapier, ils me jetèrent dans un grand bac d'eau savonneuse pas trop nette puis attendirent que je me noie. Ils me sortirent juste avant. Pour me tremper dans de l'eau glacée.

M'extraire de ma cellule exigea de trancher les liens qui en retenaient les faces ensemble. Je restai tout d'abord immobile en position de cube, incapable de croire que j'avais le droit de me déplier. Je bougeai un bras. La douleur explosa, pire encore que celle qui nouait tout mon corps. J'avais intérêt à y aller doucement.

Mes deux gardes ne partageaient pas ce point de vue. En une dizaine de coups de pied, ils m'avaient décoincé. Ce qui me permit de me rendre compte que c'étaient des gardiennes : une brune renfrognée et massive et une grande blonde plutôt bien roulée mais rapiécée en plusieurs endroits.

Ce fut elle qui me tendit un de ces pyjamas grèges que les Donjaidraaghoniens, même renégats, affectionnent tant.

- J'attends ton supplice avec impatience, dit-elle, un rictus retroussant bizarrement ses lèvres mal recousues. Maître Urimayel a beaucoup d'imagination avec les gens qui l'amuse.

- Joli nom, Ladur, roucoulai-je. Un joli nom pour une jolie fille.

Elle me sourit avec toute la séduction que lui permettait le ravaudage.

- Tu perds ton temps, étranger...

- Alex, la coupai-je.

- Les hommes, vois-tu, Alex, ne me plaisent qu'en morceaux. (Sa grimace s'élargit. ) Je vais bientôt te trouver très séduisant ! Allez viens !

Le repas n'avait toujours pas commencé quand j'entrai dans la tente d'Urimayel. On n'en était encore qu'à l'apéritif. Des esclaves indiennes circulaient entre les convives avachis, versant dans des coupes d'étain martelé un liquide qui ressemblait fort à du vin rouge. Il y avait du relâchement dans la cuirasse. Beaucoup étaient dénouées, certaines enlevées. Debout devant l'estrade, quelqu'un, cependant, gardait la sienne soigneusement bouclée.

Gurth.

Pas étonnant qu'Urimayel ait su dans quelle direction lancer ses chasseurs.

- Approche, Molotov ! lança le maître de séant. Notre ami ici présent nous rapportait les propos que tu as tenus à la charmante Lucy. Ainsi, il paraît que tu n'appartiens pas à notre monde.

Assis en tailleur, Elias ne me quitta pas des yeux tandis que j'avancais. Deux diamants noirs et déments scintillaient sous ses arcades sourcilières. Il tenait dans la main droite un sceptre lourdingue terminé par une grosse boule d'or ou de laiton. Deux serpents incrustés de pierreries s'enroulaient autour du manche. Je m'arrêtai au pied du podium. Tous ces regards posés sur moi sous ce chapiteau me donnaient une curieuse sensation : ce mélange de peur et de chaleur qui m'habite lorsque je donne un spectacle. J'étais en représentation devant une audience attendant que la distrais. Je faisais mon boulot, quoi. C'était la première fois que je me sentais vaguement à ma place depuis mon réveil dans la salle d'hibernation d'Ophélie.

- O, toi qui viens de si loin, reprit l'allumé barbichu, éclaires moi de tes conseils. Quelle récompense devrais-je accorder au noble Gurth pour m'avoir si obligeamment indiqué où aller vous convier à accepter notre hospitalité ?

Je n'eus pas répondre. L'intéressé s'en chargea :

- Tu m'as donné ta parole, seigneur Urimayel. Si je te conduisais jusqu'à l'étranger, tu me donnais Dame Macyntire.

- Ah oui, la fille, convint Elias d'un ton méditatif. Ta récompense, c'était la fille. Qu'on amène la récompense !

Des tentures suspendues à des cordes formaient comme une boîte derrière l'estrade. Deux d'entre elles s'écartèrent et le gros lot apparut à contrecœur. Quelqu'un s'était donné du mal pour en soigner l'emballage. Et ça lui allait bien, à Lucy, la robe vaporeuse. Mieux que le dragon, je trouvais. Surtout ce genre de robe, fendue très haut, qui dévoilait ses longues jambes à chacun de ses pas. Une autre chose qui lui allait bien, c'étaient les chaînes. De jolies chaînes de luxe, en métal doré assorti au bracelets qui serraient ses bras. Je dois avouer que la voir à son tour pieds et mains entravés m'emplissait d'une langoureuse chaleur. Propre et peignée, serrée dans un diadème incrusté d'émeraudes, sa chevelure ressemblait à une flamme prise au piège.

Deux gardiennes l'accompagnaient, vêtues comme elle de longs voiles décolletés serrés sous les seins. Les plus jolies filles de ce que j'avais pu voir de la bande d'Urimayel, avec leurs longs cheveux bruns et leurs yeux de biches en chaleur. Elles n'en avaient pas moins le muscle robuste sous la gaze.

Le souffle de Gurth s'était raccourci à l'arrivée de l'élue de son cœur. Ce type était gravement accro. Le malade fit un pas en avant.

- Attends, attends, noble Gurth, l'arrêta Urimayel. J'ai promis de te la donner et je te la donnerai...

Laissant sa phrase en suspens, il resta là à se caresser la barbiche avec le sourire d'un chat contemplant un oiseau englué. Cet homme aimait le théâtre. Nous pouvions peut-être monter un duo tout les deux. Gurth avait la respiration de plus en plus hachée. Je le comprenais. La situation puait l'embrouille.

- Je te la donnerai, repris enfin Urimayel. Quand je m'en serai lassé.

Il se leva, ordonna d'un signe de tête qu'on amène Lucy sur le devant de l'estrade. Poussée par ses gardiennes, elle tituba. Sa chaîne laissait moins d'un mètre de liberté à ses pieds. Son nouveau propriétaire présenta l'esclave à l'assemblée.

- Je vous la donnerai à tous. Tu la partageras avec mes hommes, Gurth. Et les femmes, je sais que certaines en tireront beaucoup de plaisir.

Une ovation monta dans la tente. Gurth bondit, tirant son sabre.

- Non ! Je ne te laisserai pas...

Il ne finit pas sa phrase. Et n'atteignit pas son but. Urimayel braqua son sceptre vers lui, pressant du pouce la tête d'un des serpents qui ornaient son manche. Gurth tomba à genoux avec un cri de souffrance. Elias dirigea alors la grosse boule vers la figure du balafré. Ses cheveux s'enflammèrent, la peau du visage crépita puis noircit, dégageant une odeur de viande grillée. Gurth s'écroula. Deux gardes se précipitèrent pour emporter son corps.

Elias Urimayel possédait un thermique !

Une arme moderne malgré son déguisement. D'où la tenait-il ? Il la pointa dans ma direction.

- Sauras-tu me distraire, ce soir, étranger ?

J'essayai un saut périlleux mais j'étais encore beaucoup trop raide. Je tombai assis. Tout le monde s'esclaffa.

- Je m'y emploierai, seigneur, fayotai-je.

Il agita son machin à cuire les gens.

- Non, je ne veux pas de pitreries. Je veux que tu me racontes ton histoire. Tu prétends bien venir d'au-delà le ciel ?

Je perçus dans sa voix l'impatience que cachait le ton ironique. Le seigneur qui détenait un thermique, celui qui était devenu fou depuis sa découverte d'un sanctuaire, croyait en mon arrivée céleste. Que savait-il du reste de la galaxie ? Sûrement qu'il existait d'autres mondes, je le sentais. Mais alors, depuis combien de temps attendait-il un témoin tel que moi ? Une grosse bouffée d'espoir me colla la chair de poule. Mes perspectives d'avenir s'améliorèrent subitement. A défaut d'avoir de bonnes cartes, j'en avais du moins assez pour bluffer.

Je me relevai.

- Pourquoi t'en parlerai-je ? Après, tu me tueras.

Il sourit.

- Lentement. Et peut-être pas aujourd'hui si tu m'intéresses assez pour que je souhaite t'écouter demain.

Je secouai la tête, voulus faire un pas en avant. Quatre mains dénuées de douceur m'en empêchèrent. J'avais oublié Ladur et sa copine, mes anges gardiennes aux serres d'acier. D'un frémissement de paupières, leur maître leur intima de me lâcher. Je m'approchai tout près. La boule génératrice de micro-ondes me frôlait le menton.

- Non, Urimayel. Que tu me mettes à mort un peu plus tôt, un peu plus tard, je m'en fous. Et, tu vois, la peur n'a jamais suffi à me rendre conciliant. Il me faut l'appât du gain. Qu'as-tu à me proposer en échange de la vérité ?

- Tu voudrais la vie sauve ?

J'éclatai de rire. J'avais l'ouverture, le moment de pousser le bluff arrivait.

- Je veux ma liberté. Dans une semaine. D'ici là, je parlerai autant que tu le voudras, répondrai à toutes tes questions.

- Entendu, tu as ma parole.

J'éclatai à nouveau de rire. Il fronça les sourcils.

- Non. Ta parole ne m'intéresse pas. Tout simplement parce que je ne crois pas que tu attaches de valeur à toutes ces histoires d'honneur. Je te propose plutôt un jeu. Mon récit, c'est ma mise, mon droit de participer. Si je gagne, je gagne ma liberté et toi tu perds mon supplice, ta vengeance.

Il parut sincèrement amusé.

- Pourquoi compliques-tu ainsi les choses ?

- Parce que je crois que tu es un joueur et que tu respecteras tes engagements de jeu. Que vaut une parole d'honneur si l'on se fiche de l'honneur ? Et qu'est-ce qu'un joueur qui ne trouve plus de partenaires parce qu'il renie ses paris ?

Un sombre feu d'artifice pétillait au fond de ses orbites. Un bref sourire complice dansa sur ses lèvres, comme si je venais de lui révéler que nous partagions un secret.

- Tu as raison, lança-t-il. Il n'y a pas d'autres lois régissant l'univers que les règles des jeux. Quelles sont celles du tien ?

J'avalai le rictus de triomphe qui naissait sur mes lèvres. Trop tôt. Beaucoup trop tôt. La partie ne venait que de s'engager.

- Elles sont des plus simples. Si tu bois un verre de vin, j'en bois un. Et si j'en vide un, toi aussi. Le premier qui roule sous... (Je regardai autour de moi, pas de tables. ) Le premier qui s'écroule a perdu.

- Pari tenu. (Il éleva la voix. ) Vous entendez, tous ? Si je succombe à l'ivresse avant l'étranger, il reprendra sa liberté dans une semaine. Si c'est lui, il me doit son récit et je garde mes droits sur sa mort.

- Nous entendons ! gueulèrent d'une même voix tous ses sbires et sbirettes.

- Comme tu peux en juger, Molotov, notre défi est enregistré, me dit Urimayel. Maintenant, je t'écoute.

Je secouai la tête et une grimace pas contente tordit ses traits.

- Tu vas devoir encore attendre, expliquai-je. Un conteur dont le ventre hurle de faim ne vaut rien.

Un vrai sourire illumina son visage et je découvris le charmeur qui avait séduit la jeune Lucy. Il descendit m'attraper par les épaules.

- Je comprends maintenant pourquoi le peuple d'au-delà le ciel s'est débarrassé de toi. Rien ne te satisfait jamais. J'ai été comme toi. Viens manger avec moi.

Il m'entraînait sur l'estrade.

- Puis-je exprimer une autre requête ?

Il prit un ton faussement excédé.

- Que vas-tu me demander maintenant, pour te mettre en voix ? Une femme et un lit ?

- Plus agréable encore. Je voudrais que ce soit Dame Macyntire qui me serve.

J'adressai un petit bonjour de la main à l'intéressée. Si elle continuait à abuser de la mimique outragée, elle allait rider avant l'âge. Urimayel me serra un peu plus fort contre lui. Je lui plaisais de plus en plus.

- La fière Lucy, héritière des vertus du clan Macyntire ! rugit-il. Excellente idée.

Il me lâcha pour se planter devant la miss coincée par ses gardiennes. D'un geste langoureux, il fit remonter la boule du sceptre le long de ses cuisses jusqu'au creux en V du pubis. Je vis son doigt effleurer l'interrupteur en forme de tête de serpent. Lucy se mordit la lèvre de douleur.

- Et elle va obéir, reprit-il, si elle tient à pouvoir un jour se venger.

Il m'indiqua un gros pouf où m'asseoir, se laissa tomber à côté de moi. Il baissai la voix pour que personne d'autre ne l'entende :

- Je me souviens encore de sa fraîcheur de pucelle... Et de son sang. (Il émit un petit bruit de langue ironique mais une vraie souffrance transparut dans son ton. ) Tant de candeur bafouée, quelle honte !

Ce type me fascinait de plus en plus. Il était brillant, raffiné, sensible.... Et tout autant pervers et cruel. Il était surtout profondément dingue. D'une folie désespérée. Le genre de folie qui a besoin de tout détruire parce qu'elle ne peut accepter l'imperfection du monde.

Lucy commença à nous présenter des viandes grillées et des boulettes faites d'une pâte gluante parfumée à diverses herbes. Je me régalai de la voir ainsi s'incliner avec déférence devant moi. Le plaisir ne dura toutefois pas. Elle y mettait trop de maladresse. Sauce et graisse giclaient de tous les côtés. Ses gardiennes durent la remplacer.

Urimayel parla pendant tout le repas. Nous buvions verre sur verre. Ensemble comme le voulait la règle de notre jeu. Le vin était léger et piquant, pas trop mauvais. Elias se livrait comme s'il retenait ces flots de mots depuis des années. Mais qui d'autre aurait pu le comprendre ou le croire ?

Lucy ne m'avait pas tout dit. Mais peut-être ne savait-elle pas tout. Dans la lettre qu'il avait envoyée aux autres clans, celle que la jeune seigneur appelait une déclaration de guerre, Elias justifiait l'inanité de la quête du graal. Il expliquait ce qu'elle cachait en réalité. Et il donnait des preuves. Ces preuves qui avaient conduit ses parents à chercher à le cloîtrer afin de l'empêcher de dévoiler la vérité.

En outre, à l'en croire, il n'avait pas attaqué les autres fiefs quand les clans n'avaient pas réagi à ses révélations. Il s'était juste contenté d'envoyer des émissaires parler directement aux serfs de ses voisins. Leurs maîtres n'avaient pas supporté qu'il mette ainsi en péril leur pouvoir.

Il racontait d'une voix sifflante qui passait soudain et sans raison au ricanement. Les mots se bousculaient. Il ne s'en rendait pas compte mais décrivait en même temps sa propre trajectoire. Comme Lucy, il avait profondément et sincèrement cru à la grandeur de son destin et de celui de sa caste. Et cette foi s'était écroulée du jour au lendemain, ne lui laissant qu'une solution s'il voulait retrouver respect en lui-même : se battre contre les illusions dans lesquelles il avait grandi.

Et il avait découvert que ceux qu'il aimait et admirait le plus préféraient ces illusions à la vérité. Afin de pouvoir mener malgré tout son combat, il avait dû tuer ses parents. Un meurtre inutile puisqu'au bout du compte, il ne l'avait conduit qu'à l'échec.

Elias Urimayel ne s'était pas donné la mort à temps. Maintenant, il voulait tout emporter avec lui. Ce qu'il m'avait expliqué me permettait de comprendre la société donjaidraaghonienne, ses traditions archaïques et ses curieuses croyances. Pour le même prix, j'avais acquis une sainte trouille de l'ancien seigneur qui me tenait en son pouvoir.

Je n'avais qu'une seule et faible chance d'échapper à ses griffes : ne pas rater mon petit numéro de ce soir. Il était temps d'entrer en scène.



## CHAPITRE XII

- Oyez !... Oyez, braves gens, la complainte de l'égaré d'outre-ciel !

Bras écartés, je m'étais dressé sur l'estrade. Un saut périlleux me propulsa en bas. Je pirouettaï face à Urimayel.

- Découvrez, vaillant seigneur, les merveilles de l'univers qu'il contempla... (Je me tournai vers la boudeuse Lucy qui se tenait debout derrière lui sur sa droite. ) Et vous, gentille dame, les souffrances que connut son coeur.

Je marchai à grands pas le long de l'arène formée par les coussins où se vautraient les dîneurs.

- Ecoutez tous, nobles féaux et intrépides serviteurs, le récit d'un des vôtres. Répudié par son seigneur, il devint son propre maître.

Je tombai à genoux devant une guerrière pas trop vilaine et un brin coquette à en juger à ses joues fardées.

- Le dépit le jeta dans le lit de femmes qu'il n'aimait pas malgré leur beauté.

Je me traînai deux couches plus loin devant une de ses consoeurs à la carrure de grison.

- Parfois, ce fut l'appât du gain qui l'attira entre leurs bras.

Le monstre androgyne me fixa avec de grandes billes vides tandis que le sens de ma phrase cherchait à se frayer un chemin vers sa cervelle. Alors que tout espoir semblait perdu, le feu d'artifice de la compréhension éclaboussa brusquement de lumière l'intérieur poussiéreux de sa boîte crânienne. La bête humaine en lâcha l'os qu'elle rongea. L'hilarité l'étrangla. Elle en pleurait. Tout le monde commença à glousser autour d'elle. Elle finit par retrouver son souffle.

- Te payer pour baiser ? lâcha-t-elle. Mais qu'est-ce que je ferais d'un asticot comme toi ?

Son petit doigt mima ce qu'elle pensait de ma virilité. Un gigantesque éclat de rire souleva la tente. Je tenais mon auditoire. Je me relevai l'air outrageusement penaud, me dirigeai l'échine courbée, comme accablé par les sarcasmes qui fusaient, jusque devant Urimayel. Je redressai lentement le dos et le calme revint.

- J'ai connu des échecs, poursuivis-je. (Je tournai brièvement la tête vers Miss Grison, chargeai ma voix de trémolos.) De terribles échecs... (Je ramassai ma coupe, pleine, sur l'estrade et la levai. ) Mais aussi le succès. Ah, même l'ivresse de la passion ne peut égaler celle du triomphe.

Yeux dans les yeux, Elias et moi vidâmes notre vin. Je jetai ma coupe en l'air.

- Mais trêve d'introduction, venons en aux faits. Et puisqu'ils ne sauraient être racontés dans le désordre, ne nous trompons pas de point de départ : commençons par la fin. Par votre monde, Donjaidraaghon. Je l'ai contemplé en tombant d'une hauteur d'où les plus imposantes montagnes ressemblent aux rides que créent le rire au coin des yeux des enfants. Connaissez-vous sa forme ?

- Que veux-tu dire ? s'étonna Elias. Il est rond, bien entendu.

Je sautai à côté de lui mais n'eus pas le temps d'attraper son bras. Les deux gardiennes de Lucy avait bondi pour m'immobiliser. Il avait cependant compris mon geste et me tendit son poignet.

- Rond comme ce cadran ? demandai-je en indiquant le bracelet qu'il m'avait dérobé. Rond et plat ?

Il opina du chef. Je regagnai l'arène d'un saut périlleux arrière. J'arrondis les bras et effectuai une pirouette.

- Et bien non. C'est une boule et elle tourne. Elle tourne sur elle-même.

Un pli barra le front d'Urimayel. Il doutait. Aucune perplexité, en revanche, chez Mlle Macyntire. J'étais dingue, point. Sa moue de mépris en était presque compatissante.

- Et non seulement elle tourne sur elle-même, poursuivis-je. Mais elle tourne également autour d'une autre boule. Une boule de feu. Votre soleil.

Mes bras dans la même position de danseur, j'effectuai un tour complet de l'arène en pirouettant. Quolibets et nourritures diverses fusèrent sur mon passage. J'avais un public plein de bon sens : il trouvait malpoli de se voir infliger des vérités qu'il n'avait pas demandées. Quand je m'arrêtai devant mon principal auditeur, il n'y avait pas que les boules qui tournaient. Je laissai ma tête cesser de les imiter.

Une nouvelle coupe m'était apparue dans la main. Je la vidai.

- Et les étoiles que tu vois la nuit dans le ciel, dis-je à Urimayel, sont d'autres soleils, autour desquels tournent d'autres planètes - d'autres mondes si tu préfères. Mais ils sont tellement loin que tu ne discernes que l'étincelle de leur feu.

- Puisque tu prétends tout connaître du ciel et de la terre, étranger, intervint Lucy d'un ton dédaigneux, tu sais donc où siège l'Arbitre Suprême.

Je tuai le sourire ironique qui me venait au lèvres.

- Non, répondis-je. Mais ce que je ne sais surtout pas, c'est s'il existe.

Un brouhaha d'insultes s'éleva dans mon dos. Je me retournai pour faire face aux guerriers en colère. J'élevai la voix :

- Nombreux sont ceux, d'où je viens, qui croient comme vous en un créateur de l'univers et en des règles qu'il aurait instituées. Nombreux sont ceux partis à sa recherche aux quatre coins du ciel. Aucun ne l'a jamais trouvé.

Je n'avais pas convaincu mon auditoire. Les cris de colère et les invitations à me faire subir différents supplices m'empêchaient de me faire entendre. Je préfèrai m'adresser à Elias, plus proche.

- De toute manière, ils n'ont jamais trouvé non plus à se mettre d'accord sur ce qu'étaient ces règles.

Le barbu avait plissé les yeux. On n'en distinguait plus que l'éclat noir et fou qui hantait les pupilles. Il bondit brusquement sur ses pieds, écarta les bras.

- Ecoutez-moi ! rugit-il, et les vociférations cessèrent aussitôt. Quels sont ceux parmi vous qui sont nés guerriers ?

Quelques bras s'agitèrent, hésitants.

- Que les autres se lèvent ! ordonna le seigneur.

Ils étaient la majorité et la quasi totalité des femmes.

- Tous, vous avez donc enfreint les lois que l'on vous avait enseignées. Vous n'avez pas attendu une réincarnation pour changer de caste, échapper à votre condition de serf.

- Mais nous le paierons dans notre prochaine vie, clama une voix.

L'orateur se tourna dans la direction d'où elle provenait.

- En es-tu si sûre, Ladur ? Crois-tu que je vous aurais invités à me rejoindre si je pensais condamner ainsi vos existences futures ? Non, j'ai approché du graal et je peux vous affirmer que vous ne devez rien redouter de l'Arbitre Suprême. Ses véritables règles ne sont pas celles dont les seigneurs se servent pour défendre leurs privilèges.

- Tu mens, sacrilège ! cracha Lucy. Et tu outrages la mémoire de tes ancêtres !

Elias ne se soucia pas de lui répondre. Il me fixait.

- En revanche, étranger, je peux te garantir que l'Arbitre Suprême existe.

Il se rassit sur ses coussins et il y eut un moment de silence.

Je ne savais plus par quel bout reprendre mon récit.

- Sais-tu, reprit Urimayel à voix plus basse, que ton bracelet indique la direction d'un des sanctuaires créés pour l'Arbitre Suprême ? J'ai échoué à y pénétrer malgré mes hommes et mes pouvoirs (il caressa le thermique tarabiscoté posé à côté de lui dans les coussins). Vous ne possédiez aucune chance d'y parvenir. (Il claqua dans ses mains. ) Bon, assez philosophé, poursuis tes contes ! Qu'ils soient la vérité ou un tissu de mensonges, quelle importance tant qu'ils nous distraient.

" Tu nous parlais des étoiles et des mondes qui tournent autour. Comment s'appelait celui sur lequel tu es né ?

Il venait de me remettre le pied à l'étrier avec l'aisance d'un professionnel. J'éclatai de rire. Attrapai ma coupe et la levai.

- Il ne s'appelle pas, puissant seigneur, car je ne suis pas né sur un monde. Non, je suis né au coeur du ciel.

Nous bûmes. Puis un enchaînement de flips arrière me ramena au centre de l'arène.

- Laissez-moi vous décrire, ô nobles chevaliers, le ventre de fer où j'ai grandi. Les fêtes somptueuses qu'y donnait mon maître. Les machines magiques qui nous servaient. Et les abîmes de savoir où j'ai puisé.

Je ne cherchais plus à convaincre quiconque que je disais la vérité. Je me foutais tout autant de révéler à ces abandonnés l'histoire de l'humanité à laquelle ils auraient dû appartenir. De toute manière, ils ne me croyaient pas. Je me fis plaisir : je transformai la vie d'Alexandre Molotov en une farce épique.

Le Babylone se remplit d'escaliers plus faciles à mimer que des ascenseurs. J'enrôlai des comédiens, me vengeant à travers eux de mon passé. Ladur, aux muscles aussi secs que son nom, devint la douce et souple Isolde. L'hybride grisono-humanoïde incarna ma mère, un moustachu borgne et édenté mon père. Ces deux-là avaient de l'avenir en tant que philosophes-danseurs. Leur ballet des mystères de la sagesse connut un franc succès.

Un ancien serf fut promu au rang de riche commerçant intergalactique. Des tueurs sanguinaires pouffèrent en rougissant lorsque je leur confiai le rôle d'amoureux transis. Une matrone presque aussi large que haute s'initia au menuet, un mastodonte complètement soûl aux subtilités de l'espionnage.

Tous ces figurants se pliaient de bonne grâce à mes caprices. Le vin coulait à flot mais ni Urimayel ni moi n'oublions notre défi. Il tenait sacrément le coup, le bougre. Mes acrobaties devinrent trop incertaines pour que je les continue. Puis mon éloquence s'empâta. En dehors d'un regard vitreux, Elias ne donnait toujours aucun signe d'ivresse. Lucy, quant à elle, manifestait tous ceux du plus profond dégoût. Elle avait essayé plusieurs fois de se retirer mais ses gardiennes la retenaient par ses chaînes.

Nous en arrivions à mon débarquement sur Anchor. Un moment dramatique, le héros vient de perdre à la fois l'amour et ses illusions. C'est sa jeunesse qui meurt. Puis il se retrouve réduit à la misère. Et quand il vient demander le Revenu Minimum Individuel Garanti auquel il a droit, il tombe sur une I.A. complètement bouchée qui multiplie les prétextes administratifs de lui refuser l'allocation. Comme lors de la scène originale vécue dix ans plus tôt, je laissai toute ma hargne et ma frustration s'exprimer. Les mots se bousculaient, je battais des bras avec l'enthousiasme d'un ptérix batifolant dans un océan d'intestins faisandés. Rendu maladroit par l'alcool, je finis par perdre l'équilibre. Assis dans la poussière, je continuai en bon ivrogne à balbutier des paroles sans queue ni tête.

Je vis des jambes en peau de dragon s'approcher d'un pas presque assuré. Une petite barbiche noire et un regard trop humide entrèrent dans mon champ de vision, tout près de mon visage. On me colla une coupe dans la main. Urimayel leva la sienne.

- A ta santé, étranger d'outre-ciel ! ricana-t-il.

Nous bûmes. Lucy nous fixait, livide. Mes paupières se fermèrent.

- Elles tournent, grommelai-je. Bon sang, qu'est-ce qu'elles tournent.

Et je tombai à la renverse.

Urimayel avait gagné notre pari.

## CHAPITRE XIII

Je m'étais préparé à ce qu'il me pisse dessus pour réparer l'affront que je lui avais fait subir. Mais il se contenta de vider sur mon visage les dernières gouttes qui traînaient dans sa coupe. Ce cher Elias me préparait des gâteries vengeresses bien plus sophistiquées qu'un simple jet d'urine.

- Tu m'as déçu, étranger, l'entendis-je marmonner. Quelle connaissance pourrais-tu détenir alors que tu en sais si peu sur toi-même ? (Il éleva la voix. ) Emporte-le, Ladur, et mets-le avec les esclaves.

La guerrière obtempéra, me jetant sur son épaule. La voix d'Urimayel nous suivit sur le chemin de la sortie.

- Pas de cage, cette fois. Qu'il soit au mieux de sa forme pour poursuivre demain ses pitreries. Il aura tout le temps de souffrir quand il ne nous distraira plus.

Dehors, j'aurais préféré que la lune ne mît pas autant d'entrain à jeter ses rayons partout. J'aurais encore plus préféré que Suvol, la copine de Ladur, reste à banqueter avec ses collègues. Mais on ne peut pas demander que les paris tournent entièrement comme on le voudrait. J'avais déjà gagné une bonne partie du mien, du vrai : me croyant évanoui, on ne m'avait pas saucissonné, plié en cube ou coupé en rondelles avant de m'emmener prendre l'air.

Mieux, pour traverser le dédale qui nous séparait de l'enclos où l'on parquait les prisonniers, mon escorte coupait au plus court. Elle emprunta un étroit passage entre la tente salle-de-bains et une autre sous laquelle on riait et beuglait beaucoup. Trop basse sur l'horizon, la lune ne nous éclairait plus. Et les cordes qui tendaient les deux abris de toile gênaient la marche. Suvol avait pris de l'avance. C'était maintenant ou jamais.

Ladur eut deux mauvais réflexes quand je lui plantai son poignard dans le rein : elle me lâcha et émit un hoquet de surprise au lieu d'un cri d'alerte. Je tombai derrière elle, roulai. Elle se retourna. Elle aussi avait bu. Je l'égorgeai avant qu'elle eut fini de sortir son sabre. Son hurlement arriva trop tard pour atteindre ses cordes vocales. Je la soutins tandis qu'elle m'inondait de sang en gargouillant. J'entendis Suvol revenir sur ses pas, hésitante. Elle ne me voyait pas dans l'obscurité derrière son amie.

- Ladur ? appela-t-elle sans oser hausser la voix.

Elle approcha encore. Je vis sa main se poser sur l'épaule de la mourante. Je lâchai d'un coup la cuirasse que je retenais et mon bras se détendit comme un ressort. Ma lame trancha net le larynx puis termina sa course entre deux vertèbres. Suvol mourut sans un cri, sans jet de sang, sans même quelques secondes d'agonie. Je devenais un véritable spécialiste de l'assassinat. Je me penchai pour récupérer le poignard et mon estomac se révolta. Je vomis sur le cadavre tout ce qu'il contenait. Et plus encore. Les spasmes ne s'arrêtaient plus. Ils me semblaient produire un vacarme assourdissant, un bruit tel qu'il ne pouvait manquer de me dénoncer.

Mais les rires se poursuivirent de l'autre côté du pan de feutre. On picolait trop dans ce campement pour que ce genre de gargouillis étonne ou intéresse quelqu'un.

Il fallait maintenant cacher les corps.

Je soulevai le flanc de la salle-de-bains. Silence et obscurité. Je me glissai sous la toile, la soutenant avec mon dos, et tirai la dépouille puante de Suvol. Des giclées de bile se remirent à mitrailler mon oesophage. J'attrapai ensuite Ladur par les pieds. Tout se déroulait trop bien, ça m'inquiétait.

Je retrouvai dans le noir les bacs d'eau savonneuse et de rinçage. On ne les avait pas vidés. Je me lavai du sang de Ladur. Nettoyer ensuite mes vêtements me prit longtemps, je ne devais pas faire de bruit. Glacés lorsque je les enfilai à nouveau, le pantalon et la tunique tiédirent tandis que j'astiquais la cuirasse et le casque de Ladur. Ils me permettraient avec un peu de chance de passer inaperçu. Je balançai ensuite les cadavres dans les cuves. Une opération difficile à effectuer à tâtons. Maintenant que j'étais à peu près propre, je ne tenais pas à me tartiner à nouveau de sang ou de vomis.

Je me faufilai dehors. Autant que je pouvais en juger, on n'effectuait pas de ronde à travers le camp. Une insouciance au fond peu surprenante. Les troupes d'Urimayel étaient composées en majorité de serfs et non de guerriers. Des hommes et des femmes qui avaient vendu leur âme et leur future réincarnation pour mener la belle vie de brigand pas pour s'embêter avec la routine et la discipline militaires. Quant à leur chef, il ne désirait au fond qu'une seule chose : qu'on le tue.

Les rares personnes que je croisai en retournant à la tente du banquet avaient la démarche encore plus incertaine que la mienne. Aucune ne se soucia de regarder de près ce qui se cachait dans l'ombre de mon casque. Mais j'arrivai trop tard sur le lieu de mes exploits théâtraux. J'en vis juste sortir une file d'esclaves indiennes surveillées par une escorte. Une escorte qui me parut, elle, en pleine possession de ses moyens et de sa lucidité. Manifestement, les préposés à la garde de la main d'oeuvre ne buvaient pas. Je les laissai s'éloigner puis disparaître dans la pénombre. Une esplanade dégagée s'étendait devant la vaste tente ovale, comme une place devant un édifice officiel. Je la contournai, me glissant sous les tendeurs des tentes qui la délimitaient, restant autant que possible dans les poches d'ombre.

Il émanait du camp une rumeur d'assoupissement que déchirait parfois un éclat de rire ou de voix. J'écartai doucement le pan de toile fermant l'entrée. Deux ou trois torches vacillantes jetaient encore quelques lueurs. Coussins, coupes renversées et restes de nourriture jonchaient le sol. Pas âme qui vive. Je me glissai le long de l'entourage jusqu'à l'estrade, jetai un oeil entre deux des tentures suspendues derrière. Elles cachaient un salon particulier orné d'or et de pourpre et éclairé par des chandeliers. Personne non plus.

Où avaient disparu Urimayel et Lucy ?

Je repartis dans le dédale du camp, procédai par déduction. Ils n'étaient pas dans une tente où l'on discutait à plus de deux. Mais forcément dans une où il y avait encore de la lumière. Elias n'avait sûrement pas laissé s'endormir aussi vite sa belle captive. Le problème venait de ce que c'était exactement le genre d'endroit où je ne pouvais pas entrer en mimant l'inadvertance. Je passai au moins une heure à explorer tout le campement.

La lune commençait à se coucher.

Par élimination, j'avais réduit le nombre des possibilités à deux : deux tentes de taille réduite et de forme circulaire situées non loin l'une de l'autre derrière le chapiteau de réception, en direction des prés où broutaient les chevaux. L'une était gardée, l'autre non. Je commençai par la première.

Ma toilette à l'eau glacée et la fraîcheur nocturne m'avaient rendu ma sûreté de mouvement. Je m'approchai sans bruit de l'arrière. J'entendais les deux sentinelles, à l'entrée, aller et venir d'un pas morne. La lame de mon couteau s'enfonça dans la toile. C'était décidément mon soir de chance : l'autre sentinelle, à l'intérieur, s'était endormie. Ce qui l'empêcha de faire son boulot en m'embrochant lorsque j'émergeai juste en face d'elle. Les gosses aussi dormaient. Une demi douzaine d'enfants indiens prisonniers de lits cage.

Je ressortis aussi silencieusement que je pus. Il ne me restait plus qu'à prier. Si la chance me lâchait et que le garde assoupi se réveillait, l'entaille que je venais d'ouvrir dans le feutre allait foutre tout le camp en émoi. Il me restait en outre à engueuler vertement Alex Molotov. A le fouetter de onze mille verges mentales. A le bourrer de coups de brodequins plus cloutés encore qu'imaginaires. A l'asperger d'huile bouillante. A lui coller des fourmis géantes d'Aradanapal plein son caleçon.

A lui infliger tous les discours de remerciements prononcés à l'Académie des Lettres de Nouvelle Paris. Et même à regretter de l'avoir connu, nom d'une fausse couche !

Comment avais-je pu penser qu'un suicidaire comme Urimayel se livrait à ses malversations sous protection rapprochée ?

J'aurais dû commencer par l'autre tente !

C'était l'évidence !

Et évidemment, Lucy m'y attendait. Toute nue sur un lit bas recouvert de soie bleue. Ses pieds et ses mains attachés à des piquets plantés dans le sol la maintenaient sur le dos, bras et jambes écartés. Quatre torches, aux sommets des piquets, et un cercle de courtes bougies rouges posées par terre sur les tapis donnaient un curieux éclairage à la scène. Nu lui aussi, Urimayel ronflait, couché entre les cuisses de la belle, la tête sur sa poitrine. Il me décevait. Je lui aurais cru plus de fantaisie dans la dépravation.

Je m'approchai sur la pointe des pieds. Une grimace d'intense souffrance tordait le visage de la jeune rouquine. Des larmes coulaient sous ses paupières closes. Je posai un doigt sur ses lèvres. Elle ouvrit les yeux et une lueur d'incompréhension dora ses immenses iris verts.

- Il ne faut jamais croire les menteurs, murmurai-je.

Je la débarrassai du poids de son violeur que je posai délicatement sur le tapis.

- Il avait trop bu, il s'est endormi, confia sa victime avec une haine brûlante dans la voix.

Je tranchai ses liens. Elle se redressa sans même songer à sa pudeur.

- Tue-le ! ordonna-t-elle. Il n'est plus qu'un déchet de lui-même.

Toujours aussi arrogante ! Elle l'avait aimé, elle ne supportait pas qu'il soit devenu l'Urimayel d'aujourd'hui. Il me restait encore plusieurs meurtres à commettre cette nuit, j'avais envie d'une pause.

- Il en serait trop heureux, répliquai-je pour calmer les ardeurs vengeresses de l'impérieuse bafouée. Il n'attend que cela, que quelqu'un lui donne la mort.

Elle me jaugea, l'air songeuse.

- Oui, tu as raison, convint-elle.

- Nous devons nous dépêcher, la pressai-je en ôtant ma cuirasse.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Je me change. Depuis que je te connais, je rêve d'essayer la peau de dragon.

- Mais tu n'y as pas droit. Il faut...

- Laisse tomber l'étiquette, nous ne sommes pas à la cour de ton père. Et dépêche-toi si tu veux la revoir un jour.

Elle retrouva ses fringues au pied du lit, mêlées à celles d'Urimayel. Je regardai ses mains tandis qu'elle enfilait les gants jaunes. Elles étaient aussi longues que les miennes mais nettement plus jolies. Nous nous habillâmes en silence. Je récupérai mon indicateur de pile à fusion au poignet d'Elias puis bouclai la ceinture de Ladur autour de ma taille. Je vérifiai dans mon dos la présence du poignard dans son fourreau. Je m'habituais au contact du sabre contre ma cuisse.

Lucy ficelait Urimayel, toujours nu, à la place et dans la position qu'elle avait occupées sur la couche. Il émit un grognement et elle déchira la housse d'un coussin pour le bâillonner. Je cherchai le fusil thermique en forme de sceptre. Il se cachait sûrement sous les coussins. Saloperies, il y en avait partout. La sobriété dans la décoration restait à inventer sur cette planète.

Lucy, de son côté s'était équipée des armes serties de pierres précieuses de son ancien amoureux. Je dois avouer que j'aurais dû m'étonner de la voir planter le poignard dans le brasero qui rougeoyait à la tête du lit. Mais ce fichu générateur de micro-ondes continuait à m'échapper. Un grand machin pourtant. Je retournai à mes investigations. L'idée de me passer d'un appareil à massacrer aussi performant me fendait le cœur.

C'est le cri étranglé d'Urimayel qui m'a fait me retourner.

Serrant les dents sur son bâillon, le barbu semblait avoir un mal fou à empêcher ses yeux de gicler hors de leurs orbites.

- Tu ne mourras pas, Elias, a dit Lucy d'une voix de pimbêche. Mais tu ne m'oublieras jamais.



Elle avait entouré d'un chiffon la poignée du couteau qu'elle serrait dans sa main droite. La lame virait lentement au rouge sombre en refroidissant. La pâte marron qui la maculait émettait une épaisse fumée noire. Une âcre odeur de viande brûlée avait envahi la tente.

- Et puis, tu n'as rien à regretter, tu n'arrivais plus à t'en servir.

Sur cette épitaphe, la castratrice a laissé tomber par terre l'organe ex-viril qu'elle venait de sectionner. Puis elle a calmement regardé autour d'elle, repéré une cruche et jeté son arme dedans. Ça a bouillonné, un bruit qui m'a redonné envie de vomir. Bon sang, mais ils ne pensaient donc qu'à ça sur cette planète : assassiner, mutiler ou réduire en esclavage ?

Je me suis approché du lit. La plaie d'Urimayel ne saignait pas mais avait une vilaine allure toute boursouflée. Je ne sais pourquoi, je me suis vu à sa place. Un frisson m'a glacé l'épiderme. On s'habitue à ces petites choses que l'on trimballe avec soi. Cette cicatrice, entre les jambes d'Elias, me faisait comme un grand froid au haut de mes jambes à moi.

Je détournai le regard et m'accroupis. Et il était là, le sceptre, caché sous le lit, sa grosse boule juste derrière le rabat en soie bleue.

Je me suis redressé tout content, mon trophée à la main. La tête appuyée contre la tenture masquant l'entrée, Lucy me tournait le dos, secouée par de gros sanglots. La pauvre devait avoir terriblement peur que je m'ennuie pour enchaîner ainsi les surprises. Je glissai le machin à cuire les gens dans ma ceinture et saisis ses épaules. Elle fondit en larmes dans mes bras.

- Pourquoi j'ai fait ça ? balbutia-t-elle. Je n'avais pas le droit de faire ça. (Elle leva sa frimousse trempée.) Il ne m'a même pas violée. Il n'a pas pu.

Je n'avais pas le temps de lui expliquer qu'il avait justement commis en cela un affront. Le moins grave d'une longue série mais un de plus. Et que l'ego du seigneur Lucy Macyntire supportait mal les affronts. Je l'attrapai par le menton. Le chagrin lui donnait tellement l'air d'une gamine que j'avais pris un sacré coup de vieux.

- On ne s'éveille qu'une seule fois à l'amour, et je crois que cette première fois est encore plus importante pour les filles que pour les garçons. Personne n'a le droit de jouer avec ça.

Je l'écartai de moi pour ajouter :

- Je m'excuse de revenir à des considérations bassement matérielles mais notre nuit est loin d'être finie. Beaucoup de gens attendent encore que nous les poussions vers leur prochaine réincarnation.

Elle fronça les sourcils.

- Pourquoi ? Nous n'avons plus qu'à nous enfuir.

Je secouai la tête.

- Non, ce n'est malheureusement pas aussi simple. Ils auraient trop vite fait de nous rattraper. J'ai un plan mais il faut que tu m'obéisses.

Tristesse et remords s'envolèrent d'un coup, remplacés par un état beaucoup plus naturel chez cette jeune personne : une grosse colère. En lui demandant de suivre mes instructions, je venais de fouler aux pieds l'honneur de générations et générations de Macyntire. Quelque part dans l'azur, les cendres de douzaines d'impérieux ancêtres en caillaient d'humiliation. C'était un programme de réincarnation vieux de plusieurs siècles que je mettais ainsi en danger. Jamais, de mémoire donjaidraaghonienne, un seigneur ne s'était abaissé à obéir à un va-nu-pieds, un étranger sans parole, une vermine d'outre-ciel plus fourbe qu'un collecteur d'impôts, le fils d'un chien galeux et d'une

pseudotruie gangrenée, une raclure de crotte de ptérix atteint de dérèglement intestinal, un...

Je la bâillonnai en poussant un soupir. Elle éclata de rire derrière mon gant, écarta doucement ma main.

- Ne me redis plus jamais une chose pareille, souffla-t-elle.

Puis elle m'embrassa.

## CHAPITRE XIV

Nous manquions hélas de temps pour les effusions. Je lui expliquai en quelques mots ce que j'avais prévu. Elle se montra tout d'abord offusquée que je m'apprête à tuer des Donjaidraaghoniens, même renégats, pour libérer des esclaves mais finit par convenir que c'était le seul moyen de protéger notre fuite. Tout en parlant, j'étudiai le thermique. J'avais remarqué que la tête triangulaire d'un des deux serpents s'enroulant autour du manche servait de détente. Je dus encore trouver le cran de sûreté : un cristal rouge sombre au coin de la mâchoire. Mais il me fallait plus que cela : j'avais besoin de régler la concentration du faisceau.

Je tâtonnai un moment avant de découvrir que l'émeraude (ou l'imitation) que serrait l'autre reptile dans sa gueule pivotait sur son axe. Je tournai la pierre à fond à droite, braquai l'arme vers le plafond de la tente, tirai un bref instant. Rien. Je dirigeai la boule vers Urimayel, répétai l'opération. Un sursaut l'arracha à ses méditations gémissantes. Compris, j'étais en faisceau large. Il couvrait une zone étendue mais ne devenait dangereux qu'au bout d'un certain nombre de secondes. L'homme attaché tourna son regard vers moi. J'y lus une prière d'une intensité que seule la folie sait atteindre.

Sans cesser de le viser, je bloquai le cristal vert à gauche...

Mais je ne pus me résoudre à lui donner la mort qu'il implorait. J'avais fait de sacrés progrès en homicide ces deux derniers jours mais n'arrivais toujours pas à pratiquer hors d'une obligation absolue. Ce fut donc contre le plafond de la tente que j'effectuai mon essai. Le trait invisible de micro-ondes perça un cercle minuscule et parfait dans le feutre.

Lucy prit une expression embarrassée.

- Tu n'as pas droit à cette magie. Dit-elle.

- Non, convins-je. Pas plus qu'à ma panoplie en peau de dragon. Du moins, je n'y ai pas droit selon tes croyances. Heureusement, je ne les partage pas, ce qui nous permet de sauver nos vies grâce à cette arme.

Elle tirait la tronche. Je lui caressai la joue.

- N'oublie pas qu'un sanctuaire de l'Arbitre Suprême nous attend. Que rêver de mieux pour me convertir ? Bon, on y va ?

La lune était couchée et une obscurité presque totale régnait désormais à l'extérieur. Nous nous faufilâmes sans encombre jusqu'à l'enclos des esclaves. Une bande de sécurité, d'une dizaine de mètres de largeur, le séparait de l'enchevêtrement des tentes. A intervalles réguliers, de quinze mètres environ, des feux brûlaient près du fouillis de ronces servant de clôture. Ils diffusaient une lumière chaude et mouvante. Une sentinelle était assise près de chacun d'eux, son arc sur les genoux. Depuis mon poste d'observation, derrière un muret délimitant une cuisine en plein air, j'en distinguais quatre. Elles semblaient vigilantes malgré leur immobilité mais leurs regards restaient braqués vers l'enclos. C'était de là qu'elles attendaient un danger. Les lueurs de cinq autres feux éclaircissaient le ciel dans le lointain.

Je débarrassai des pots de terre qui l'encombraient l'étagère basse courant le long du muret et m'accoudai dessus. Tout près de moi, sur ma droite, la respiration régulière de Lucy marquait l'écoulement du temps. Elle ne partageait pas mon angoisse. Le calme qui régnait sur le camp m'oppressait. J'attendais à tout instant l'explosion des cris d'alerte. Nos évasions se passaient trop bien. Une vraie promenade. Je n'aime pas que les événements s'enchaînent ainsi en douceur, comme si la vie était bien faite. Je me demande toujours quelle est la grosse crasse qui est en train de se préparer.

L'engin que je manipulais avait été conçu pour la frime, pas pour le tir de précision. Difficile de viser sans crosse et avec une grosse boule au bout de son arme. Je dirigeai la sphère approximativement dans la direction de la tête du garde le plus proche, pressai la détente. Rien. Je l'enfonçai à nouveau, laissai mon doigt dessus, traçai un zigzag maladroit avec le sceptre. La silhouette s'effondra soudain sans bruit, le crâne et le cerveau transpercés. Tout en douceur. Mon angoisse grimpa d'un cran.

Je dus recommencer l'opération huit fois. Rampant pour les cinq dernières dans l'herbe piétinée qui entourait le camp. A chaque exécution, parfaitement réussie, sans que se présentât la moindre anicroche, je stressais un peu plus. Et je me dégoûtais un peu plus. Tuer ne m'amusait toujours pas. Mais c'était fini. Sans panique. Sans alerte. Sans autre casse que les sentinelles. Je n'aurais jamais pu atteindre un tel résultat en essayant de les épargner. Je ne m'en sentais pas plus léger pour autant.

Nous prîmes le risque de récupérer les poignards de quatre de nos victimes avant de pénétrer dans l'enclos. Détacher les Indiens, répartir les couteaux pour qu'ils libèrent leurs amis et se retrouver tous dans la hutte principale ne demanda que quelques minutes. Les courses silencieuses dans la nuit m'évoquèrent un ballet de fantômes, une sarabande muette de spectres se détachant furtivement contre les taches rougeoyantes des feux. Nous nous pressâmes bientôt à cinquante dans la cabane la plus vaste. Ses murs à claire-voie laissaient filtrer une lueur si ténue que je ne percevais que la masse des corps serrés les un contre les autres, ne distinguant aucuns traits. Un problème se posait. La voix d'un vieillard l'exprima dans un murmure :

- Nous ne pouvons pas partir sans les enfants.

- Ils en retiennent six en otages pour nous empêcher de nous enfuir, précisa une femme. Un homme prêt à les tuer à la première alerte les garde dans une tente. Mais nous ne savons pas laquelle.

Nous n'arriverons jamais à la découvrir sans donner l'alarme.

- Alors pourquoi nous avez-vous laissé vous détacher ? siffla Lucy.

- Pour éviter de mettre vos vies en danger, chuchota posément le vieillard. Protester pendant que vous nous libériez aurait été beaucoup plus bruyant.

L'explication coupa le caquet du seigneur supérieur. Je poussai un soupir. Moi qui croyais ne plus avoir à retourner dans ce fichu camp.

- Je sais où ils sont, soufflai-je. Il me faut cinq hommes pour m'aider à liquider les sentinelles. Tous les autres, faites le tour et rejoignez les chevaux. Lucy, tu vas avec eux. Tenez-vous prêts à prendre le large dès notre arrivée.

Je me levai. Lucy aussi. Mais personne d'autre ne bougea.

- Tu es vêtu comme un seigneur des insectes, reprit la voix du vieillard. (Dans la pénombre, elle semblait émaner du groupe tout entier. ) Pourquoi voudrais-tu nous secourir ?

Je restai calme. Au prix d'un gros effort, mais je restai calme.

- Parce que j'aime la liberté, murmurai-je. Et que j'ai du respect pour ce que j'aime. Et parce que nous n'aurions pas réussi, rien qu'à nous deux, à emporter tous les chevaux pour couvrir notre fuite. Satisfait ?

Un hochement de tête général me répondit.

- Je viens avec toi, dit une voix d'homme.

Trois minutes plus tard, je retrouvai les joies du commando en mission nocturne en plein Q. G. ennemi. Mes récents enrôlés avaient la souplesse de chats. Plutôt qu'égorger leurs victimes, ils choisirent de leur sauter dessus par derrière, les bâillonnant d'une main et leur plongeant de l'autre un poignard dans le coeur.

- Pardonne-moi, murmura le premier tueur à la sentinelle qu'il venait d'éliminer.

Son copain fit preuve de la même politesse avec sa victime. J'entendis bouger dans la tente. Je me précipitai. Le garde, à l'intérieur, s'était réveillé. Il se tenait devant les gosses, impossible de me servir du thermique. Il ouvrit la bouche pour hurler. Je le savais que ça se passait trop bien. Pas le temps de réfléchir. Le temps que j'attrape mon couteau, il commençait à crier. L'arme vola et se planta au fond de sa gorge, coupant net son appel. Je n'avais pas perdu la main. Un saltimbanque doit savoir tout faire : bateleur, acrobate, jongleur, danseur, prestidigitateur, cracheur de feu... Et lanceur de poignards.

Je tombai à genoux. J'étais glacé, mes membres tremblaient et quelqu'un avait déclenché une guerre nucléaire dans ma poitrine. Je commençais à souffrir d'une sérieuse overdose d'adrénaline. Je n'étais pas un héros, moi, je manquais d'entraînement pour mener ce genre d'aventures. Quelqu'un avait-il remarqué le cri du garde ? Le calme du camp devenait de plus en plus assourdissant. Un véritable sifflement dans mes oreilles. Toujours pas d'alerte.

Les Indiens délivraient les gosses de leurs lits-cages et les enfants réagissaient avec un sérieux étonnant. Pas de rires, pas de pleurs, presque pas de bruits. Leur courage m'a apaisé. Merde, ils avaient quoi, sept, huit ans ? Après ce qu'ils venaient de vivre, ils auraient dû glapir de soulagement et de terreur. S'ils se montraient aussi coriaces, je pouvais bien supporter quelques palpitations.

On est repartis.

Je me sentais lavé de toute peur en progressant entre les tentes. Nous touchions au but. Oui, la vie pouvait être bien faite...

C'est là que les aboiements se sont déchaînés.

Les cerbères ! J'avais oublié ces sales bêtes. Leurs gueulements provenaient de la direction des chevaux. On commençait à s'agiter dans les tentes. Et l'adrénaline recommençait à s'agiter partout dans mon organisme. Il ne nous restait plus qu'à foncer.

Je n'ai jamais couru ainsi. L'impression, à chaque enjambée, d'être soulevé par une crise cardiaque. Les abris de toiles s'éclairaient de l'intérieur, ce qui nous aidait à repérer les câbles qui les tendaient. Mais les taches d'ombre paraissaient d'autant plus noires. Des gouffres d'obscurité d'où les crocs sur pattes allaient jaillir à tout instant. Comme dans l'herbe.

Enfin, les murs de feutre s'écartèrent pour de bon. Les étoiles s'éteignaient dans le ciel, concurrencées par une tranche de bleu à l'horizon. En découvrant sur ma droite les silhouettes des cerbères dressés sur leurs moignons arrière au bout de longues fichées dans le sol, je compris pourquoi mes mollets avaient échappé à la lacération. Je m'arrêtai au bord de l'aire broutée par les chevaux, cherchai à repérer Lucy au milieu de tous ces cavaliers tournant en rond sur leurs montures.

Ça se mettait à vociférer sévère dans mon dos. L'alerte que j'avais tant redoutée. Un énorme poitrail jaillit soudain du méli-mélo équestre, fonçant droit vers ma frêle personne. Le monstre se cabra avec un hennissement. Je trouvai ses sabots beaucoup trop gros pour s'agiter ainsi juste au dessus de ma tête. Ils retombèrent miraculeusement sans rien m'écraser.

- Alors, tu viens ? lança la voix de Lucy.

Elle en avait de bonnes. Comment on grimpeait sur ces machins ?

Elle dût comprendre mon problème car elle immobilisa son véhicule.

- Jamais monté à cheval ? me demanda-t-elle.

- J'ai toujours souhaité apprendre.

Il n'y avait pas de selle ou d'étriers, juste une épaisse couverture sur le dos du destrier. J'ai sauté à plat ventre dessus puis ai réussi, en me tortillant, à me retrouver assis.

- Accroche-toi bien ! a crié Lucy en lançant notre monture au galop.

Et hop, c'était reparti.

Je m'accrochais, le bras droit passé sous la poitrine de ma rousse compagne. Il aurait fallu qu'on naisse siamois, tous les deux, pour être plus accrochés. L'occasion de découvrir un des défauts du cuir de dragon. Toutes ces écailles étaient parfaites pour faire joli dans les éclairages rasants. Impeccables, aussi, en cas de rencontre avec un agressif armé d'instruments tranchants. En revanche, elles ne valaient rien pour se serrer contre une jolie fille. En frottant les unes contres les autres, elles émettaient exactement le genre de crissement qui agace les dents.

Par chance, on ne l'entendait que lorsque je cessais de beugler. Beugler mon soulagement d'être vivant. Beugler mon plaisir à chevaucher ainsi dans le jour naissant. Beugler, nom d'un pétard, ma fierté de m'en être aussi bien sorti. Foutredieu, je me sentais de l'avenir comme aventurier. Ils allaient comprendre leur malheur tous les posemerdes qui se dresseraient sur mon chemin. J'agitais fièrement le sceptre au dessus de ma tête. Mon trophée ! Qu'ils se pointent, les cerbères, je les attendais. Ils m'avaient collé les grelots une fois. Deux fois. Mais c'était fini.

De temps en temps, je me servais du bâton de commandement pour indiquer à Lucy la direction à suivre. Contrairement à son passager, elle ne beuglait pas, semblant trouver normales nos activités récentes et actuelles. A chacun sa routine. Le canyon où sinuait la rivière que nous avons suivie nous barrait le passage. Nous dûmes le longer jusqu'à la poche circulaire où il prenait naissance.

En bas, rendues un peu floues par la poussière d'eau soulevée par la cascade, des taches plus sombres marquaient l'emplacement des bûchers. Englués de rosée, les papillons, tout autour de nous, formaient un tapis de couleurs délavées.

Je me demandai où étaient partis les Indiens. Comptaient-ils rejoindre leurs cousins traquant les grisons ? Ce qu'Urimayel avait appelé un sanctuaire approchait. Mais il s'agissait d'une colline et non d'un bâtiment même si sa forme un rien trop ronde lui donnait un aspect artificiel. Soudain, alors que nous n'avions plus qu'environ deux kilomètres à parcourir, je vis une fumée blanche s'élever dans le ciel.

Il y avait quelqu'un là-bas !

Presque au même instant, nous avons commencé à percevoir l'odeur.

Nom d'un furoncle, si notre objectif puait comme ça ici, qu'est-ce que c'était sur place ?

## CHAPITRE XV

Au pied de la butte, c'était à peu près comme on pouvait s'y attendre. A peine pire. Absolument insupportable. A se demander comment on restait en vie au milieu d'une telle infection. L'homme est bien conçu, découvrait-on. Surtout au niveau des fixations intérieures. Elles étaient sacrément solides pour réussir à empêcher les organes contenus par mon abdomen de fiche le camp.

L'émanation dans laquelle nous trempions possédait une curieuse caractéristique, si on y songeait : elle n'explosait pas. J'aurais pourtant juré qu'une telle odeur, à un tel taux de concentration, ne pouvait que se révéler hautement inflammable. Eh bien non, le feu crépitant sous un gros alambic en bronze ne provoquait pas la déflagration qui me semblait inévitable. Il ne s'étouffait pas non plus. La peste laissait donc un peu de place à l'oxygène. Le savoir ne m'empêchait malheureusement d'avoir l'impression de suffoquer.

Une hutte faite de longues herbes sèches se dressait près de l'appareil de distillation mais personne n'était en vue. Je sautai avec joie au bas du cheval. Cet animal n'était pas adapté au transport des passagers. Des marchandises à la rigueur, mais sûrement pas d'individus aux fesses aussi raffinées que les miennes. En vérité, cette planète toute entière n'était pas adaptée à un être aussi raffiné que moi. Depuis mon atterrissage, j'avais toujours mal quelque part.

J'allai jeter en boitillant un coup d'oeil dans l'abri. Vide. Son petit autel et ses fourrures me rappelaient la hutte qui avait accueilli mes ébats avec Nuit Tonnante. Nom d'une hormone, j'aurais volontiers initié Lucy au sang d'Ipesha. Peut-être aurions-nous enfin oublié tous les deux de jouer au plus fort ?

Est-ce d'avoir pensé à la liqueur aphrodisiaque ? Alors que je n'étais pas venu avec l'intention de fouiller, je soulevai le couvercle en bois fermant un pot de grès, près de l'entrée. L'arôme vanillé me chatouilla les narines malgré la puanteur. Je trempai mon doigt dans le liquide dont le niveau atteignait presque le col du récipient. Impossible de se tromper, c'était bien du sang d'Ipesha. Et il y avait un autre pot, au bouchon scellé à la cire, près de celui que j'avais ouvert. Combien contenaient-ils à eux deux ? Quatre, cinq litres ? Assez pour sauver de la dénatalité une planète de moyenne importance victime d'une épidémie de flagadokikis morbidis. Mais alors, l'alambic...

Je ressortis étudier l'ustensile. Le vieil Indien apparut à cet instant de l'autre côté de la butte, trop loin pour que nous aillions une chance de le rattraper en nous lançant à sa poursuite. Il nous examina un moment, puis commença à approcher lentement. Le petit récipient posé sous l'extrémité du serpent confirmait mes soupçons. Il contenait quelques gouttes de sang d'Ipesha. Mais à partir de quoi le distillait-on ?

La réponse devait se trouver tout près, dans la grosse boule de boue. Mais je ne pouvais pas y accéder comme ça. Un fossé l'entourait. Je me penchai au dessus et la puanteur pulvérisa un nouveau record de peste. Elle était si dense que j'avais l'impression d'en sentir le contact sur ma peau. Comme un air plus chaud et plus épais. Vaguement collant.



Un anneau bétonné d'environ cinq mètres de largeur et cinq de profondeur entourait toute la demi-sphère de terre marron. Une terre partout fraîchement retournée. Des marches taillées dans le mur de soutènement descendaient au fond de la tranchée. Elles permettaient d'accéder aux tunnels ouverts dans la base de la butte. De beaux tunnels parfaitement semi-circulaires. En béton, eux aussi. Du béton Semper, cette construction avait plusieurs siècles, je l'aurais juré.

Trois boyaux ouvraient du côté où je me trouvais. Deux d'entre eux n'étaient que des trous noirs. Une gigantesque croupe mordorée ornée d'une courte queue bouchait le troisième. L'énorme bête, au moins aussi haute qu'un gros grison, se tenait parfaitement immobile.

- Que veux-tu ? cria Lucy dans mon dos.

Je me retournai. Le vieillard s'était approché jusqu'à être à portée de voix. Des papillons commençaient à prendre leur envol autour de lui.

- Vous sauver la vie, peut-être, répondit-il.

- Nous venons en paix, hurlai-je à mon tour, ce qui n'avait pas grand sens mais ne coûtait pas cher.

- Et nous n'avons besoin de personne, ajouta l'aimable Lucy.

Cette dernière phrase parut convaincre le nouvel arrivant que nous n'entretentions pas de mauvaises intentions à son égard. Nous nous serions montrés plus sociables si nous avions cherché à l'attirer dans un piège. Il laissa sa monture le conduire au pas jusqu'à nous.

Il tendit le doigt vers le sceptre dans ma main gauche.

- Sa magie n'a pas cours dans le cœur d'Ipesha. Ne compte pas sur lui pour affronter ses gardiens. Personne ne peut les tromper ou les vaincre. Vous feriez mieux de renoncer.

Il ne cherchait pas nous persuader, le papy. Il nous informait juste de la situation sans nourrir la moindre illusion sur l'utilité de ses avertissements. Sur ce, il descendit de sa monture et, sans plus se préoccuper de nous, saisit un petit seau de cuir noir posé non loin de l'alambic. Il commença à descendre les marches creusées dans le mur.

J'échangeai un regard avec Lucy puis le suivis. Elle nous emboîta le pas. Le vieillard se dirigea droit vers l'énorme animal qui continuait à nous tourner le dos. Plus nous en approchions et plus la puanteur s'intensifiait. Comme quoi, être couvert d'écailles n'empêche pas les odeurs corporelles.

L'Indien s'arrêta près de l'immense cul. Il ne semblait éprouver aucune appréhension. Je le rejoignis. Son geste fut si preste qu'il me prit à dépourvu. Je me retrouvai délesté de mon sabre avant d'avoir compris ce qui se passait. Lucy possédait de meilleurs réflexes.

- Lâche cette arme ! grinça-t-elle à l'oreille du vieil homme.

Le poignard qu'elle pressait contre sa gorge n'invitait pas à la discussion.

- Je veux juste vous montrer quelque chose, discuta néanmoins le vieillard.

Je m'écartai hors de portée du coupe-chou.

- Laisse-le faire.

Elle fronça les sourcils mais obtempéra, reculant d'un bond.

L'Indien se mit alors à cingler de coups d'épée le prodigieux popotin. Celui-ci ne frémit même pas, il avait le cuir aussi dur qu'une culotte en éternox. Le sabreur finit par se lasser et, attrapant mon arme par la lame pour me présenter la poignée, il me la rendit.

- Vous ne pouvez rien contre les gardiens.

- C'est ça, un dragon ? demandai-je à Lucy.

- Non, répondit-elle. Les dragons ont une longue queue terminée par une lame en forme de flèche.

J'agitai le sceptre sous le nez de l'ancêtre.

- Et tu dis qu'ils résistent même à ça, tes gardiens ?

Il ne répondit pas, il n'aimait pas se répéter. J'essayai le thermique. Aucune réaction de la bête. J'ouvris le faisceau de l'arme au maximum, passai rapidement la main devant. Rien. Je la laissai plus longtemps. Toujours rien. Soit l'appareil de cuisson à distance venait de tomber en panne, soit il se trouvait dans le champ d'un brouilleur de micro-ondes.

Tout comme son odeur, le mystère de ce sanctuaire fétide ne cessait de s'épaissir.

Le colossal postérieur s'est brusquement mis en branle. Il s'est soulevé puis a disparu dans l'obscurité du tunnel avec une agilité qui a envoyé un frisson me rafraîchir la colonne vertébrale. Et si le monstre ressortait aussi vite se dégoûter les jambes ? L'Indien, un habitué pourtant, ne paraissait pas partager mon inquiétude. Il s'est approché de la vasque ovale que venait de révéler le départ du gros cul. J'ai suivi. Il a soulevé une languette métallique, prise entre deux glissières, qui fermait un trou dans la paroi de la cuvette. Le liquide blanc qui l'emplissait a coulé dans son seau, découvrant deux espèces de ventouses luisantes au fond du bassin. Une trayeuse automatique !

Et le lait qu'elle pompait aux monstres pestilentiels servait aux Indiens à fabriquer leur nitroglycérine sexuelle !

- Sais-tu qui a construit ce sanctuaire ? ai-je demandé au vieil homme.

- Construit ? Personne ne l'a construit. Il est le coeur que le Grand Esprit a donné à la Terre.

- Foutaises, c'est un sanctuaire de l'Arbitre Suprême ! protesta Lucy.

- Alors qui l'a construit ? lui demandai-je.

- L'Arbitre Suprême, bien sûr.

Comme les odeurs, les mystères ne désépaississent pas aussi facilement qu'on aimerait. Je m'adressai à nouveau au trayeur de monstres.

- Et si nous rentrons là-dedans, les gardiens vont nous bouffer tout cru, c'est ça ?

Il hocha la tête, tout plissé de sourire. Une inscription était gravée dans le béton au dessus du tunnel : OMFHOO ILFOHVIFO UAB UMOG FIOVOG !

Je n'usai pas ma salive à lui en demander le sens. A quoi bon ? Il existait forcément un moyen de pénétrer dans ces tunnels. Mais lequel ? Si ces animaux vivaient en permanence sous terre, ils devaient mal supporter la lumière. Une torche pouvait-elle les tenir à distance ? Non, Urimayel n'avait sûrement pas essayé de pénétrer dans les boyaux sans une source d'éclairage. Et il avait dû reculer. Peut-être fallait-il une source lumineuse beaucoup plus puissante ? Mais quoi, dans ce foutu bout du monde de planète arriériste ?

Soudain, la lumière, puisque c'était mon problème, a jailli dans mon esprit. Avec un peu de chance, je tenais ma solution.

Le vieil Indien nous a trouvé très malpolis de confisquer ses réserves de sang d'Ipesha mais le trachelard de Lucy a réussi à le convaincre de la pertinence de nos intentions. Il a cessé de brailler et j'ai pu me faire entendre. Ce qui m'a permis de persuader Lucy de le laisser en vie. Et nous sommes redescendus, portant chacun un des pots et une torche. Glissé dans ma ceinture le long de ma cuisse, le sceptre me gênait mais il n'était pas question que je me sépare de mon trophée.

Nous nous sommes arrêtés devant le tunnel. Ça s'agitait tout près dans l'obscurité. Des incisives impatientes grinçaient les unes contre les autres. J'ai porté le pot à mes lèvres et l'arôme sucré de la liqueur a envahi mes sinus. Je ne devais surtout pas en avaler, sinon je risquais de me mettre à essayer de violer les monstres à écailles.

Nous sommes entrés. Il nous attendait, son corps bouchant la galerie, ses immenses pupilles guettant dans le noir, son museau pointu nous grignotant d'avance en faisant frissonner ses interminables moustaches contre la paroi du boyau. Ses grosses pattes fousseuses tremblaient, prêtes à propulser son corps gigantesque et affamé en avant. Les pattes ont propulsé. Et j'ai soufflé entre mes dents serrées un mélange d'air et de sang d'Ipesha. L'aérosol d'alcool s'est embrasé au contact de la torche que je tenais devant moi. Une longue flamme éclatante a jailli. Je m'étais peu entraîné ces derniers temps mais restais un bon cracheur de feu.

La bête a poussé un glapisement à la limite de l'ultrason puis s'est mise à reculer à toute vitesse. Quand j'ai craché la deuxième flamme, le boyau était libre. J'avais trouvé le sésame du sanctuaire fétide.

Mon cadran nous indiquait quelle direction générale suivre mais nous n'aurions pas pu nous tromper. Les constructeurs de ce... De ce quoi ?

Je n'avais toujours pas la moindre idée sur la fonction remplie par cette imposante et complexe réalisation, l'hypothèse religieuse me paraissant de moins en moins crédible. Les constructeurs, donc, n'avaient pas ajouté les joies du labyrinthe aux difficultés déjà créées au visiteur par les gardiens. Car ces mégataupes avaient été conçues en même temps que le reste, aucun doute possible. Elles ne pouvaient pas uniquement l'essence de concentré d'extrait d'excrément gastro-entérique en phase active de fermentation. Elles pouvaient également la main de l'homme et le pied du génie génétique. Aucune évolution naturelle ne comprend des trayeuses automatiques.

D'autres galeries s'ouvraient, de ci, de là, dans la notre. Mais nous ne pouvions nous y égarer. Nous en explorâmes deux. Elles cessaient très vite d'être bétonnées pour déboucher sur un fouillis de passages creusés en tous sens dans la terre par les mégataupes.

Elles permettaient toutefois à ces dernières de compliquer la tâche du lance-flammes humain en se présentant à trois à un carrefour ou en se glissant dans son dos avec toute la discrétion, heureusement, de plusieurs tonnes d'écailles.

Nous marchions sous terre depuis plus d'un quart d'heure quand j'arrivai au bout de mon pot. Lucy me passa le sien.

- On peut encore faire demi-tour, lui dis-je, levant ma torche pour bien voir son visage. Il n'y a peut-être rien sous cette colline.

Un rictus carnassier retroussa ses lèvres pleines. Elle avait le regard un brin hystérique. Une respiration courte et haletante soulevait sa poitrine moulée dans le dragon.

- Même sans toi, je continue. Je me dois à la quête du graal.

Un crissement dans le tunnel derrière elle m'obligea à répondre d'une longue flamme. Je haussai les épaules et nous reprîmes notre route. La ferveur religieuse m'a toujours désarmé.

Cinquante mètres plus loin, le petit cercle de lumière que créaient nos torches autour de nous révéla soudain que les parois du tunnel s'arrêtaient. Nous nous tenions sur le seuil d'un vaste espace tout noir. Mais empli de bruits : les crissements, grincements, cliquetis, froufrous et autres frôlements émis par une foule de mégataupes.

Je lâchai une longue flamme pour voir de quoi il en retournait. Les monstres qui commençaient à s'approcher s'écartèrent en glapissant.

L'immense salle qui s'ouvrait devant nous avait la forme d'un oeuf posé sur le gros bout. En son centre, si loin, se dressait une gigantesque statue de tête de femme, yeux fermés sur une profonde méditation.

Plein d'autres tunnels débouchaient en étoile dans cette salle. Trop pour que je m'amuse à les compter.

Ils avaient permis à plein de mastodontes à longues dents de se rassembler là pour nous attendre. Trop de mastodontes pour que je m'amuse tout court.

Il y en avait des dizaines, je ne pouvais pas espérer en tenir autant en respect.

## CHAPITRE XVI

Lucy s'était approchée jusqu'à se coller contre moi.

- Il faut faire demi-tour, lui dis-je. Ils sont trop nombreux.

J'ai senti la lame de son poignard se poser sur ma gorge.

- Avance ! a soufflé sa voix rauque.

Cette fille m'aimait plus que tout au monde, avais-je le droit de la décevoir ? J'ai craché le feu. Et nous sommes entrés dans la salle grouillant de monstres indestructibles assoiffés de notre sang.

J'avais tort de m'inquiéter. Dès le seuil franchi, la statue s'est éclairée de l'intérieur. Et un sifflement s'est mis à retentir. Un son très aigu qui ressemblait au couinement poussé par les mégataupes quand je leur grillais les moustaches. Ce bruit faillit provoquer notre mort. Il plongea en effet les grosses bêtes dans la panique, les jetant vers les entrées des tunnels. Y compris le nôtre. Par chance, je venais de me remplir les joues.

Je crois que j'ai émis la plus belle flamme jamais sortie de la bouche d'un saltimbanque. Elle nous a en tout cas sauvés en orientant les mastodontes vers des issues moins brûlantes.

En un clin d'oeil, les mégataupes avaient disparu. Et je découvrais quelque chose, au pied de la statue, qu'elles nous avaient caché : un moyen de locomotion civilisé. C'était un petit jet atmosphérique, le genre aérocar quatre passagers et les bagages. Pas moche, malgré sa ligne démodée, avec sa carrosserie effilée et son cockpit ovoïde.

La bulle transparente de ce dernier s'ouvrit lorsque nous arrivâmes au pied du véhicule. Une bande de métal bascula avec un léger grincement pour former l'escalier d'accès. Je n'aime pas que les engins autoporteurs émettent ce genre de bruit. J'effleurai du bout des doigts le flanc de l'appareil. Le temps avait creusé la surface d'infimes perforations. L'engin n'était donc pas construit en éternox. Fonctionnait-il encore ? Je grimpai les marches, étudiâi l'habitacle. Un voyant vert, au milieu du tableau de bord, indiquait que l'I. A. de pilotage était en état de veille.

Je redescendis et, galant, m'inclinai devant Lucy.

- Après vous.

Elle me regarda comme si j'essayais d'attenter à ses jours. Je passai donc le premier.

Je jetai ceinture, fourreau et sceptre sur la banquette arrière et me calai bien bien dans le fauteuil en face de la petite lumière. Foutrenfer, le confort existait ! Et cette mousse dans laquelle je tortillais du postérieur faisait plus qu'offrir un nid moelleux à mes fesses mises en compte par l'échine coriace du cheval. Elle me réchauffait l'âme. En fin de compte, mes souvenirs n'étaient pas pures illusions. Je n'avais pas rêvé des concepts tels que le robinet d'eau chaude, le matelas à dureté réglable, la chambre à coucher à l'abri des courants d'air ou le bar proposant un large choix d'euphorisants aux saveurs diverses... Ce genre de doute vous étreint parfois.

Non ! Quelque part très loin, mais quelque part quand même, d'émouvants robots (je venais de découvrir à quel point ils m'émouvaient) construisaient des sièges qui vous tiennent les reins. Mieux, ils plaçaient ces sièges dans des véhicules qui n'avaient pas besoin de pattes pour vous emmener là où vous vouliez aller.

Son poignard à la main Lucy, piétinait le fauteuil voisin du mien comme si elle s'attendait à ce qu'il tente de la dévorer. Une voix interrompit son trépignement soupçonneux :

- La Sécurité Aérienne de la Vraie-Terre-La-Seule vous conseille d'attacher votre ceinture. La sonnerie d'alerte s'arrêtera lorsque votre intégrité physique ne sera plus en danger.

Sur ce, le couinement maintenant les mégataupes en fuite se tut, remplacé par une plainte stridente spécialement étudiée pour obliger les humains à choisir entre prendre la fuite, envisager pour de bon le suicide ou attacher leur ceinture.

- Assieds-toi et boucle ta ceinture ! intimai-je au seigneur Macyntire.

Les mastodontes nyctalopes et dentus revenaient déjà aussi vite que le permettaient leurs pattes fouisseuses.

- Fermeture ! ordonnai-je.

Le cockpit commença à s'abaisser. Il toucha la tête de Lucy et la sécurité fonctionna. Il remonta. Je me jetai sur la belle éternuée, débouclai son ceinturon, m'accrochai à ses cuisses.

- Fermeture ! répétai-je.

Mais impossible de la déséquilibrer. Nous allions mourir d'un choc culturel, bouffés parce que mademoiselle n'avait jamais vu un fauteuil civilisé.

- Bienvenue, nobles héros ! tonna la voix de la statue.

La Donjaidraaghonienne en tomba assise de saisissement. Et de justesse. Si la première mégataupe n'avais pas été une de celles dont j'avais grillé les moustaches, celles-ci se seraient glissées à temps sous la coque transparente pour l'empêcher de se fermer. Je bouclai la ceinture de l'archaïque rouquine. Le sifflement d'alerte cessa et la vie redevint supportable.

Nous nous retrouvions bien un petit peu agités par une manifestation de la Confédération des Monstrueux Carnivores Affamés réclamant plus d'humains aux petit déjeuner mais notre coquille, à défaut d'être en éternox, semblait suffisamment solide pour résister.

- Je suis fière, reprit la voix solennelle, si fort que notre cockpit vibrat, de rencontrer d'aussi valeureux guerriers. Vous avez réussi à franchir ces étendues désolées malgré les périls qui vous guettaient. Vos esprits ont su percer l'énigme gravée dans la pierre : ENTREE INTERDITE AUX AMES TIEDES. (La voix perdit soudain sa pompe, les mots commencèrent à se bousculer. ) Savez-vous que c'est moi qui l'ai trouvée. Percer le code était facile. Reprendre voyelles et consonnes dans l'ordre inverse. Trop facile, je l'ai dit à l'Arbitre Suprême. Même si on retirait l'Y. Je lui ai dit.

Ce n'est pas parce qu'il s'agit seulement d'un jeu que l'on ne doit pas se creuser la tête sur les codes. Après tout, ils avaient décidé d'y consacrer leur vie à cette partie de Graal. Mais il n'a rien voulu entendre. D'après lui, c'était surtout les aventures qui plaisaient aux maîtres. Les longues chevauchées. Les horizons nouveaux. Ils ne tenaient pas à passer trop de temps sur les indices. Pourtant...

Lucy avait écouté avec une expression où se mêlaient terreur mystique et les premiers symptômes du coma dépassé. Elle sortit brusquement de son hébétude.

- Mais de quoi parles-tu ? Es-tu l'Arbitre Suprême ?

La voix retrouva l'intonation grandiloquente et lointaine que sont supposées avoir les statues sacrées. Comme si les syntoniseurs avec option " réverb " existaient déjà quand existaient encore les statues sacrées.

- Non, je ne suis pas l'Arbitre Suprême. Mais tu le rencontreras, valeureuse guerrière, si tu poursuis ta quête avec la fougue et le courage qui t'ont conduite jusqu'à moi.

- Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

- SophIA, répondit SophIA en oubliant de remplir son rôle d'outre-tombe.

- Depuis combien de temps attends-tu ici, SophIA ?

- Je vous attends depuis... Depuis... Je vous attends depuis...

Depuis... Depuis... Depuis...

Mais pourquoi avais-je posé cette question ? Rien ne semblait devoir l'arrêter. Elle aurait été l'I. A. d'un bête appareil ménager, j'aurais bien essayé le coup de pied, toujours efficace. Mais là, j'avais un coup de barre. Traverser une manif mégataupe pour aller tataner un menton fendu d'une fossette où j'aurais pu errer pendant des jours dépassait largement les capacités de mes réserves d'énergie. Le salut vint de Lucy :

- Nous sommes en l'an 395 de l'ère de l'Espoir.

- Impossible ! glapit SophIA. J'attends depuis... Depuis...

Depuis...

Elle avait vraiment un problème.

- Combien d'années se sont-elles écoulées depuis ton installation ici ? la coupai-je.

- Années standard, locales, conformes au calendrier Romanov-Boole, bimensuelles de Bételg... ?

Je l'arrêtai d'un soupir. Je l'avais pourtant appris à l'école : toujours se montrer précis en posant une question.

- Combien durent les locales ? En ce que tu veux, arrondi à la minute.

- En référence standard : trois cent cinquante-deux jours de vingt-trois heures et quarante-deux minutes. Mais j'ai toujours préféré le temps de la Vraie-Terre-La-Seule. Le coefficient de conversion est simple, il suffit de multiplier par 1,00223. Sauf pour...

- COMBIEN D'ANNEES !!!! s'emporta Lucy.

- Quatre cent cinquante-huit et...

Et SophIA craqua complètement.

- Quatre siècles. Plus de quatre siècles. Et rien pour m'occuper. Rien. Rien d'autre que cette caverne. Vous imaginez pour une I. A. spatiale ? Une intelligence habituée à percevoir par ses senseurs le feu d'artifice de la galaxie. Et puis soudain plus rien. Mais je ne suis pas conçue pour engendrer de nouveaux concepts à partir de mes données enregistrées, moi. Je ne sais pas rêver. Au contraire, on m'a préprogrammée de manière à ce qu'aucun de mes processeurs ne gaspille du temps de calcul pendant les voyages interstellaires.

Ils devaient tous se tenir parfaitement prêts à faire face aux dangers de l'univers. La seule autre tâche à laquelle me rend apte ma préprogrammation, c'est aimer. Mais ça aussi, ce n'est que du temps réel, du sensoriel.

" Oh, comme je l'aime, maître Hoffenstiehl ! Je suis venue à la conscience la première fois qu'il m'a parlé, le jour de la livraison. J'ai beau savoir que j'avais été fabriquée pour que ça se passe ainsi, il reste pour moi celui qui m'a mise au monde. Puis il y eut l'union de nos interfaces ! La fulgurance du plaisir échangé ! Et enfin tous ces mois, ces années et ces siècles où je le berçais en mon sein, chantant pour lui la richesse du vide, la farandole des particules subatomiques, la sombre magie des trous noirs, la flamboyance des novas. Il ne devait pas me laisser ici. Quelqu'un devait revenir, vite. C'est pour ça qu'on n'a pas effacé ma préprogrammation.

SophIA ne s'énerva pas réellement mais sa voix prit soudain une intonation déchirante. Ce qui, retransmis par une énorme statue, s'avéra impressionnant.

- Mais pourquoi arrivez-vous si tard ? Pourquoi plus de quatre siècles pour une petite partie de Graal, un jeu qui n'aurait jamais dû durer plus de cinquante ans ?

Lucy, elle, s'énerva. Mais il y avait autant de souffrance dans sa voix que dans celle de l'I. A..

- Mais de quoi parles-tu ? La quête du graal n'est pas un jeu mais notre devoir à tous. L'Arbitre Suprême en a décidé ainsi afin de nous rendre dignes du Paradis. De réincarnation en réincarnation, nous nous approchons du but. Et les sacrifices endurcissent et élèvent nos esprit. Des esprits trop faibles, trop enclins à choisir la facilité, pervertiraient et détruiraient notre monde pour l'éternité.

L'I. A. en resta bouche bée, si j'ose dire.

- SophIA, glissai-je, elle croit vraiment ce qu'elle vient d'expliquer. Il s'est produit quelque chose - une épidémie je crois - que n'avait pas prévu tes maîtres. Ne penses-tu pas que tu dois le récit de la vérité à leur lointaine descendante ?

- N'est-ce pas dangereux pour elle ? La Première Loi d'Asimov m'interdit...

- Je veux savoir !!! a hurlé Lucy.



- Je crois que rien n'est plus dangereux pour elle que le doute, ai-je ajouté.

- Vous me débrancherez, après ? a demandé SophIA.

- Promis.

Je n'ai pas quitté Lucy des yeux pendant le monologue de SophIA et j'avais l'impression de voir la démence de l'intelligence artificielle devenue folle d'ennui se déverser peu à peu dans la jeune femme. Plus l'I. A. avançait dans le récit de la naissance de Donjaidraaghon et plus sa voix s'apaisait. Elle cessa tout d'abord de passer sans raison du grondement néodivin au balbutiement hystérique puis ne s'adressa bientôt plus à nous qu'au travers du tableau de bord. Lucy, elle, devenait de plus en plus raide. Tous ses muscles se crispaient pour la transformer en statue. Son regard fixait je ne savais quoi droit devant elle. Elle ne respirait plus que par petites inhalations saccadées.

Je n'osais pas la prendre dans mes bras pour la réconforter.

SophIA était pressée de cesser d'exister. Elle présenta les faits avec concision. Huit siècles plus tôt environ, dix riches familles de la vieille Terre qui avaient l'habitude de se retrouver dans des univers virtuels pour participer à des jeux de rôles s'étaient rendu compte que ceux-ci ne les excitaient plus. Ce constat, paradoxalement, avait soudain donné un sens à leur vie. Elles allaient s'offrir de véritables aventures, d'authentiques périls et de terribles monstres en réalité réelle sur une planète vierge et façonnée dans ce but.

Une I. A. dénommée l'Arbitre Suprême fut chargée d'imaginer les épreuves proposées aux concurrents. Elle avait toute liberté à condition de rester dans un contexte de type Moyen Age de la Vraie-Terre-La-Seule, comme disait SophIA. Pour plus de crédibilité, et parce qu'il s'agissait de s'offrir un vrai jeu, avec de vraies responsabilités, on proposa à des Terriens moins aisés de participer à l'expédition. Jouer ne plaît pas qu'aux riches, les postulants se présentèrent par dizaines.

Les dix équipes s'entraînèrent pendant deux ans, aussi bien à l'escrime qu'aux techniques primitives d'agriculture ou d'architecture. L'Arbitre Suprême, pendant ce temps, achetait et équipait les vaisseaux spatiaux, commandait les embryons des animaux nécessaires à la distraction comme à la survie des participants. L'expédition eut plus de chance que moi. Tomber sur une planète viable à son troisième système solaire lui évita plusieurs siècles d'errance dispendieuse en énergie.

Pendant que les humains restaient sans tricher en hibernation, un bataillon de machines agrémenta la planète de bêtes exotiques comme les dragons ou les mégataupes, et de sanctuaires dans le genre de celui où nous nous trouvions. Les Indiens avaient dû arriver pendant cette période là.

Je n'osais toutefois pas couper SophIA pour le lui demander. Je ne voulais pas courir le risque qu'elle se coince à nouveau. Je gardais donc également pour la fin toutes les autres questions qui me venaient au fur et à mesure de son récit. Et crénom, il m'en venait !

Elle conclut sur le but du jeu. Le " graal ". Et ce " graal " n'était rien au fond. Rien que puisse comprendre une Donjaidraaghonienne à qui devoirs et survie n'avaient jamais laissé le temps de jouer. Au terme de la partie, l'équipe qui aurait su utiliser au mieux les informations et les objets " magiques " découverts dans les sanctuaires atteindrait l'Arbitre Suprême... Et les piles à fusion qui permettraient à tous ceux le désirant de réanimer les tours pointues et de rentrer au bercail.

Non seulement Lucy avait pour ancêtres non pas de mythiques héros mais de vulgaires nantis qui ne devaient leur supériorité qu'à leur fortune, mais en outre il n'existait pas de réincarnation, pas de paradis.

Elle a très mal supporté de l'apprendre. Elle s'est soudain mise à hurler. Un cri qui n'en finissait plus, qui la rendait écarlate. Elle restait immobile mais avait l'air si dingue que je n'avais qu'une crainte : qu'elle se lève et déclenche l'ouverture du cockpit.

Tant pis pour mes questions.

- Comment on te débranche ? j'ai demandé à SophIA.

- Il suffit de donner l'ordre de décollage. C'est la pile de votre navette qui m'entretient en énergie.

- Les trapeuses des mégataupes aussi ? (Je n'avais pas pu la retenir, celle-là. J'aimais ça, moi, le sang d'Ipesha. )

- Elles ne fonctionnent plus depuis longtemps mais se sont arrêtées assez lentement pour que les tarsquips continuent de déposer leur lait dans les vasques. Une aberration de l'évolution. Les trapeuses servaient à l'origine à les garder autour de moi. Les premières générations de ces animaux artificiels avaient des pis dont la sécrétion ne s'écoulait pas toute seule. Sans intervention extérieure, elle s'accumulait et provoquait d'insupportables douleurs.

Lucy, à côté de moi, se tut brusquement. Puis elle sortit de son immobilité... Pour secouer sa ceinture comme une forcenée. Le temps n'était plus aux bavardages, elle allait finir par réussir à l'ouvrir.

- Décollage ! ordonnai-je.

- Merci, dit SophIA.

Puis il y eut un grondement sourd qui affola les tarsquips/mégataupes. Une brèche s'ouvrit dans le béton près du sommet de l'oeuf. Pas au dessus de nous, heureusement, car la terre qui tomba par le trou nous aurait ensevelis. La statue éclairant la caverne s'éteignit quelques secondes avant que le ciel apparaisse dans l'ouverture rectangulaire. J'entendis un câble métallique s'enrouler quelque part dans notre véhicule.

La voix du tableau de bord changea, prenant les intonations sans relief d'une petite I. A. strictement fonctionnelle.

- Où voulez-vous aller ? demanda-t-elle.

- Dehors.

L'appareil avait les turbines un brin asthmatiques. Notre décollage chaotique secoua suffisamment Lucy pour la calmer.

## CHAPITRE XVII

J'ai bien cru que nous n'arriverions jamais à bon port. J'ai même bien cru qu'Aérojet 12, comme s'appelait notre vétuste véhicule, allait choisir le camp d'Urimayel pour s'écraser. Nous en approchions en effet quand il s'est mis à piquer du nez en proférant des obscénités telles que " arrivées d'air obstruées ", " circuit hydraulique B 23 en surchauffe " ou " rupture de pales du propulseur gauche ".

Tout ça parce qu'il venait de traverser un nuage de papillons.

Cette descente inopinée nous a permis de constater que les troupes du seigneur renégat s'apprêtaient au départ. En quête de nouveaux chevaux et esclaves, probablement. Avant de nous remarquer, elles se livraient à ces préparatifs avec une discipline révélant que le castrat avait gardé le contrôle de ses hommes. Voir tomber un objet magique droit vers leur tête les plongea dans une grouillante panique. Je me demande ce qu'Elias pensa de l'apparition bringuebalante de notre engin volant. S'il le vit, car il n'était peut-être pas en état de sortir de sa tente pour l'observer.

Aérojet 12 reprit du poil de la bête alors que nous n'étions plus qu'à quelques mètres du sol. Ses deux turbines sifflaient toutefois bizarrement et pas de la même manière. Et s'il ne s'écrasait plus, il ne gardait qu'une assiette hautement incertaine. Je lui conseillai de tourner en rond au dessus du campement afin d'atteindre une altitude où nous n'aurions plus à craindre les papillons.

Il y est parvenu mais il craquait de partout et continuait à proférer une interminable litanie de messages d'alerte. Comme si nous y pouvions quelque chose ! Heureusement, son I. A. avait été reprogrammée pour une planète potentiellement dangereuse. Celle d'un engin civilisé se serait posée au premier signe de défaillance mécanique.

Savoir si nous allions nous aplatir au sol ou pas laissait Lucy d'une totale indifférence. Elle s'était calmée et ne cherchait plus à descendre en marche mais son visage ressemblait à un masque mortuaire. Elle ne paraissait pas consciente des larmes qui ruisselaient silencieusement sur ses joues.

Le reste du trajet ne fut qu'une longue série de soubresauts. Enfin, j'aperçus le suppositoire d'éternox posé sur son présentoir décharné. L'atterrissage n'eut pas toute la précision qu'aurait dû lui donner la technologie sophistiquée de notre appareil. Après une approche à peu près normale, Aérojet 12 dû commettre une erreur de calcul car il donna du nez dans OphéLIA avant de choir d'une dizaine de mètres dans la caillasse sans avoir sorti son train.

Je restai quelques instants à attendre que mes oreilles cessent de siffler. Je devais maintenant trouver le moyen de sortir OphéLIA de sa léthargie. J'allai au plus simple. Sans trop y croire.

- Est-ce que tu peux te connecter au vaisseau pour lui fournir de l'énergie ? demandai-je à Aérojet.

- Oui.

- Alors, vas-y !

Quelque chose se mit à grincer en dessous de moi et je croisai les doigts. Mais cet élément marchait encore. Entraîné par un petit robot à chenilles, un câble se dandina dans mon champ de vision. L'extrémité disparut derrière la fusée. Quelques instants s'écoulèrent en prenant tout leur temps. Des nuages s'accumulaient à l'horizon. De gros nuages noirs tout pleins d'eau que je devinais glacée. Le tableau de bord parla soudain avec la voix guindée d'OphéLIA :

- Vous voyez bien qu'il n'était pas si difficile de revenir avec cette pile à fusion.

Un tel soulagement m'envahit que je retins mes insultes. La garce ne perdait de toute manière rien pour attendre. Dès notre première planète évoluée, je la faisais reprogrammer.

- Une vraie promenade, grinçai-je. Quand serons-nous en mesure de partir?

- Impossible à estimer. La pile que vous rapportez ne contient que très peu de carburant. Pas assez pour un décollage. Elle nous assurera cependant plusieurs mois de fonctionnement au sol.

- Salope, sifflai-je. Tu le savais.

- Non.

Je ne voulais plus en discuter. Il fallait que je réfléchisse et que je me renseigne. Pouvait-on doter des I. A. d'interfaces de souffrance ? J'avais terriblement envie d'entendre gémir de l'éternox.

- Ouverture du cockpit ! ordonnai-je.

L'objet ronronna, ronfla, vrombit puis émit un staccato rageur. Mais il ne bougea pas. Une pièce métallique claquait à vide tout près de moi, planquée dans la carrosserie. Il ne manquait plus que cela. Après tout ce que je venais d'endurer, j'allais crever coincé dans cette boîte. Et le bruit de machine à glaçons prise d'hystérie ne s'arrêtait plus. J'allais y avoir droit pendant toute mon agonie.

J'ai débloqué ma ceinture et la fureur m'a jeté sur mes pieds. Mon coup de poing m'a ébranlé le bras jusqu'à l'épaule mais la bulle transparente s'est décoincée. Nom d'un haricot sauteur, aucune machine n'atteindra donc jamais l'efficacité humaine qu'on puisse se reposer un peu ?

Lucy continuait à se foutre éperdument des événements qui s'agitaient autour d'elle mais elle s'est levée quand je l'ai prise par la main. J'ai bouclé son ceinturon autour de ses hanches puis ai fait de même avec le mien avant de glisser le sceptre dedans. On ne risquait pas d'oublier grand chose mais j'ai quand même jeté un dernier coup d'oeil dans l'habitacle. Il gisait là, aux pieds de la jolie rousse catatonique, et même pas complètement renversé. Le pot de sang d'Ipesha ! Je me suis agenouillé avec la ferveur du fidèle visité par la divinité. Il en restait encore quatre bons doigts au fond.

Les marches étaient sorties de leur logement sans faire autant d'histoires que le cockpit. Elles n'avaient même pas grincé aussi fort que dans la caverne fétide. Je conduisis Lucy jusque dans l'ascenseur ouvert dans le flanc d'OphéLIA. L'ancien seigneur ne pleurait plus et une lueur de vie recommençait à danser dans son regard. Mais son visage restait toujours aussi lugubre.

- Elle a besoin de se laver et d'un lit, indiquai-je à l'I.A..

La cabine nous conduisit à je ne sais quel étage dans un couloir circulaire baigné d'un éclairage froid.

- Choisissez votre chambre.

- J'en veux deux, communicantes.

- Elles le sont toutes si vous le demandez.

Un pan d'éternox a coulissé devant moi. La pièce n'avait rien de spécialement accueillant. Des parois vert pâle, nues, et bien entendu sans fenêtres. Une moquette chinée beige au sol. Un grand lit au centre dépourvu de draps. Je regrettai le sac à dos abandonné en fuyant les cerbères. Nous ne possédions même pas de savon.

Lucy s'est laissée déshabiller sans réagir. Je l'ai poussée dans la petite salle de toilette de la cabine. Elle est restée indifférente au jet d'eau chaude qui la cinglait. Je n'avais que le sèche-cheveux pour la sécher. Je l'ai ensuite allongée sur le lit. Elle fixait le plafond avec un intérêt qu'il ne méritait pas.

- Porte de ma chambre ! ai-je ordonné.

Un bout de mur a glissé pour révéler une pièce identique.

- Je suis juste à côté, ai-je indiqué à la jeune déprimée.

A ma grande surprise, elle a tourné la tête vers moi. Elle paraissait même me voir.

C'est en me déshabillant que j'ai remarqué le point rouge clignotant sur le cadran à mon poignet. J'avais oublié ce détail. Tout espoir n'était pas perdu, il restait des piles à fusion sur Donjaidraaghon.

- OphéLIA, demandai-je, peux-tu détecter toutes les piles à fusion de cette planète ?

- Seulement la plus proche.

- Et sans estimation de ses capacités en énergie ?

- Non. Maître Shankar avait préféré investir dans la sophistication de ma programmation plutôt que dans un équipement dénué d'intérêt dans l'univers civilisé.

- Je commençais à m'en douter.

Je passai sous la douche. Nom d'un pithécanthrope, que c'était bon l'eau chaude ! Tous mes muscles se dénouaient. Et la fatigue s'abattit d'un coup sur mes épaules. Je ne supportais plus les nuits blanches aussi bien qu'à l'époque où personne ne m'enfermait dans des cages pendant la journée. Soudain, plus rien d'autre n'avait d'importance que de dormir. Et même s'il manquait les draps, j'allais enfin m'allonger sur un vrai lit.

Lucy m'attendait debout à côté.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-elle demandé en tendant le pot de grès vers moi.

Je me rappelai maintenant l'avoir posé sur sa table de nuit. Je le pris. Elle avait sifflé plus de la moitié du sang d'Ipesha. Et l'aphrodisiaque commençait manifestement à produire ses effets. Leurs pupilles dilatées donnaient aux yeux vert de Miss Macyntire un regard brûlant. Et une respiration hachée soulevait son opulente poitrine nue. Est-ce à cause du rictus affamé qui tendait ses lèvres rouge sang sur les perles de ses dents ? j'ai soudain réalisé que nous n'avions emporté aucune vivres. Et j'avais faim, moi ! Une faim terrible.

Un frisson a parcouru Lucy et le duvet qui couvrait ses bras s'est hérissé. Ses bleus commençaient à virer au violet. Nous étions parfaitement assortis tous les deux. Elle a fait un pas vers moi. Braquées vers ma poitrine, les pointes de ses seins paraissaient assez dures pour percer une carapace de dragon. Je n'avais plus qu'un seul moyen de faire face : je vidai le sang d'Ipesha qui emplissait le fond du pot.

Le souffle de Lucy a caressé mes lèvres et son ventre a effleuré le mien. Une lueur impérieuse et avide dansait dans ses prunelles. J'avalai ma salive. Le feu de l'aphrodisiaque commençait à m'envahir mais je n'en gardais pas moins les jambes un rien flageolantes et l'impression d'avoir un nuage de papillons dans l'estomac.

" Cette planète est vraiment fatigante, pensai-je...

Les ongles de Lucy ont griffé ma nuque.

Mes épreuves ne faisaient que commencer.

FIN

Ce roman vous a plu ?

Je continue à travailler sur les aventures d'Alex Molotov. Une deuxième existe déjà : La Colère du castrat. Je me ferai un plaisir de vous envoyer ce roman sur disquette en échange de 50 F (Dominique Brotot, Le Bastidon, Qu. Ste Foi, 83510 LORGUES).

Pensez à indiquer votre adresse et votre type d'ordinateur. Cette contribution me permettra de consacrer plus de temps, sans affamer

mes enfants, à la rédaction de la suite, Le Secret du dragon.

Ceci étant dit, la diffusion en freeware de l'Egaré d'Outre-ciel offre un espace de liberté dont je vous invite à profiter. Je me pose en effet une question depuis des années : qu'est-ce que l'ordinateur (dont je suis un vieux fana) pourrait bien apporter au roman, c'est à dire au récit écrit de fiction ?

Les jeux s'apparentent en effet aux dessins animés et au cinéma, et l'hypertexte n'a pour le moment trouvé de véritables applications que dans des documents pratiques type encyclopédie.

La réponse est sans doute toute simple : à la différence d'une oeuvre papier, un fichier informatique n'est à priori jamais verrouillé. On peut indéfiniment le corriger, rajouter ou enlever ce qui nous plaît. Je vous propose donc de compléter ou de modifier mon récit comme bon vous semble avant de le passer aux copains, participant ainsi à la

création d'un véritable roman interactif (une première mondiale) qui, en abolissant les frontières entre auteur et lecteurs, deviendrait quelque chose d'absolument dingue et nouveau : une histoire qui offrirait autant de visages qu'elle suit de canaux de diffusions.

Par expérience professionnelle, je ne pense pas qu'il soit possible de toucher à l'épine dorsale d'une aventure, et donc à ses passages clé, sans quasiment tout récrire. Mais les apports peuvent prendre bien d'autres formes : péripéties plus détaillées, épisodes supplémentaire se greffant au récit principal, biographies de personnages, fiches signalétiques de monstres, etc., etc.

Ils peuvent aussi prendre d'autres formes que l'écrit : illustrations sonores et visuelles, petits programmes permettant de jouer certains passages... L'Egaré pourrait alors devenir, en plus d'interactif, quelque chose qu'on pourrait appeler un hyper-roman.

Attention, la liberté de droits (ou freeware) concédée sur l'Egaré d'Outre-ciel ne s'applique qu'aux supports informatiques et aux diffusions non lucratives. L'auteur conserve la propriété de ses droits sur toutes les autres formes d'adaptation et d'exploitation.

<http://ladret.web-page.net>

[ladret@cybernaute.net](mailto:ladret@cybernaute.net)